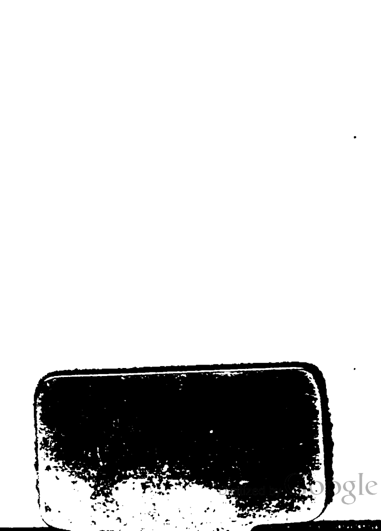
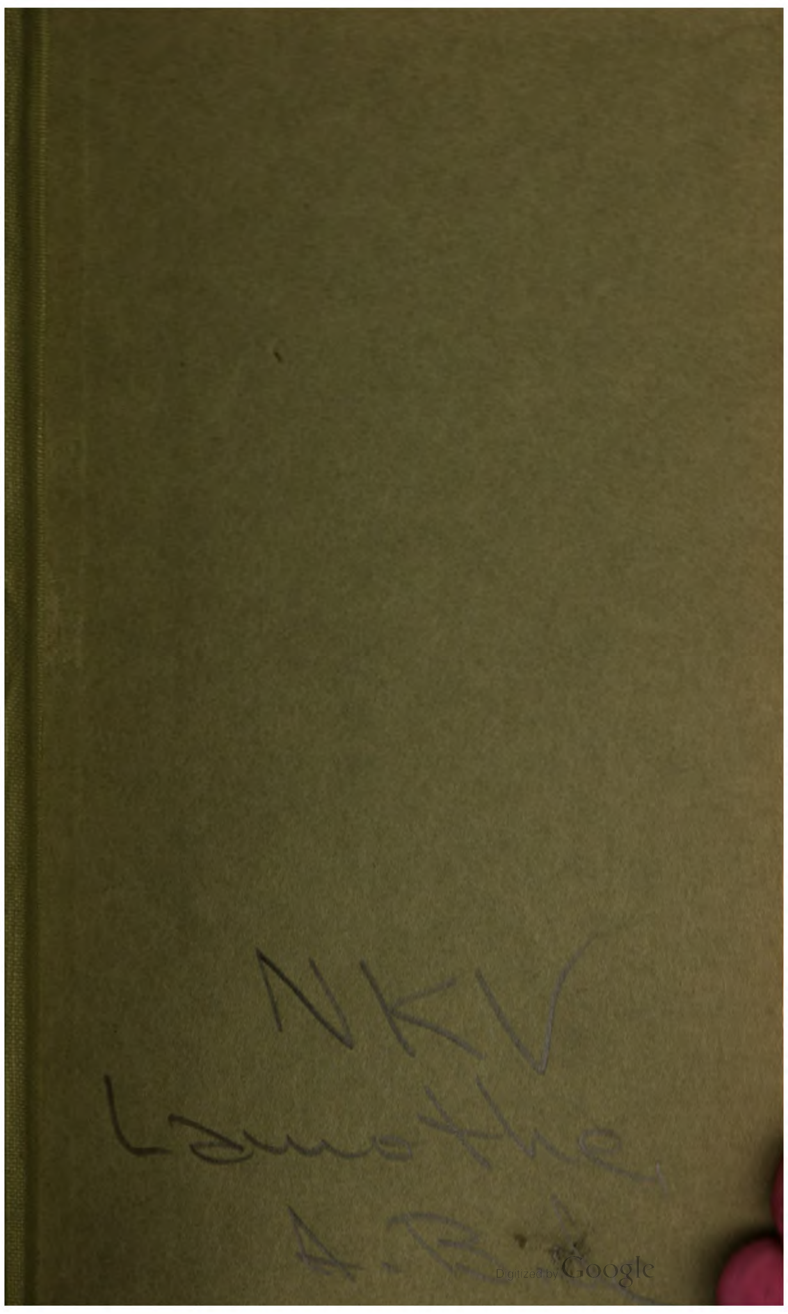

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584340 3




NKV
Lamothe
Digitized by Google

HISTOIRE

D'UNE PIPE



DU MÊME AUTEUR

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ A LA GUYANE FRANÇAISE, 5e éditio. Prix franco. 60 c.

LA FÉE DES SABLES, 6e édition, illustrée de 8 charmantes gravures dessinées et gravées exprès pour le texte par MM. Mettais, Jattiot, Ecosse et Daubron. Prix franco. 60 c.

LES SOIRÉES DE CONSTANTINOPLE, 3e édition (sous presse). Prix franco. 2 fr.

ANGERS. — IMPRIMERIE DE LAINÉ FRÈRES, RUE SAINT-LAUD, 9.

HISTOIRE

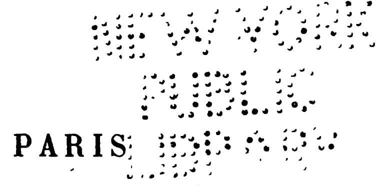
D'UNE PIPE

PAR

AL. DE LAMOTHE

TOME PREMIER





PARIS

CH. BLÉRIOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Directeur de *l'Ouvrier* et de la *Gazette des Campagnes*

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1866

PRÉFACE

Histoire d'une pipe. Quelle futilité ! diront en haussant les épaules certaines personnes habituées à juger les gens sur la mine et les livres sur la couverture.

Comme si un titre ou même des titres n'étaient pas trop souvent une affiche trompeuse destinée à déguiser la marchandise ou le marchand.

Un filou trouve plus facilement à se procurer une carte de visite armoriée avec un beau nom de comte ou de baron, qu'un simple livret d'ouvrier régularisé par le patron.

Que de livres sont des filous qui, grâce à leur fausse carte de visite, s'introduisent là où ils n'auraient jamais dû pénétrer.

Pourquoi ne pas en citer quelques-uns ?

Il n'y a pas longtemps, il en parut un splendidement imprimé, sur la couverture duquel on lisait en gros caractères : *Vie de Jésus, par un membre de l'Institut.* Quel titre ! se dit M. Prud'homme, la science se prosternant devant la divinité !

voilà ce qui me convient, et aussitôt il entra, paya le livre fort cher et l'emporta précieusement pour en faire en famille une lecture édifiante.

Heureusement Jean Loyseau rencontra ce pauvre badaud au moment où il rentrait chez lui.

— Voilà qui est beau, voilà qui est savant, lui cria Prud'homme en lui montrant sa nouvelle acquisition.

Jean Loyseau, qui a la mauvaise habitude de ne pas se contenter de ces beaux semblants, ouvrit le volume ; vous savez ce qu'il y a trouvé.

Mais comme il était trop tard pour le rendre au libraire, la dupe continua à soutenir que rien n'était aussi admirable, seulement il se garda bien de le lire à son *épouse* et à sa *demoiselle*.

Quelque temps après, à la devanture d'un libraire, il remarqua deux nouveaux livres bien séduisants : *le Maudit, par l'abbé Trois-Étoiles*, une remarquable étude théologique, et la *Bible de l'humanité*, par M. Michelet.

C'était bien tentant, deux fois il mit la main à la poche, il lui manquait trois francs cinquante. Je repasserai ce soir, se dit-il. Ce fut une heureuse chance, car dix pas plus loin il rencontra Henry Lasserre.

— Que pensez-vous du *Maudit?* demanda-t-il au critique.

— C'est une hottée d'ordures, répondit celui-ci à demi asphyxié par la nauséabonde lecture de l'œuvre du faux abbé.

— Et de la *Bible de l'humanité ?*

— C'est une hottée de blasphèmes.

— Aussi ne les ai-je point achetés, fit Prud'homme d'un air

capable, mais je veux faire à ma fille la surprise d'un charmant volume de poésies, plein de sentiment, de fraîcheur et d'élévation.

Et comme il se trouvait en fonds, il rentra chez son libraire, qui fut tout charmé et tout aise de se défaire en sa faveur des *Chansons des Rues et des Bois*, par un membre de l'Académie française, un joli petit choix d'inepties heureusement difficiles à comprendre, tant le susdit académicien a maltraité la langue française.

Fiez-vous donc à un titre.

Certes l'Histoire d'une Pipe, j'aurais pu tout aussi bien l'intituler : Victorieuse réfutation de quelques erreurs, par l'illustrissime savant Trois-Étoiles, n'est pas appelée à un retentissement semblable à celui des ouvrages que je viens de citer. Elle n'a été écrite que pour faire *un peu* de bien, ce qui, aux yeux de son auteur, est infiniment préférable à la triste gloire de pouvoir faire *beaucoup* de mal.

Humble, elle a pris un humble titre qui, ne promettant rien, ne trompera du moins aucun de ceux qui la liront.

Tout homme qui écrit se propose un but. Les uns, c'est le plus grand nombre, ne travaillent que pour gagner le plus possible d'argent, beaucoup cherchent à se faire un nom, quelques-uns cherchent surtout à gagner des prosélytes à la cause qu'ils défendent, soit par ambition, soit par conviction.

J'appartiens à la classe des écrivains convaincus et je m'en fais gloire.

Mon récit a donc un but essentiellement moral, attaquer quelques-unes des erreurs grossières dont l'histoire fourmille,

erreurs d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus généralement admises comme vérités et enseignées comme telles.

Mais parce que je m'adresse surtout à une classe de lecteurs auxquels leurs occupations interdisent de longues recherches, je n'ai pas cru devoir leur imposer mes assertions comme un dogme, ni leur présenter comme des faits des opinions plus ou moins contestables. Ce qu'ils ne pouvaient pas faire, je l'ai fait pour eux, j'ai fouillé de nombreux volumes, j'ai pesé le pour et le contre et ce n'est que lorsque j'ai cru être parfaitement sûr d'un fait que je l'ai avancé. Puis enfin par une dernière précaution., pour écarter tout soupçon et répondre à toute objection, j'ai dressé, chapitre par chapitre, la liste des ouvrages principaux dans lesquels j'ai puisé les documents sur lesquels s'appuie mon récit.

Cette liste suit ma préface, ami lecteur, jetez-y les yeux, vous verrez que je me suis adressé aux ennemis comme aux amis, leur demandant à tous la vérité, rien que la vérité.

Une cause juste comme celle que je défends appelle la lumière bien loin de craindre qu'elle se fasse.

Unissons donc nos efforts pour dissiper les ténèbres qu'accumule la fausse science.

Attaquons l'erreur et le mensonge chacun avec les armes que nous sommes capables de manier.

Derrière sa cuirasse de sophismes, l'irréligion se croit à l'abri de nos efforts et semble les mépriser. Ne nous effrayons pas pour cela. Goliath était un géant bardé de fer qui provoquait avec insulte tout Israël au combat, et il suffit à David le petit berger d'une pierre pour renverser le colosse.

Ramassons chacun notre pierre, nous ne sommes pas tous des David, j'en suis convaincu, mais je suis convaincu aussi que l'irréligion scientifique n'est qu'un faux Goliath dont la cuirasse, soi-disant impénétrable, pourrait bien n'être que du carton.

Essayons toujours.

A. DE LAMOTHE.

Nîmes, 12 janvier 1866.

TABLE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

POUR L'HISTOIRE D'UNE PIPE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRES I, II et III.

Catalogue du Musée du Louvre. — Magasin pittoresque. — Histoire du Mexique, par Michel Chevalier. — Géographies de Balbi et de Malte-Brun.

CHAPITRES IV, V et VI.

Bouillet, Dictionnaire d'histoire et de géographie. — Atlas des Fastes de la France, par Mullié. — Relation des Indes, par Barthélemy de Las Casas. — Univers pittoresque. — Histoire de la découverte du Nouveau-Monde. — Voyages autour du monde, par Montépin. — Histoire générale. — Vie de Christophe Colomb, etc.

CHAPITRES VII et VIII.

L'Institut des Jésuites, par le père de Ravignan. — Crétineau-Joly. — Michelet. — Mémorial chronologique. — Jean-Jacques Rousseau, Contrat social. — Bucer. — Histoire de l'empire des Aztèques.

CHAPITRE IX.

Histoire ancienne, grecque et romaine, par une société de professeurs de l'Université. — Rohrbacher, Histoire de l'Église. — Fleury, Histoire de l'Église. — Bosquet, Histoire du clergé de France. — Voltaire, passim. — Formules de Marculf. — Rainald, Histoire philosophique des Indes. — Biographies de Michaud. — Crétineau-Joly, l'Église en face de la Révolution. — Vincart, Histoire du travail et des travailleurs. — Labbé, Collection des Conciles. — Grégoire de Tours, Histoire de France. — Guizot, Histoire de la civilisation. — Hallam, la Civilisation au moyen-âge. — Edgard Quinet. — L'évêque d'Orléans, Réponse à M. Quinet.

CHAPITRES X et XI.

La Peyrouse, Histoire de la marine. — Magasin pittoresque, les Vaisseaux aux différents siècles. — Daniel, Histoire de la milice. — Henri Martin, Histoire de France. — Robertson, Histoire de Charles-Quint. — Histoire d'Aigues-Mortes. — L. de Lamothe, Histoire d'Abd-el-Kader. — Doléances du tiers-état au XVI[e] siècle.

CHAPITRE XII.

Monseigneur Pavy. — Histoire des bagnes. — Vie de Duquesne. — Nicolas, le Protestantisme comparé au Catholicisme. — Balmès, Du protestantisme. — Héliot, Histoire des ordres religieux. — Hermant, Histoire des congrégations et des ordres religieux. — Vie de saint Jean de Matha. — Étude sur les Rédemptoristes, par Germain. — Châteaubriand, Génie du christianisme. — L'abbé Azaïs, Rapport à l'Académie du Gard, etc.

CHAPITRE XIII.

Montalembert, les Moines d'Occident. — Mémorial chronologique. — Voltaire, passim. — Hurter, l'Église et la civilisation au moyen-âge. — Vicomte de Gozan, Bienfaits du catholicisme en France. — Guizot, la Civilisation. — Haller. — Chroniques de Philippe-Auguste. — Fleury, Histoire de l'Église. — Vincart, Histoire du travail et des travailleurs. — D'Arbois de Joubainville, Étude sur les abbayes cisterciennes. — L'abbé Pardiac, Études archéologiques. — Touchard-

Lafosse, la Loire historique. — Règles de saint Bernard, saint Benoît et saint Augustin. — Michelet, Histoire de France, etc.

CHAPITRE XIV.

Mêmes ouvrages. — Rohrbacher, Histoire de l'Église. — Histoire de la charité aux différents siècles. — Études publiées par les Jésuites, etc.

CHAPITRE XV.

Légendes des bords du Rhin. — Notes d'un voyage sur le Rhin. — Œuvres de Luther. — Audin, Vie de Luther. — Bossuet, Histoire des variations. — Hœninghaus, Retour à l'unité catholique. — Histoire de Léon X, etc.

CHAPITRE XVI.

Notes manuscrites d'un voyage à Cologne. — Études géographiques. — Histoire de Cologne.

CHAPITRE XVII.

Crétineau-Joly, l'Église en face de la Révolution. — Rohrbacher. — Fleury. — Rapport de Samuel Avigdor à l'Assemblée constituante.

CHAPITRE XVIII.

Histoire de la marine. — Histoire des corporations religieuses. — Réglements de Boileau. — Le Livre des métiers. — Vincart. — Le bibliophile Jacob. — Monteils, les Français de divers états. — Histoire de l'Église.

CHAPITRES XIX, XX et XXI.

Le Consulat de la mer. — Le Réglement d'Oléron. — Audin. — Hurter. — Ranke, Histoire de la Papauté. — Nicolas.— Hœninghaus. — Balmès. — Michelet, Histoire de la Réforme. — Atlas des Fastes de la France. — Mémorial chronologique.

CHAPITRE XXII.

Théophile Lavallée, Histoire de France. — Histoire de François Ier, etc.

CHAPITRE XXIII.

Robertson, Histoire de Charles-Quint. — Vie du connétable de ourbon. — Vie de Bayard. — Biographies de Michaud. — Mignet, ivalité de François Ier et de Charles-Quint. — Univers pittoresque, Espagne. — Georges Guiffrey, Chronique de François Ier.

CHAPITRE XXIV.

L'abbé de Najéra, Mémoires manuscrits. — Lettres manuscrites de Pescara. —Documentos ineditos de la historia de Espana. — Histoire de la captivité de François Ier.

CHAPITRE XXV.

Michelet. — Quinet. — Henri Martin. — Collection des documents sur l'histoire de France. — Vie de Léon X. — Sismondi, Histoire des Républiques italiennes. — Vie de Clément VII.

CHAPITRE XXVI.

Mêmes ouvrages. — Cochlea, Vie et faits de Luther. — Lafon, Histoire de Rome, etc.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRES I et II.

Crétineau-Joly. — Le P. de Ravignan. — César Cantu, Histoire universelle. — Rohrbacher. — Guizot. — Voltaire. — Mémorial chronologique. — Constitution des Jésuites. — Héliot. — Histoire d'Angleterre, par Lingard. — Vie de Henri VIII. — Pascal, Lettres provinciales. — Bayle, Dictionnaire critique.

CHAPITRE III.

Delamare, Traité de la police. — Histoire du vieux Paris. — Eli-

phas Lévy, la Clef d'or. — Traité de démonologie. — Histoire de la sorcellerie. — Histoire de France, etc.

CHAPITRE IV.

Godefroy, Histoire du Cérémonial français. — Histoire de France. — Moréri, Dictionnaire historique. — L'alchimie et les alchimistes. — Mémoires sur l'histoire.

CHAPITRE V.

Godefroy. — Petitot, Collection de documents. — De Thou, Histoire de France.

CHAPITRE VI.

Armures françaises. — Daniel, Histoire de la milice. — Moréri. — Michaud. — Vély. — Henri Martin. — Mémoires du maréchal de Tavannes. — Petitot, Mémoires, etc.

CHAPITRE VII.

Delamare, Traité de la police. — Balmès. — Audin, Histoire de Calvin. — Barthélemy, Erreurs et mensonges historiques. — Rohrbacher, etc.

CHAPITRES VIII et IX.

Biographie universelle. — Las Casas, Relation des Indes. — Encyclopédie. — Histoire du tabac. — Dictionnaire botanique. — Histoire d'Angleterre. — Mémorial historique.

CHAPITRE X.

Histoire de la Réforme en France. — Erreurs et mensonges. — De Thou. — Histoire des guerres de religion. — Sismondi. — Biographie universelle.

CHAPITRE XI.

Petitot. — Sismondi. — Meinard, Histoire de Nîmes. — Histoire de Henri III.

CHAPITRE XII.

Nicolas. — Balmès. — Audin. — Fitz-William, Lettres à Atticus. — La Réforme contre la Réforme. — Voltaire. — Théophile Lavallée. — Joseph Chénier. — Le P. Theiner. — Boutaric, Journal de l'école des Chartes. — Lettres de l'ambassadeur d'Espagne à Philippe II. — Tavannes. — Rohrbacher, etc.

CHAPITRE XIII.

De Thou. — Moréri. — Biographie de Didot. — Histoire des guerres de religion. — Mémoires inédits, etc.

CHAPITRE XIV.

Mêmes ouvrages.

CHAPITRE XV.

Arthur Mangin, le Fond de la mer. — Études hydrographiques sur le fond de l'Océan. — Notes de voyage, etc.

CHAPITRE XVI.

Histoire de la Marine française. — Vandérer, Vie de Jean Bart. — Archives du Ministère de la Marine. — Histoire de Dunkerque, etc.

CHAPITRES XVII, XVIII, XIX et XX.

Mêmes ouvrages. — Histoire de France. — Mémoires du chevalier de Forbin. — Biographie de Jean Bart, etc.

CHAPITRE XXI.

Notes et pièces justificatives de la vie de Jean Bart. — Histoire de Louis XVI. — Dictionnaire biographique, etc.

CHAPITRE XXII.

Mêmes ouvrages.

CHAPITRE XXIII.

Histoire de la Révolution. — Pièces saisies chez Robespierre. — Moniteur universel. — Archives départementales du Gard. — Lamar-

tine, Histoire des Girondins. — Thiers. — Les Galeries de la Révolution, par Maurin — Mémoires de Cléry. — Journal de la captivité du Temple, etc.

CHAPITRE XXIV.

Thiers, le Consulat et l'Empire. — Norvins, Histoire de la grande armée. — De Ségur, Histoire de la grande armée.

CHAPITRE XXV.

Mêmes ouvrages.

CHAPITRES XXVI et XXVII.

Mêmes ouvrages — Notes d'un voyage en Russie. — Histoire de la retraite de Moscou.

CHAPITRES XXVIII et XXIX.

Tourguenief, Récits de chasse. — Souvenirs de Russie.

HISTOIRE D'UNE PIPE

CHAPITRE 1er

SERVANT D'INTRODUCTION.

Où l'on voit comment on peut faire une très-bonne action en achetant une pipe.

— Qu'est-ce que cela ?

— Ça? c'est des laitues, mon colonel, répondit le propriétaire du *Lapin-Blanc*, tout en continuant à éplucher une salade pour notre déjeûner.

— Bon! s'écria mon oncle, ce pauvre Pommier est toujours dans la lune ; je lui demande ce que c'est que cet attroupement, et il me répond une salade.

— Ah ! ça ? Eh bien ! ça, voyez-vous, c'est une canaillerie.

— Il me semble plutôt que c'est un encan, dis-je à mon tour, et tenez, voilà un crieur public, qui monte sur la table au milieu du rassemblement.... c'est un encan.

— Et moi, je vous dis que c'est une canaillerie, reprit Pommier, en

repoussant ses laitues; oui, une canaillerie, tout ce qu'il y a de plus canaillerie.

— Doucement, doucement, fit mon oncle en lui frappant sur l'épaule, vous m'avez arrosé tout le pied; il ne faut pas s'emporter comme cela, mon brave. Vous oubliez trop votre asthme, qui se fâcherait à son tour, et puis, après tout, un encan n'est pas un crime.

— Pardon pour votre botte, mon colonel, mais il y a encan et encan. voyez-vous, zy en a des bons, zy en a des mauvais; celui-là est une canaillerie, sauf votre respect, une canaillerie, une gredinerie : et celui qui le fait faire, mériterait les galères.

— Pourquoi pas la guillotine? Peste! comme vous y allez.

— J'y vais comme il faut, avec ce gueux d'usurier, qui prend plaisir à ruiner le pauvre monde.

— Alors, c'est une vente de justice.

— D'injustice, mon colonel, la vente des meubles d'une pauvre femme qui ne pouvait pas présentement payer son terme.

— Le mari l'avait bu d'avance?

— Comme vous le dites, bu d'avance; mais pas en vin ni en liqueurs, rien qu'en tisanes. Pauvre homme, c'était un rude ouvrier : la maladie a été plus forte. Ce brave Marc, nous l'avons enterré il y a deux jours. Voulez-vous des pommes de terre frites?

— Oui, mais pas brûlées d'un côté et crues de l'autre. Alors, le propriétaire n'a pas attendu beaucoup pour faire saisir.

— Attendu! ah bien oui. Le gredin, comme nous emportions le cadavre; lui, emportait les meubles. Sans cœur, va! Élisa! des pommes de terre, une douzaine; des plus fines.

— On y va, père, répondit une voix de l'intérieur; et, presque aussitôt, Mlle Élisa parut sur le seuil, avec une corbeille, qu'elle déposa sur le banc où nous étions installés.

— Tu ne m'aides pas?

— Je soigne le rôti, père.

— Oui, oui, soignez-le bien, je vous en prie, dit mon oncle, j'ai perdu deux dents, sur le dernier vieux coq que votre père m'a fait manger, ayez pitié de celles qui restent.

— Ne l'écoutez pas, murmura gravement le gros Pommier à mon oreille, c'était un poulet de l'année.

— De l'année 1854 : il avait dix ans, et sa crête était devenue blanche de vieillesse, s'écria mon oncle, mais je suis bon homme, et je vous par donne si vous me contez l'histoire de la saisie.

— Alors, asseyez-vous là, colonel; ça ne sera pas long. Vous voyez cette petite maison, devant laquelle se tient le crieur.

— Et dont la porte est ouverte.

— Tout juste. Cette maison, ou, pour mieux dire, cette baraque, appartient à un usurier, qui la loue le plus cher qu'il peut.

— Comme vous, vos chambres. Eh ! 30 sous pour une nuit.

— Ce n'est pas la même chose. Lui, il loue de préférence à de pauvres gens, qui ont un état et des meubles. D'abord, il ne se montre pas pressé d'argent, au contraire. Vous êtes gênés pour votre premier terme, mes bons amis, ne vous effrayez pas, j'attendrai. Que diable, nous ne sommes pas des étrangleurs. Il faut bien que tout le monde vive. Prenez votre temps : vous paierez deux termes quand vous aurez des fonds.... Et allez les blagues ! Les gens le croient, et ils se laissent entortiller, un terme s'ajoute à l'autre, ils vont pour payer les deux à la fois. Ah ! mais non, c'est pas ça qu'il dit, dit-il, zy a les intérêts en plus, et les intérêts des intérêts et un tas d'affaires. Mais, mon bon monsieur, vous nous aviez dit..... Moi, je n'ai rien dit, où est l'écrit? Mais, monsieur..... Ah ! vous ne voulez pas payer, vous abusez de mes bontés..... Et crac, l'huissier, le papier timbré, les frais, la saisie. Les meubles sont vendus sur place. Personne n'en veut dans le village, chacun a son lit, ici, et ça répugne d'acheter le mobilier des pauvres gens. Le monsieur enlève tout pour son compte, vous lui deviez cinquante ou soixante francs, vous fait saisir pour plus de deux cents francs de meubles et de ma

chandises, qu'il a pour rien, qu'il revend très-cher en ville, et le tour est fait.

— C'est abominable, dit mon oncle.

— Et dire que c'est dix fois, peut-être, que j'ai vu cette infamie. Ah! il est connu ce gueux d'Abraham, et sa maison aussi. Tiens, voilà une pomme de terre qu'a la maladie.

— Mais, aussi, pourquoi la prend-on, puisqu'on le sait?

— Il fait si noir dans la dépense qu'Élisa l'aura prise sans la voir.

— Allons, bon ! qui vous parle de vos pommes de terre?

— Ah! la maison, parbleu, on la prend parce qu'il n'y en a pas d'autre à louer. Nous ne sommes pas à Paris, ici.

— J'aimerais mieux me construire une cabane.

— Moi aussi, si l'on voulait me donner pour rien l'emplacement et les matériaux. Il ne faut pas beaucoup remuer de pierres, voyez-vous, pour faire passer une pièce de cent francs.

— Et elle est toujours louée par des pauvres?

— Ce sont ceux-là qu'il préfère, le vieux ladre, les autres ne feraient pas faillite, et rapporteraient moins. Il y a cinq ans, un invalide, tout jeune (il avait perdu une jambe en Chine), arrive ici, avec un petit chariot. Bonjour, bourgeois ; bonjour, mon brave ; qu'est-ce qui y a pour votre service? J'étais maréchal en pied, qu'il me dit, à la 4me du 2me, en Chine; j'ai attrapé un désagrément à la jambe gauche, qu'il m'a fallu quitter l'armée, et je cherche de l'ouvrage. En ville, n'y a rien à faire ; mais on m'a dit, comme ça, qu'ici il n'y avait pas de maréchal; vous qui êtes un homme conséquent, pourriez-vous pas, si c'est un effet de votre bonté, m'aider à me débrouiller. Ça, je lui dis, de l'ouvrage, n'y en a ; mais faut bien le faire. Avez-vous la connaissance? Voici mon certificat qu'il me fit.

— Un bon certificat? que je lui fais.

— Sur papier blanc, congé item et bien en règle. Pour ça, ça va. Et les outils?

— Au complet dans le charreton.

— Et l'argent, pour premier établissement?

— Cinquante francs dans le mouchoir et cent francs sur le cœur.

— Pardon, camarade, que je lui dis, en levant mon bonnet, je n'avais pas vu. Faut vous consigner qu'il avait à la boutonnière un petit bout de ruban, que ça lui donnait droit à la pension. Pour lors, tout va bien, moins le logement.

— Pas une baraque à louer?

— Pas la moitié d'un trou.

— On m'avait dit, cependant, qu'il y avait une maison inhabitée, ici.

— La maison du diable, oui.

— Du diable, oh! je suis bien tranquille là-dedans, j'y mettrai un buis bénit à ses cornes.

— Vous y fiez pas : tous ceux qui y sont entrés, en sont sortis ruinés.

— C'est déjà fait à moitié, dit-il en riant. Où qui demeure, votre diable?

— A la ville, rue des Regrattiers, un magasin de brocanteur en gros et en détail.

— Suffit, mon ancien, merci et à revoir.

Huit jours après, mon invalide était à l'ouvrage, avec sa femme; une jeunesse, aussi, qui lui avait promis mariage avant son départ, et qui n'avait pas voulu rompre pour cause qu'il s'était avarié. Les meubles les gênaient pas, un lit, une chaise, une marmite, une table, une cuillère, c'était tout par un pour les deux; mais les deux, ils étaient quatre pour le travail. Et c'est qu'il ferrait un cheval, aux oiseaux. Dame, mon colonel, on lui en menait de cinq et six lieues à la ronde. Y en avait des quatre et des six attachés à la porte, la femme soufflait à la forge, et lui, les bras nus, la pipe à la bouche, le marteau à la main, pin, pan, pin, pan, sur l'enclume, du matin jusqu'au soir, sans lâcher d'un cran. Le dimanche, par exemple, congé sur toute la ligne; pour 20 francs, il n'au-

rait pas mis un clou. Ce jour-là, son grand plaisir était de venir, la croix à la boutonnière, chanter à la grand'messe et à vêpres; puis, nous allions pêcher les goujons, je connais les bons endroits; enfin, suffit. Tout marchait bien, le vieil Abraham était vexé, surtout, lorsque le dernier jour du trimestre arrivait. Il n'avait pas besoin d'almanach, allez, Marc arrivait. Je ne vous ai peut-être pas dit que l'invalide s'appelait Marc, c'est un nom.....

— Si, dix fois, au moins, interrompit mon oncle, que l'histoire intéressait.

— Pour lors, Marc arrivait avec ses vingt-cinq francs. Fallait pas vous presser, mon bon ami. Si vous vouliez? Non, non, les bons comptes font les bons amis, répondait le maréchal, voulez-vous me donner un bout de reçu? Le vieux prenait les vingt-cinq francs, et lâchait la quittance, en rechignant. La chose dura quatre ans, l'avare aurait étranglé son locataire trop exact. Plus les trimestres couraient, plus le bien-être augmentait dans la maison. Les armoires s'étaient remplies, les meubles renouvelés : au lieu d'une chaise, il y en avait six. Auprès du lit, étaient venus s'ajouter deux berceaux, dans lesquels dormaient, la nuit, deux amours d'enfants, une fille, qui ressemblait à son père, un petit garçon, tout le portrait de sa mère. On dit que d'ordinaire c'est ainsi pour les ressemblances, qu'en pensez-vous, mon colonel?

— Continuez, dit mon oncle.

— Que se passa-t-il il y a dix-sept mois? le diable pourrait seul le dire. Mais il est à croire qu'Abraham renouvela son pacte avec lui. Jeanny, la voisine, qui revenait un vendredi, à minuit, du village de Boulazac, vit, en passant, dans les bois du Lieu-Dieu, une flamme bleue, qui dansait, sautait, tournait; et puis, elle entendit une voix de vieux, comme celle du juif, qui...

— Quelle bêtise! fit mon oncle, en haussant les épaules.

— Bêtise, peut-être, continua M. Pommier, un peu piqué, ce qu'il y a de sûr c'est que, le lendemain même, un cheval noir qu'un inconnu avait

amené, soi-disant pour le faire ferrer, envoya, dans le côté du pauvre Marc, une telle ruade qu'il le renversa sans connaissance. On le releva demi-mort : le curé, le médecin, tout le monde courut, la femme pleurait, les enfants criaient, le village était en l'air, quoi! Chacun fit ce qu'il put. Marc revint à lui. Mieux aurait valu qu'il fût mort sur le coup, il traîna un an, sans pouvoir travailler. Jeanne, sa femme, prit mal de fatigue. Oh! alors, la misère qui était venue à petit pas, arriva au galop. Un terme passa; puis un second, le troisième était échu quand l'usurier réclama. Pas moyen de le satisfaire. Au quatrième, Jeanne, qui tremblait la fièvre, partit pour la ville, implorer la pitié de son propriétaire. Il la renvoya durement. A présent qu'il les tenait, il n'avait plus intérêt à les ménager. L'huissier arriva : tout fut saisi, mon colonel; tout, jusqu'aux deux berceaux, jusqu'à la table sur laquelle brûlait un cierge bénit pendant que Marc mourait. Pauvre homme, l'émotion l'acheva, et, le surlendemain, on aurait pu prendre aussi la paillasse, de dessus laquelle nous venions d'enlever son cadavre. Sans cœur, va! Voilà l'histoire, mon colonel. Élisa, mets la poêle sur le feu; dans deux minutes, vous pourrez déjeûner.

— Combien doit la veuve? demanda mon oncle.

— Cent vingt à cent quarante francs à peu près.

— Et que vaut le mobilier?

— De quatre à cinq cents francs, au moins, si on le vendait en ville. Ici, la vente ne couvrira pas les frais.

Mon oncle se leva, entra à la cuisine, alluma un cigare, et se mit à se promener à grands pas.

La trompette du crieur résonna pour la troisième fois.

— Messieurs, vous êtes servis, nous dit Mlle Élisa, pendant que son père posait, triomphalement, sur un plat, le poulet, cuit à point.

— Veux-tu venir à l'encan? me demanda mon oncle. Moi j'y vais.

— Mais, colonel, le poulet?

— Qu'il attende! Et, sans plus s'occuper du déjeûner, il passa son bras sous le mien, et nous sortîmes.

Les meubles étaient entassés dans la grande pièce qui avait servi de forge; les outils, amoncelés en désordre. Sur une table, étaient posés, pêle-mêle, des verres, des couteaux, des assiettes, un petit jouet d'enfant, un dé d'argent, une pipe, et, même, une croix d'honneur. Rien n'avait été oublié.

Quand nous entrâmes, la salle était presque vide, on eût dit que les habitants craignaient de franchir le seuil de la maison maudite. Dans un angle de la pièce, une femme pleurait, un enfant au bras, l'autre à terre, et la tirant par sa jupe. Nous allâmes nous asseoir sur un banc, près de la petite table, au grand étonnement des paysans qui nous regardaient de dehors. Nous croyions qu'il n'y avait que la femme et l'huissier dans la chambre; une petite toux sèche nous fit retourner, et nous vîmes, à l'autre bout, assis sur une chaise, un homme mal mis, à figure en lame de couteau, et qui nous examinait avec un déplaisir marqué. A demi-caché dans l'ombre, il ressemblait à ces oiseaux de nuit qui fuient la lumière. Mon oncle se pencha vers moi: C'est l'Abraham, me dit-il, et, élevant la voix, de manière à être entendu : Voilà une pipe assez originale, continua-t-il, j'ai cassé la mienne, je vais l'acheter.

Je ne vis pas le sourire du juif, mais j'entendis frotter deux mains parcheminées. Évidemment le fils d'Isaac se disait: « Je vais lui faire payer sa fantaisie, ce sera autant de gagné pour moi : et je le dégoûterai de me faire concurrence. » En effet, l'instant d'après, il se leva, et s'approchant du commissaire-priseur : Commencez la vente par les petits objets, lui dit-il, en posant la table sur l'estrade.

La pipe tomba, la première, sous la main du commissaire : il la prit, la tourna et la retourna, puis d'une voix qui ressemblait au grincement d'un archet sur un mauvais violon :

— Une pipe en terre, cria-t-il, représentant un singe, je crois, un peu détériorée, mais bien culottée : 10 centimes, 2 sous, 10 centimes la pipe.

— 50, dit mon oncle.

— 1 fr., répondit le juif.

— 1 fr., 1 fr. — 2 fr. pour monsieur. — 3 fr. — 5 fr. — 6 fr. pour M. Abraham : 6 fr., personne ne dit mot, 6 fr., à 6 fr....

— 25 fr., cria mon oncle.

Abraham fit un bond de joie si comique en entendant cette enchère, que tout le monde se mit à rire. Ce doit être un fou, pensait-il en levant le doigt.

— 26 fr. la pipe.

— 50, fit mon oncle.

— A 50 fr. la pipe; personne ne dit rien, personne ne dit mot : à 50 fr. la pipe : adjugée.

— Une pipe de quatre sous, grommela le propriétaire de la maison.

— Je n'aime pas les objets bon marché, répondit froidement mon oncle.

— C'est bon à savoir, l'ami, murmura Abraham.

Le crieur venait de mettre aux enchères, à 1 fr., le dé d'argent.

— 5, dit mon oncle.

— 6, cria le juif.

— 7. — 8. — 10. — 15. — 40.

Les enchères montaient comme une fusée.

— 45, glapit Abraham...

Il se fit un arrêt subit.

— 45, répéta le crieur.

Nous nous retournâmes : Abraham était vert, et se serrait le ventre, comme s'il eût eu le choléra.

— A 45 fr. le dé d'argent : à 45 fr.; personne ne dit mot : ad...

— Attendez donc, attendez donc, je crois que ce jeune homme a dit 46, s'écria Abraham en me jetant un regard suppliant. Tenez, tenez, le monsieur vient de faire un signe.

— Moi, dit mon oncle, du tout. Je serais bien fâché de vous priver de l'occasion de faire une bonne charité : allons donc, vous me croyez l mauvais cœur.

— Mais, c'est une trahison, c'est une infamie, me faire payer, à moi, un dé qui ne vaut pas 30 sous, 45 fr.

— Allons, c'est dit à présent, finissez, crièrent plusieurs voix.

— 45 fr. : à 45 fr.; personne ne dit mot... adjugé à M. Abraham.

La foule battit des mains, et poussa un formidable rire en disant : le brave monsieur!

Les soupirs du juif auraient fait tourner un moulin à vent.

— A 50 centimes une croix d'honneur avec son ruban, pouvant encore servir, reprit le commissaire-priseur, en élevant la croix que Marc avait payée de son sang.

— 3 fr., dit le juif d'une voix éteinte.

La pauvre Jeanne tressaillit à cette enchère, et se cacha le visage dans ses deux mains.

— Pour un chrétien et un soldat, une croix ne se paie pas au poids, fit mon oncle en se levant : 100 fr. pour la croix.

Ce fut une tempête de bravos dans le rassemblement.

— Qu'est-ce que c'est donc? demanda un gros homme, en perçant la foule.

— C'est le monsieur qui vient de donner 100 fr. pour la croix de Marc, répondit-on de toutes parts.

— Vive le colonel! vociféra Pommier, en agitant son bonnet.

— Vive le colonel! répétèrent les paysans, en battant des mains.

— Il n'y a pas d'enchérisseur? demanda le crieur.

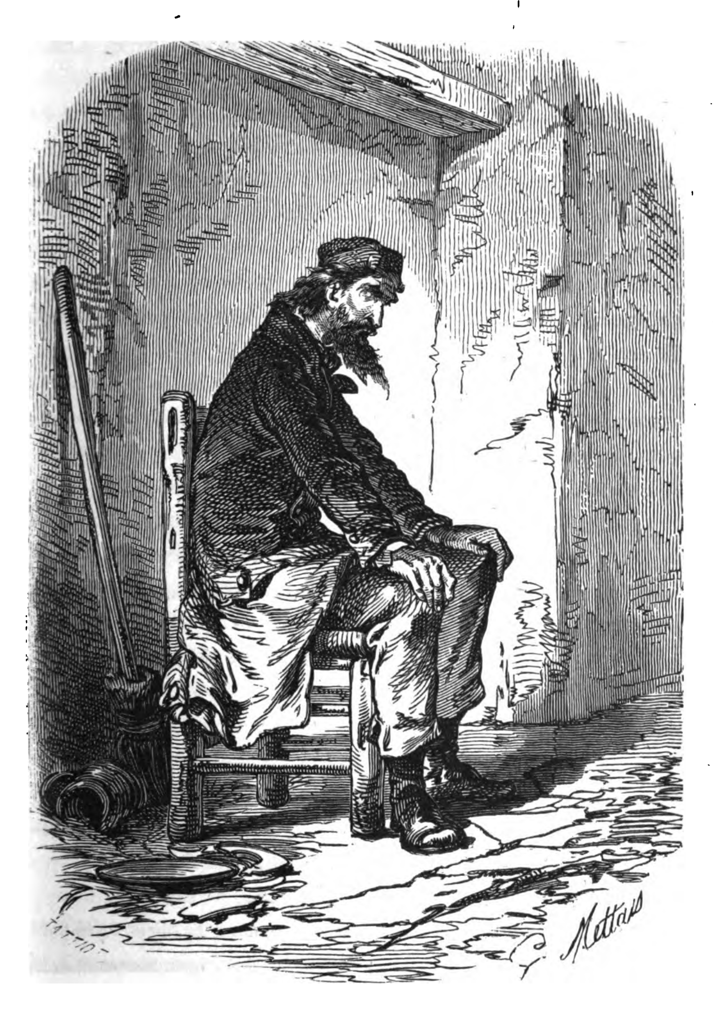
Tout le monde se mit à rire, sauf Jeanne, qui pleurait de reconnaissance, et Abraham, qui sanglotait dans son mouchoir à carreaux.

— Adjugé, alors, fit le commissaire, en prenant un couvert.

— Pardon, monsieur, dit alors mon oncle; mais la saisie a été faite pour couvrir une dette de 150 fr.; grâce aux 45 fr. que monsieur a, si généreusement, donnés pour le dé, la somme est plus que réalisée.

— C'est juste : que faut-il faire?

— Arrêter la vente, à moins que madame ne veuille que vous continuiez.



Il ressemblait à un oiseau de nuit, qui fuit la lumière. (*Page 8.*)

— Je l'arrête, murmura Jeanne; que Dieu vous bénisse et vous récompense.

Le juif s'était trouvé mal, le pauvre homme! Il avait espéré se rattraper sur les meubles et ensuite acheter pour rien à la veuve les outils qu'il n'avait pas pu faire saisir.

— Si on le jetait à l'eau, ça le ferait revenir, qu'en pensez-vous, mon colonel?

— Je pense, monsieur Pommier, qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le bien : cet homme a donné deux trimestres à la veuve, rien que pour son dé; c'est très-joli de sa part.

— Et vous cent francs pour la croix.

— Une croix se gagne, mais ne s'achète pas, répondit mon oncle, et, s'avançant vers Jeanne, baignée de larmes : Tenez, brave femme, lui dit-il, en lui tendant la décoration, ce sera l'héritage de votre petit garçon : apprenez-lui à la désirer, et parlez-lui de son père, pour qu'il apprenne à la gagner. A présent, allons déjeûner.

— Tout sera froid, colonel.

— Bah! un poulet avec de la salade est aussi bon froid que chaud. A propos, y a-t-il un bureau de tabac, dans votre village?

— Non, mon colonel.

— Eh bien, vous me donnerez les noms et prénoms de cette pauvre femme, et les états de service de son mari.

Le poulet n'était pas trop dur, mais les pommes de terre étaient horriblement brûlées.

Nous trouvâmes tout excellent.

CHAPITRE II.

Où l'on assiste a un conseil de famille au Moulin-Rouge.

Ma famille se composait de sept personnes, y compris deux cousines orphelines et mon oncle André. Colonel à quarante-cinq ans, ce dernier avait quitté le service, non par dégoût d'une carrière dans laquelle il pouvait compter sur un brillant avenir, mais par dévouement pour nous, dont la mort du frère de ma mère avait singulièrement compromis la fortune, en laissant sans directeur (car mon père était incapable de diriger des ouvriers, une importante fabrique de foulards, propriété indivise entre nous tous. Nommé tuteur de mes deux cousines, mon oncle le colonel, qui était sur le point de partir pour l'expédition de Rome, donna sa démission sans hésiter et vint s'établir avec nous au Moulin-Rouge; c'était ainsi que s'appelait notre fabrique. Les affaires allaient mal, très-mal; la révolution de 48, la maladie de mon oncle Marcel, sa mort et le chômage à peu près complet qui l'avait suivie, avaient singulièrement diminué notre avoir. Mon père, homme d'un esprit supérieur et très-instruit, n'avait ni la fermeté ni l'esprit d'ordre, qualités indispensables pour faire prospérer un établissement industriel. Beaucoup d'ouvriers mécontents étaient déjà partis, ceux qui restaient murmuraient beaucoup et travaillaient peu. Il était grand temps que mon oncle vînt à notre aide. Une réorganisation complète était nécessaire: il l'entreprit avec sa résolution ordinaire et toute son énergie; renvoya les paresseux, menaça les mécontents, établit la discipline la plus sévère à laquelle il fut le premier à s'astreindre pour donner l'exemple et, seul, sut forcer tous les employés, contre-maîtres et ouvriers, à plier sous le réglement. Deux

mois à peine s'étaient écoulés depuis sa venue, que déjà le travail marchait avec une régularité exemplaire. C'était un magnifique résultat obtenu avec peine, une vraie victoire de la fermeté d'un seul sur le mauvais vouloir de presque tous. Le colonel n'était pourtant pas satisfait.

Un soir, après dîner, nous étions tous réunis autour de la table de famille, ma mère faisant de la tapisserie, et mon père prenant son café lentement comme toujours. Mon oncle venait d'allumer un cigare, lorsqu'il se leva brusquement, fit quelques pas du côté de la porte, puis, revenant vers mon père :

— Théodore, lui dit-il, j'ai fait aujourd'hui le relevé de fin de mois, examiné tous mes comptes et savez-vous ce que j'en ai conclu?

— Comment voulez-vous que je le sache? répondit mon père, assez étonné.

— Eh bien! je vais vous le dire ; tout semble marcher et rien ne va, le résultat devrait être excellent : il est déplorable.

— Il me semble, cependant, que vous faites merveille.

— Ah! il vous semble! Et moi aussi j'avais la sottise de le croire, mais à présent, je vois que je travaille en pure perte. Ces gens-là ont un mauvais vouloir latent qui paralyse toutes mes actions. Y comprenez-vous quelque chose, vous, ma sœur?

— Peut-être, répondit ma mère, sans lever les yeux.

— Comment peut-être? M'y serais-je donc mal pris?

— Je crois le contraire, mon cher André, vous vous êtes rendu maître des bras; seulement, à présent, il faut agir sur les cœurs.

— Sur les cœurs! fit le colonel stupéfait.

— Oui, sur les cœurs, mon ami; vos ouvriers font leur travail par crainte, il ne peut être que mauvais; qu'ils le fassent avec amour, et il sera excellent. Vous les avez forcés à vous craindre, forcez-les à vous aimer.

Mon père repoussa sa tasse à café et fit un signe d'approbation.

— Très-bien, continua mon oncle en riant; mais comment arriver à ce résultat?

— Par un moyen bien simple. Jusqu'à présent, vous n'avez vu dans chaque ouvrier qu'une paire de bras capables de fonctionner sept ou huït heures par jour avec une force de..... et devant produire une quantité de... S'il s'agissait d'une machine, le calcul serait irrépréhensible; mais l'ouvrier n'est pas une machine, il a une intelligence et une âme : développez cette intelligence, cultivez cette âme. Apprenez à l'homme à voir dans son travail, au-dessus du salaire du samedi, un but plus élevé, l'accomplissement du devoir.

— Mais, c'est simplement impossible, ce que vous me demandez là, un ouvrier ne travaille que pour l'argent.

— Quand vos soldats se forment en carré autour de leur drapeau criblé de balles, se font tuer sur le champ de bataille, pensez-vous, demanda ma mère en s'animant, que ce soit pour mériter leurs deux sous de paie; quand vous-même, blessé d'un coup de feu, chargiez encore à la tête de vos chasseurs d'Afrique, était-ce pour conserver vos appointements?

— Un soldat ne connaît que l'honneur, s'écria mon oncle, en se redressant.

— L'honneur, c'est l'accomplissement du devoir, dans quelque condition que ce soit, reprit gravement mon père; faites-le comprendre à vos ouvriers, et, de mercenaires, ils deviendront les soldats de l'industrie.

Le colonel se remit à marcher, jeta son cigare au feu et, tendant la main à ma mère, lui dit avec émotion :

— Merci, Anna, pour m'avoir, non pas appris, mais rappelé ce que je n'aurais pas dû oublier. A partir d'aujourd'hui, mes ouvriers seront mes soldats. Vous serez mon conseil de guerre, et vous, continua-t-il en se tournant vers mon père, mon moniteur, chargé de l'éducation morale.

— Je ne vois pas trop à quoi je puis vous être bon?

— Allons, donc, vous plaisantez, vous qui ne vivez que dans les livres, vous le savant universel, tenez-vous prêt, dès demain, à faire au batail-

lon des lectures qui instruisent mes hommes en les amusant, un cours d'histoire vraie, de religion, de ce qu'il vous plaira.

— Ils aimeront mieux leurs romans à 4 sous, que mes conférences.

— Et c'est là ce qui les perd, ces romans ineptes, où l'histoire est défigurée à plaisir, où la religion est calomniée, traînée dans la boue, les lois attaquées, la morale publique outragée. J'entends et j'ordonne que vous les dégoûtiez de tout cela.

— J'entends et j'ordonne, n'est pas la manière de persuader et de convaincre, reprit ma mère en souriant. Laissez à votre moniteur la liberté de choisir ses lectures, et à vos ouvriers, celle d'y assister ou de n'y point venir.

— Personne n'y viendra alors.

— Ils y viendront tous, au contraire; vous verrez, les uns entraîneront les autres : c'est à défaut de bon vin que les ouvriers en boivent de mauvais. Certainement il y aura quelques exceptions, mais je suis persuadée qu'après avoir goûté de la vérité, presque tous mépriseront les mensonges débités par ces spéculateurs en scandales, qui font commerce de l'empoisonnement public, et préparent des révolutions dont eux seuls doivent profiter, en abrutissant l'intelligence de ceux qui en seront les aveugles instruments et les premières victimes.

— Vraiment, ma sœur, vous êtes née pour être orateur. Il faut en passer par tout ce que vous voulez. Soit, j'y consens et j'accorde à tous la liberté demandée.

— Il y a quelques années que je m'occupe d'histoire et de littérature, dit mon père, je tâcherai de faire à ces braves gens un petit cours d'orthopédie historique le moins ennuyeux possible.

— Un cours de...? demanda mon oncle.

— D'orthopédie, ce mot vient du grec et signifie redressement des pieds; il y a à Paris et ailleurs des établissements orthopédiques où l'on envoie les boiteux.

—Ah! ça, mon cher ami, vous vous imaginez que nos soldats sont boiteux.



— Les ouvriers, non, mais l'histoire que leur enseignent les marchands de mort aux âmes, oui, et c'est celle-ci que je veux redresser.

— Alors, très-bien : et quand commencerez-vous?

— Je demande deux jours.

— Accordé! Allons, c'est convenu. A présent, avec votre permission, je vais fumer mon cigare... Bon, je l'ai jeté au feu. Noémi, va me chercher ma pipe ; tu sais où elle est?

— Oui, mon oncle.

— Sur ma cheminée, à droite.

— Je sais, je sais, répondit ma plus jeune cousine, qui déjà montait l'escalier.

CHAPITRE III.

Où l'on voit ce que c'était que la pipe de mon oncle, et quel parti peut tirer d'une pipe quelqu'un qui ne fume pas.

Amis lecteurs, vous qui habitez Paris, êtes-vous jamais entrés dans le musée mexicain nouvellement ouvert au Louvre? Si vous n'y êtes pas encore allés, je vous conseille de profiter de votre premier dimanche pour visiter cette belle collection et étudier les derniers restes de la civilisation d'un grand peuple, de ces Indiens Aztèques, possesseurs du Mexique, au moment de la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, en 1492, et dont la nation fut, bientôt après, exterminée par les Espagnols. Cette promenade sera, je vous assure, plus amusante, plus économique, et surtout, beaucoup plus digne d'hommes intelligents comme vous l'êtes, qu'une visite aux cabarets des barrières, accompagnée d'un empoisonnement par cette drogue abominable qu'on s'obstine à appeler du vin et suivie d'une incapacité de travail pour tout le lendemain.

Au Louvre, où l'entrée ne coûte rien et où l'on ne paie pas en sortant, entre mille objets curieux, retrouvés dans le nouveau royaume que la valeur des armées françaises vient de reconstituer, vous remarquerez, en cherchant un peu, une figurine bizarre, en terre cuite, portant le numéro 100. Examinez-la et vous reconnaîtrez sans peine que vous avez devant les yeux, non pas une divinité mexicaine, mais tout simplement une pipe, la plus ancienne que vous puissiez voir. Fumée pour la dernière fois, il y a trois cents ans, c'est-à-dire près d'un siècle avant que les Européens eussent imaginé de brûler du tabac, cette pipe est devenue par son antiquité une curiosité hors ligne, et les directeurs du musée ne

la céderaient pour rien au monde, à un amateur, fût-il anglais et en proposât-il dix fois son poids d'or.

Pauvre monsieur Abraham, qui riait tant du singe en terre payé cinquante francs par mon oncle, s'il savait ce que je sais à présent, que la pipe de Marc était sœur aînée de celle du Louvre, il ne se consolerait pas. A la première vilenie que j'apprendrai de lui, je lui enverrai ce numéro de *l'Ouvrier* pour le punir. D'ici-là, je ne crains pas qu'il le lise. Le numéro coûte un sou.

Voilà ce que c'est, pourtant; en voulant faire une bonne œuvre, mon oncle s'est trouvé faire une excellente spéculation. Cela se voit quelquefois, tandis qu'au contraire, une bonne spéculation est souvent une méchante action, et, dans tous les cas, ne peut pas en être une bonne. Je vous conseille donc le premier genre d'opération (comme on dit en style de Bourse). Une spéculation au point de vue financier réussit rarement, une bonne action est un placement infaillible sur une caisse où il n'y a point de banqueroute à craindre. Pour un verre d'eau donné en son nom le banquier de l'autre vie vous paiera mille pour un. Faites de l'usure avec lui, il vous y invite, il est si riche! Prêtez en son nom, à gros intérêts: un bon exemple à vos enfants, un bon conseil à un camarade, une bonne parole à quelqu'un qui souffre. Voici des fonds que les plus pauvres ont toujours dans leur bourse. Allez, versez à la caisse du bon Dieu, vous qui êtes assez heureux pour croire en lui, versez à pleines mains et à pleins cœurs; quand le moment de la liquidation viendra, vous trouverez vos créances inscrites au grand livre et vos dettes payées.

En commençant, je ne songeais pas à vous dire tout cela; l'occasion s'est présentée, j'en profite pour faire mon petit placement moi aussi; je souhaite qu'il vous soit utile et je reviens à mon récit.

Il y avait déjà trois mois que mon oncle fumait dans sa pipe du tabac acheté au bureau de la veuve Marc, quand, un jour, je lus dans le catalogue détaillé du musée du Louvre la description de la pipe qui y est conservée. J'aime beaucoup les curiosités. C'est un goût que je dois à

mon père. Dans mes voyages j'en ai rassemblé quelques-unes, pas des plus chères, vous pouvez m'en croire. J'examinai avec soin la pipe de l'encan, je la comparai au dessin de celle du Louvre et je demeurai convaincu qu'elle avait la même origine. Mon oncle à qui j'en parlai rit beaucoup de mon enthousiasme, qu'il ne partageait pas. Il trouvait sa pipe fort bonne, mais comme il m'aimait beaucoup : Tiens, dit-il, la voilà, je t'en fais cadeau pour ton musée : à une condition, cependant, c'est que jamais tu ne l'échangeras contre un autre objet.

Je remerciais mon excellent oncle et courus montrer mon trésor à mon père. Il était, comme presque toujours, dans son cabinet, entouré de poudreux in-folios et déchiffrant à la loupe des parchemins à demi-effacés, que récemment il avait découverts dans un vieux coffre, chez un bouquiniste.

— Voici, me dit-il, quand j'entrai, un document précieux qui renverse encore une de ces erreurs indignes, enracinées dans le monde, sur le rôle de l'Église dans l'inquisition. Je suis heureux d'avoir trouvé cette pièce; elle me servira pour mon cours d'orthopédie historique. Que m'apportes-tu là ?

— Une pipe que mon oncle m'a donnée.

— Bon! tu vas fumer à présent?

— Non, je viens vous prier de me la déchiffrer.

— Déchiffrer une pipe? En vérité tu perds la tête; laisse-moi travailler.

— Je vous assure que c'est une curiosité historique, je la destine à mon musée.

— Allons, montre ta pipe, me dit mon père, qui était la bonté même.

— Eh! au fait, tu pourrais ne pas avoir tort, mon garçon, continua-t-il après un moment d'examen... peste. Si c'était... ma foi, je n'en jurerais pas... Ah! voilà qui est singulier, par exemple... Donne-moi ce volume in-4o... là, à gauche,... tome IV des antiquités américaines.

Il se mit à lire, tout en examinant la pièce destinée à ma collection, prit un second volume, puis un troisième.

Je ne respirais pas.

— Une brosse et un verre d'eau dans lequel tu mettras dix gouttes d'ammoniaque, dit-il enfin.

La pipe était non-seulement noircie, mais empâtée en plusieurs endroits; grâce à un nettoyage scrupuleux, bien des détails que jusqu'alors je n'avais pas pu distinguer, apparurent distinctement à mes yeux. Mon père brossait toujours. Tout-à-coup il laissa échapper une exclamation de joyeuse surprise.

— Plus de doute, s'écria-t-il. En vérité tu as raison, cette pipe est une précieuse antiquité mexicaine, elle a été fabriquée à Cholula, par un grand artiste ; voici son poinçon. Vas chercher ton catalogue.

Mon catalogue était un gros registre, dont bien peu de feuilles sont encore remplies. A la suite des curiosités déjà inscrites, mon père écrivit de sa propre main les lignes qui suivent :

N° 72. Pipe Aztèque provenant de Cholula (XVIe siècle). Fourneau de pipe ; hauteur, 10 centimètres 2 millimètres ; diamètre intérieur, 0,51m; terre cuite, blanchâtre, siliceuse ; grains poreux ; très-légère ; figure grimaçante ; grosse tête sur un petit corps arrondi ; jambes difformes, ployées en dessous ; bras collés au corps et à peine indiqués ; nez triangulaire fortement déprimé ; immenses oreilles plaquées contre la tête ; grande bouche entr'ouverte et laissant voir plusieurs rangées de dents, celles des côtés recourbées en forme de crocs ou défenses ; orbites des yeux ronds et creusés assez profondément ; une rangée de trous disposés en forme de couronne autour de l'ouverture du fourneau ; main gauche fermée ; main droite tenant un objet qui paraît être un couteau ou une épée. Tout autour du cou, un collier de crânes et de cœurs en assez fort relief. En dessous, une marque ou poinçon hiéroglyphique qui paraît être celui de Tétipoluhuenec, sculpteur célèbre de Cholula, vers l'an 1510.

Le soir même du grand événement que je viens de raconter, deux de

nos plus proches voisins, M. Sorbier, ancien notaire, et son fils, étudiant en médecine, vinrent passer la soirée avec nous. Naturellement il fut question de la pipe; l'occasion était excellente, car M. Sorbier était un soi-disant amateur d'antiquités et passait, au village de Saint-Laurent, pour un archéologue très-distingué. L'ex-notaire se prenait lui-même pour un savant hors ligne et un esprit fort. A dire vrai, ce n'était qu'un esprit faible, nourri de grossiers préjugés, croyant encore en Dieu, qu'il appelait pompeusement l'Être-Suprême, mais n'osant plus assister à la messe dans la crainte de passer pour ridicule aux yeux de monsieur son fils, devenu libre-penseur; honnête homme autant qu'on peut l'être quand on n'a pas le courage de pratiquer sa religion, il se posait dans son cercle comme indépendant parce qu'il s'y moquait de la théologie de son curé et s'y nourrissait de celle d'un docteur du *Siècle*, paillasse en retraite du *Charivari*.

Henri Sorbier fils appartenait à une génération plus moderne et par conséquent plus éclairée. De nos jours il en est ainsi, les plus savants sont toujours les derniers venus, témoin Renan; matérialiste, cela va sans dire, il niait l'existence de l'âme, mais croyait aux esprits; affirmait qu'il n'y a point d'autre monde, mais se vantait de pouvoir évoquer ceux qui l'habitent. Peut-être ces assertions ont-elles l'air de se contredire aux yeux du vulgaire, que voulez-vous, tout le monde n'est pas comme Georges Sand, frère de Victor Hugo en Sakespeare et ne peut pas saisir ce que comprenait sans doute parfaitement M. Henri Sorbier, reçu bachelier à son cinquième examen, et étudiant en médecine depuis six mois.

Quand ces messieurs entrèrent au salon, mon père nous expliquait de quelle divinité ma pipe avait la figure, et le sens des attributs dont elle était ornée. Le fourneau passa de mains en mains, chacun faisant ses remarques.

Ma sœur et mes cousines trouvèrent cette vieillerie, comme elles l'appelaient, affreusement laide; Henri Sorbier ne fut pas de leur avis, il lui trouva un certain chic dans le galbe, du trait et de la ligne, cependant il

lui préférait, au point de vue de la plastique, la Vénus de Milo, dont il avait acheté une réduction en plâtre. Cela dit, il passa la main dans ses favoris absents, s'assit au piano et y chercha d'inspiration quelques accords pour une mélodie nouvelle.

L'antiquaire, armé de ses lunettes d'argent, examina longuement la pipe, la tourna, la retourna, puis, n'y comprenant rien, finit par déclarer qu'il partageait complétement l'avis de mon père sur son mérite et sur sa provenance.

— Ainsi donc, monsieur Sorbier, vous pensez que cette figurine a trois siècles d'existence?

— Madame, c'est mon opinion, et je crois pouvoir affirmer que ce sera celle de tous les savants qui l'examineront après moi.

— Trois cents ans, continua ma mère; que d'hommes et d'événements se sont succédé dans ce long espace de temps, et que je voudrais que cette pipe pût nous raconter son histoire.

— Si cette pipe était une table, madame, vous seriez satisfaite sur l'heure, s'écria Henri Sorbier, qui n'avait pas mieux réussi dans ses tentatives musicales que dans la frisure de ses favoris.

— Vraiment, monsieur? Vous pensez donc que les pipes ont moins d'esprit que les tables?

— Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'à présent je n'ai jamais pu réussir à les faire parler.

— Essayez donc avec celle-ci qui a une si grande bouche, dit ma sœur; elle aura peut-être plus de facilité.

— Mademoiselle est incrédule, sans doute, fit Henri d'un ton piqué.

— Du tout, elle est ignorante seulement, répondit mon oncle, comme je l'étais moi-même avant d'avoir assisté à une séance de spiritisme.

— Je suis heureux de rencontrer enfin un adepte du progrès, cela ne m'était pas encore arrivé depuis mon retour en province, s'écria emphatiquement le docteur imberbe. Colonel, je vous prie, au nom de la science,

de raconter devant ces dames les merveilles dont vous avez été témoin à Paris sans doute.

— Non, j'étais à Avignon, où je tenais garnison; mais peu importe, les esprits sont sans doute les mêmes partout.

Henri fit de la main un geste de condescendance approbative pour l'esprit d'Avignon, seulement il en eût préféré un de Paris.

— Un de mes amis, continua le colonel, vint un jour me proposer de l'accompagner, le lendemain, à une réunion spiritiste des plus intéressantes. Je cédai à condition que je visiterais préalablement le lieu où devait se tenir la séance et que j'en examinerais le matériel. Il accepta et me conduisit le lendemain chez un charcutier de la ville, grand-prêtre des adeptes du nouveau culte. Lorsque nous arrivâmes, l'évocateur vendait, comme un simple mortel, du saucisson à ses pratiques, et son fils, gamin de dix ans, déjeûnait avec une soupe à l'ail. Évidemment personne ne songeait à nous en imposer. On nous montra la chambre des séances : il y avait là quelques chaises, une lourde table en noyer, point de trappes, point de cachettes, rien qui pût faire soupçonner quelque supercherie. Le soir, je revins avec mon guide : plusieurs adeptes étaient déjà réunis. Je pris une chaise et m'assis comme eux près de la table sur laquelle, dans deux chandeliers de cuivre, brûlaient deux chandelles. A onze heures, l'évocateur entra, vêtu d'une robe noire et suivi de son fils, portant du papier blanc et des crayons. C'était tout. La cérémonie commença par le chant d'un psaume, puis l'homme à la robe noire nous ordonna d'étendre les deux mains sur la table sans les retirer, sous quelque prétexte que ce pût être; ensuite il éteignit les lumières et nous dit : Frères, priez, l'esprit va venir, vous sentirez son souffle inspirateur; préparez-vous par la plus complète immobilité.

— C'est cela, dit Henri.

Mes cousines commençaient à trembler.

— Cinq minutes s'écoulèrent. Tout-à-coup un souffle impétueux me frappa au visage.

« — Voici l'esprit, cria l'opérateur ; restez immobiles et cessez vos chants. Qui de vous a senti l'esprit ?

» — Moi, s'écria une voix moqueuse ; il sent l'ail de ce matin.

» — Silence, profane ; ne joignez pas le sacrilége à l'incrédulité, votre témérité vous coûterait cher, reprit sévèrement le grand-prêtre. L'esprit est irrité ; reprenez vos chants pour le fléchir. »

— C'était en effet très-dangereux, fit remarquer le jeune Sorbier.

— Au bout d'un moment l'esprit daigna souffler de nouveau sur l'assemblée.

» — Le sentez-vous, frères ? demanda le charcutier-pontife.

» — Parbleu, je le tiens, s'écria l'incrédule qui, d'une main impie, avait saisi l'esprit par son pantalon et de l'autre frottait une allumette sur la table.

» — Lâchez, malheureux, lâchez ou vous êtes mort ! hurlait le marchand de saucissons.

» — Oh ! il a beau m'égratigner et me mordre, je ne lâcherai pas, répondait le sceptique, frottant toujours son allumette. »

Le désordre était au comble ; les femmes pleuraient, les hommes criaient ; enfin la flamme jaillit et, à la lueur du phosphore, on vit au bout de mon bras le gamin suspendu par le fond de sa culotte, car l'incrédule, mesdames, c'était moi.

Tout le monde se mit à rire, sauf M. Henri qui, haussant les épaules avec dédain, retourna au piano en murmurant : Province ! province !

— Croyez-vous, demanda ma mère, qu'il n'y ait en effet que jongleries dans ces évocations ?

— Je crois qu'il y a souvent pis que cela, répondit mon père, et dans tous les cas, bien à plaindre ceux qui jouent avec le spiritisme. L'absinthe porte moins au cerveau que cette curiosité maladive, et, tenez, ajouta-t-il, en voulez-vous la preuve ? lisez :

Ma mère prit un journal de médecine et lut :

« Un fait de nature à modérer l'orgueil de la génération actuelle, c'est

» le progrès effrayant de la folie marchant de pair avec d'autres progrès.
» Depuis quelques années surtout, le nombre des aliénés augmente d'une
» manière extraordinaire et inquiétante. Ainsi en 1846, le nombre des
» fous traités ou entretenus dans les établissements départementaux était
» de 10,525, tandis qu'en 1848 il s'élevait à 26,286, et aujourd'hui on
» en compte jusqu'à 40,000, dont plus de la moitié ont été conduits à
» l'aliénation par le spiritisme. »

— Peste ! on ne m'y rattrapera plus ! s'écria le colonel, se faire mordre pour devenir fou, ce n'est pas la peine. Adieu, alors, l'histoire de la pipe.

— Pourquoi cela, colonel ? si vous y tenez tant, nous savons son âge, sa patrie, et si on ne peut pas la faire parler, on parlera pour elle.

— M. Sorbier a une excellente idée qui m'en donne une autre, reprit vivement ma mère. Théodore cherchait un sujet de conférence pour ses ouvriers, l'histoire de la pipe en sera un très-bon.

— Les conférences tiennent donc toujours ? demanda l'ex-notaire.

— Je le crois bien, au commencement les ouvriers y venaient en petit nombre ; à présent, il n'y en a pas quatre qui y manquent, et je vous assure qu'ils y profitent beaucoup. Vous ne sauriez croire combien ces braves gens aiment la vérité et sont désireux de la connaître.

— La vérité un peu arrangée, hem ! fit le notaire ; un cours d'histoire comme l'enseigne M. le curé, n'est-il pas vrai, voisin ? Après tout, ajouta-t-il en clignant de l'œil, vous trouvez votre intérêt à ce que le peuple ne soit pas trop instruit. Et peut-être avez-vous raison.

— Je n'ai jamais eu qu'un but en causant avec nos ouvriers, répondit vivement mon père, dissiper leurs préjugés et leur faire voir clair en morale et en histoire.

— Oui, oui, clair à votre façon, je comprends, à la façon du catéchisme des frères ignorantins. Je voudrais vous entendre d'un petit coin lorsque vous leur parlez des moines, de l'inquisition, de l'esclavage, de la Saint-Barthélemy, de la réforme, des philosophes, du grand Voltaire,

des principes de notre immortelle révolution. Nous ririons ensemble après cette petite leçon de famille.

— Eh bien ! monsieur, si vous voulez rire, voici une belle occasion, Dès demain je commencerai l'histoire de la pipe, et je m'engage à traiter les sujets dont vous venez de me parler. Je les traiterai l'histoire à la main, et quand je dis l'histoire, c'est de l'histoire vraie que je parle. Je vous invite à nos conférences ; venez-y, non pas dans un petit coin, mais à la place d'honneur ; menez avec vous qui vous voudrez : je parlerai devant vous à cœur ouvert.

— Les objections sont-elles permises?

— Non-seulement permises, mais demandées.

— Alors, c'est un duel à mort que vous me proposez.

— Un tournoi à armes courtoises, seulement.

— Et dans lequel je servirai de parrain à M. Sorbier, ajouta le colonel.

— Quels seront les juges du camp? demanda ma mère.

— Nos ouvriers, repartit mon oncle, puisque c'est pour eux que le combat aura lieu. Allons, demain nous verrons comment se servent d'une pipe les gens qui ne fument pas.

CHAPITRE IV.

Où il est parlé du Mexique et où l'on voit que les premiers habitants de ce pays n'étaient pas aussi sauvages qu'on le croit habituellement.

Les opinions de M. Sorbier étaient bien connues dans le pays. Tout le monde savait que l'ex-notaire avait une manière de voir en histoire et en religion tout opposée à celle de mon père, et les ouvriers auxquels mon oncle avait annoncé le duel dont ils devaient être les juges, avaient sans exception aucune cette fois, envahi, dès le premier coup de cloche, la salle désignée pour servir de lice à la joûte.

Le colonel, pour donner plus d'appareil à la discussion, avait, dès le matin, fait dresser deux estrades, vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux bouts de la pièce.

A deux heures, les deux adversaires, salués par une triple salve d'applaudissements, montèrent chacun à son siége. Puis le silence s'étant rétabli, mon père prit la parole.

« Mes amis, dit-il, M. Sorbier a bien voulu honorer de sa présence notre réunion de famille. En votre nom et au mien je l'en remercie. C'est à lui que je dois l'idée, je ne dirai pas des leçons, mais des causeries qui vont, pendant quelques jours, remplacer nos lectures ordinaires. Voici une pipe qui date de trois cents ans, qui a été fabriquée au Mexique, qui, depuis, a eu sans doute bien des aventures à traverser avant d'arriver, après trois siècles de courses, au Moulin-Rouge. Je ne sais pas son histoire positive, mais avec les livres il est possible de lui en faire une. C'est ce que je vais essayer, en vous faisant voyager avec elle dans les

2.

pays qu'elle peut avoir traversés, assister à de grands événements tous passés depuis qu'elle est sortie des mains de l'artiste qui la façonna, visiter avec elle de grands personnages qu'elle a peut-être vus. Si les aventures que je vais vous conter n'ont pas eu toutes pour témoin cette pipe, qui va vous servir de guide, dans une promenade anecdotique, à travers le temps et le monde, au moins seront-elles vraies en elles-mêmes. Je mettrai tous mes soins à ne vous rien dire que de rigoureusement exact, à répondre à toutes les objections que vous voudrez bien me faire, et à prouver, pièces en main, à ceux qui le désireraient, l'exactitude de mes citations. Vous en aurez au reste pour garant la science de M. Sorbier, puisque mon honorable voisin a bien voulu prendre l'engagement, non-seulement de me reprendre chaque fois que je lui paraîtrai m'écarter de la vérité, mais même de m'attaquer si je ne la dis pas tout entière.

» Je vous choisis donc pour juges entre moi et tous ceux qui auront parlé ou écrit dans un sens contraire à ce que je vais vous dire. L'histoire de cette pipe n'est, comme vous le voyez, qu'un objet très-secondaire pour moi, un moyen de vous intéresser si je puis, mais mon but principal, pour ne pas dire unique, est de faire triompher devant vous la vérité en écartant les voiles sous lesquels trop d'écrivains soi-disant populaires s'efforcent encore aujourd'hui de la cacher à vos yeux pour substituer à sa bienfaisante clarté, la lueur décevante de l'erreur et du mensonge.

» La pipe que mon fils va faire passer entre vos mains est née, comme je vous l'ai dit en commençant, mes amis, au Mexique : un beau, un magnifique pays, pour lequel la nature, toujours généreuse, s'est montrée prodigue jusqu'à l'excès. Les journaux vous ont parlé de cette contrée, baignée, d'un côté, par l'Océan, et, de l'autre, par le golfe du Mexique. Son climat brûlant, dans les plaines qui avoisinent la mer, et où croissent en abondance, les palmiers, le riz et le coton, s'adoucit, dès que l'on arrive au pied des montagnes, et va en se rafraîchissant, par degrés, à mesure que l'on s'élève vers le grand plateau qui les surmonte, et où



Et n'ayant d'autre occupation que celle de tisser et de broder des étoffes pour leur seigneur. **(*Page 34.*)**

règne un éternel printemps. Plus haut, car ce plateau sert de base à de nouvelles montagnes, la température continuant toujours à se refroidir également, on rencontre de sombres forêts de pins, des rochers nus; puis enfin, la neige éternelle, qui couvre les sommets les plus élevés et jusqu'aux cratères de nombreux volcans en activité. En sorte que l'habitant de Mexico, ville située sous un climat aussi doux que celui de l'Italie, voit l'été sous ses pieds, l'hiver sur sa tête, et peut, en un seul jour, à son gré, se transporter de la Provence à l'Afrique ou à la Sibérie. Vous comprenez quelle étonnante variété on doit rencontrer dans une pareille terre, et sur un sol, d'ailleurs, admirablement fertile. Ce serait un vrai paradis terrestre, si Dieu, qui n'a pas voulu qu'il y eût rien de parfait dans le monde, n'avait pas permis que la fièvre jaune, fléau redoutable, surtout pour les Européens, dévastât la région chaude; tandis que les volcans, se dressant comme des fantômes couverts de leurs blancs linceuls, sont une menace éternelle pour les habitants du grand plateau. Hélas! ces fléaux ne seraient encore rien, sans la malice des hommes. Il y a des siècles que la guerre, la révolte et l'anarchie, désolent l'empire mexicain; l'assassinat, le brigandage, la passion de l'or et celle du jeu, ont fait un enfer de ce lieu de délices : plus d'industrie, plus d'agriculture; on ne rencontre que ruines là où étaient des villes. Les forêts, consumées par l'incendie, ne retiennent plus les avalanches de neige; les prairies naturelles, ravagées par les torrents, se sont changées en marécages pestilentiels, ou en landes incultes : le Mexique n'est plus reconnaissable; et cela, par la faute de ces aventuriers qui, poussés par la soif de l'or, sont venus, de tous côtés, pour s'y procurer, non par le travail, mais par la violence, le précieux métal que les rochers recèlent dans leurs filons.

» Enfin, Dieu a pris pitié de ce malheureux pays, et il a désigné le nôtre pour le sauver. Déjà le drapeau français, ce symbole de gloire et de civilisation, flotte, triomphant, des bords de l'Océan aux plus hauts sommets des montagnes. Grâce à la valeur de nos soldats, un nouvel em-

pire s'élève sur les ruines de l'empire Aztèque, la crainte disparaît, les campagnes se repeuplent, le commerce renaît dans les ports, des routes s'ouvrent dans la montagne, et un chemin de fer va bientôt relier la capitale de Maximilien avec le principal port de son nouveau royaume. Honneur à la France qui, restée seule sur le champ de bataille, où l'ont honteusement abandonnée ses alliés, au moment du combat, a héroïquement mené à fin la glorieuse entreprise de la régénération d'un grand peuple. »

Mon père était ému, il s'arrêta un moment, puis reprit :

« Le Mexique était un grand empire, longtemps avant que, pour son malheur, les Européens soupçonnassent son existence. A l'époque où cette pipe fut faite, c'est-à-dire, vers le commencement du XVIe siècle, Montézuma (nom qui signifie l'homme triste) était empereur de cette contrée. Monté sur le trône en 1503, il avait, par une suite de plusieurs années de victoires, soumis à sa domination tous les peuples divers de la plaine et de la montagne. Il eût pu être le plus heureux et le meilleur des souverains, si son amour du luxe ne l'eût perdu ; pour subvenir à ses fastueuses prodigalités, il accabla ses sujets d'impôts et s'aliéna leur affection. Des révoltes éclatèrent sur plusieurs points; les rebelles furent vaincus, et Montézuma, pour se venger, fit couler des torrents de sang, puis, pour échapper aux remords et à la terreur qui l'accompagnait, il s'enferma dans sa capitale, gardée par une armée nombreuse, et se plongea dans une vie de luxe et de mollesse qui rappellent les excès de Sardanapale et du roi Salomon. Pour vous en donner une idée, je vous dirai que cet empereur mexicain, que vous êtes habitués à regarder comme un chef sauvage, portant un arc et une couronne de plumes, se baignait quatre fois par jour dans un bain parfumé, changeait aussi quatre fois de vêtements, qu'il ne remettait plus, et n'avait pas moins de mille femmes, soumises, soit au temple, soit au palais, à une sévère étiquette, et n'ayant d'autre occupation que celle de tisser et de broder des étoffes pour leur seigneur.

» Le palais du monarque devait être immense, pour pouvoir loger la

foule des femmes et des serviteurs ; il était construit en pierres rouges (tetzontly), revêtues des marbres les plus rares et avait trente portes en jaspe noir et blanc, ouvrant sur un égal nombre de rues. L'écusson mexicain, un aigle portant un ocelot (petit tigre) dans ses serres, sculpté en marbre, en surmontait la principale entrée, où flottait, à une hampe d'or, le drapeau vert des Aztèques. Au milieu des cours, jonchées chaque matin de fleurs nouvelles, des fontaines, entretenues par un aqueduc, fournissaient une eau toujours pure pour cent baignoires disposées dans les salles de bain. Des cours on pénétrait dans les vestibules d'une extrême richesse. Les appartements intérieurs étaient bas, mais immenses et avaient des plafonds en bois de fer sculpté, et des planchers recouverts de nattes tressées en feuilles de palmier. Les salles d'audience frappaient surtout par leurs proportions gigantesques ; des tapisseries de plumes, véritables mosaïques d'une finesse extrême, en revêtaient les murs, et des peaux de bêtes sauvages en couvraient les planchers.

» De vastes jardins, remplis d'arbrisseaux odoriférants, de fleurs et surtout de plantes pharmaceutiques, s'étendaient autour de ces bâtiments. Dans les labyrinthes des bocages aux doux parfums, on voyait une admirable volière, renfermant d'innombrables variétés d'oiseaux, depuis les aigles et les vautours, jusqu'aux plus petits colibris, une ménagerie et dix grands bassins dans lesquels se jouait une multitude de poissons. Un pavé de marbre entourait ces spacieux réservoirs, sur lesquels étaient comme suspendus de légers et fantastiques pavillons que pénétrait la brise rafraîchissante des jardins, et qui offraient, dans les chaleurs de l'été, une délicieuse retraite au monarque et à son sérail.

» Mexico, comme ville, n'était pas moins grande et moins curieuse que le palais. Mais comme nous aurons à pénétrer dans son enceinte à la suite de notre guide, permettez-moi, mes amis, de vous transporter un moment dans la ville même qui vit naître la pipe bizarre que vous avez sous les yeux, à Churultécal, aujourd'hui Cholula, dans le royaume de Puebla, lieu où commence la première des histoires que j'ai à vous raconter.

CHAPITRE V.

Un drame sanglant.

» Chaque année une foule immense accourait, aux premiers jours du mois de mars, à Churultécal, pour assister à la fête du dieu de l'agriculture dans la cité sainte. Le nombre des pélerins était tel que, ne pouvant trouver de place pour loger dans la ville même, qui cependant ne contenait pas moins de quarante mille maisons, beaucoup d'entre eux étaient obligés de camper sous la tente, en dehors des remparts. Les larges rues, bordées de maisons basses, couvertes de toits en terrasses, suffisaient à peine à la circulation de la multitude, roulant sans cesse des temples aux marchés sur lesquels, autour de montagnes de maïs, de bananes, de volailles, de gibier et de fruits, étaient dressées en plein air, comme dans nos fêtes foraines, des tables pour les consommateurs, non pas de café et d'absinthe, liqueurs inconnues au Mexique, mais de chocolat et de pulque, boisson fermentée que l'on tire de l'aloès. Les industrieux marchands de la ville étalaient de toutes parts, pour la circonstance, leurs marchandises les plus précieuses : telles que papier, tabac, vanille, peaux de bêtes, tapis de plumes, étoffes de coton, armes, bijoux et surtout poteries, car celles de Cholula avaient une grande réputation, et il s'en vendait, à cette époque, une énorme quantité, chacun tenant à honneur de rapporter, après la fête, un vase, une pipe ou une figurine d'idole.

» L'aspect que présentait la ville, pendant la durée des fêtes, était à la fois effrayant et étrange. On se ferait une fausse idée des adorateurs des idoles Aztèques en les comparant aux pieux pélerins qu'attirent les solennités du christianisme. Le caractère du christianisme est la douceur et

la mansuétude, notre religion est celle de l'abnégation et du pardon; celui du paganisme est la violence mêlée de férocité, l'égoïsme et la vengeance. »

— Pardon, si je vous interromps déjà, dit M. Sorbier, mais toutes les fêtes du paganisme n'étaient pas empreintes de cet esprit sauvage : à Rome, elles étaient majestueuses et graves; en Grèce, pleines de poésie, et chez les Aztèques, plusieurs étaient parfaitement innocentes.

« — J'ai dit caractère du paganisme en général et non pas de toutes ses cérémonies, reprit mon père. Je n'ai à parler ici ni des Grecs, qui enterraient vivants des prisonniers pour fixer une frontière et excluaient leurs filles et leurs femmes de beaucoup de leurs cérémonies religieuses, tant ils les trouvaient peu chastes, ni des Romains, chez lesquels les saturnales obscènes et les massacres du cirque étaient consacrés aux dieux. Je ne citerai pas même les Carthaginois qui brûlaient leurs enfants dans des idoles rougies au feu, ni les Gaulois, nos pères, qui, toujours en l'honneur des dieux, faisaient périr leurs prisonniers, enfermés dans des mannequins d'osier. Il n'est ici question que des seuls Mexicains, chez lesquels on ne trouverait que quelques fêtes irréprochables au point de vue de la morale humaine, tandis que presque toutes les autres étaient tellement horribles, que l'on a calculé que chaque année la moyenne des victimes humaines était de vingt mille, et que les Espagnols, qui eurent la patience ou plutôt le courage de compter les crânes entassés autour du temple du dieu de la guerre, n'en trouvèrent pas moins de cent trente-sept mille.

» Si un culte eût dû être humain, c'était sans doute celui de Quetzalcoalt, le dieu de l'agriculture, et cependant en une seule fois, chaque année, on lui immolait six mille prisonniers; il est vrai qu'à l'inauguration du temple du dieu de la guerre, à Mexico, en 1486, il n'y eut pas moins de soixante-dix mille victimes égorgées une à une, sans pitié ni relâche, pendant plusieurs jours. La procession de ces malheureux occupait quatre kilomètres de long, dit un historien peu suspect d'exagération. Voici

la vérité sur ces religions indiennes que les philosophes du XVIIIe siècle se sont plu à représenter sous de si aimables couleurs. La raison de ce petit mensonge, c'est qu'il était nécessaire pour démontrer l'intolérance du catholicisme, qui s'efforça de faire disparaître le culte effroyable des Aztèques. »

— Et par quels moyens? demanda M. Sorbier ironiquement.

— C'est ce que nous verrons en son lieu, répondit mon père; je continue :

« Un sacrifice humain a toujours été un spectacle affreux, et que d'ordinaire on dérobait aux yeux de la foule; au Mexique, au contraire, l'offrande terrible se faisait à la face du soleil, sous les regards attentifs de la multitude, avec un appareil effroyable. Au sommet d'un temple pyramidal de cent trente-sept pieds de hauteur, et dont la base seule occupait un espace quatre fois plus vaste que celui de la place Vendôme, à Paris, s'élevait la pierre du sacrifice, en plein air; entre les deux autels où brûlait, nuit et jour, le feu sacré, devant le sanctuaire qui recélait l'image du dieu. Conduite processionnellement, à pas lents, au son de la musique et des chants du rituel, la victime, car on ne les sacrifiait qu'une à une, gravissait la pyramide par la pente extérieure qui, avant d'arriver à la dernière terrasse, en faisait trois ou quatre fois le tour. Le peuple, assemblé au loin, contemplait dans un profond silence cette scène terrible. Six prêtres en longues robes noires et les cheveux longs et épars, attendaient leur proie, sur la terrasse la plus élevée, la saisissaient et la couchaient nue sur la pierre fatale où cinq d'entre eux la retenaient immobile, en chantant des prières. Le sixième prêtre, quittant alors sa robe et s'enveloppant d'un long manteau rouge, s'approchait, armé d'un couteau d'iztli (sorte de pierre tranchante), se penchait sur la victime; d'un coup rapide comme la pensée, lui ouvrait la poitrine, en retirait le cœur, encore palpitant, frottait de sang l'image du dieu, en répandait autour de lui ou en faisait, avec de la farine de maïs, une sorte de pâte, que des prêtres inférieurs distribuaient ensuite au peuple en guise de communion.

» Le 4 mars 1519, la foule ardente, fanatisée, demi-nue, ivre de sang et de pulque, ne connaissait plus de repos depuis trois jours. Dès les premiers rayons du soleil, elle se ruait comme un flot compacte vers le temple de Quetzalcoalt, envahissait les rues avoisinantes, les places, les terrasses des maisons et jusqu'aux rampes des pyramides plus éloignées, pour assister aux sacrifices cent fois renouvelés dans la journée, sans que ses yeux se lassassent de contempler les mouvements convulsifs des victimes expirantes. Chaque nuit s'était passée en festins, parfois en orgies, éclairées par la lueur sinistre des huit cents feux entretenus par plus de six mille prêtres, au sommet des quatre cents pyramides de la sainte Cholula.

» En ce moment, bien que le soleil n'eût pas encore disparu derrière l'horizon, les sacrifices venaient de cesser, le nombre des victimes était épuisé, et du haut des plates-formes, le mugissement des conques et le grondement sourd des atabals ne dominaient plus le tumulte de la cité. Les pélerins Aztèques étaient mécontents et sombres, dix prisonniers destinés aux sacrifices avaient disparu et les convulsions d'un grand nombre de ceux qui avaient été immolés dans la journée présentaient des augures défavorables.

» La foule, sans but pour le reste de la journée, ne ressemblait plus, comme les jours précédents, à un fleuve humain, poussé vers le grand temple ou en revenant. Mille courants divers se dessinaient dans la grande ville. Pendant qu'une partie des pélerins reprenaient, par bandes nombreuses, la route de leur patrie, d'autres achevaient de dépenser, dans une dernière orgie, ce qui leur restait de poudre d'or, d'étain ou de graines de cacao, seules monnaies en usage; d'autres enfin, et ceux-ci étaient les plus sages, se hâtaient de terminer leurs achats et de les distribuer en paquets de trente à quarante kilogrammes, pour pouvoir les charger plus facilement sur les épaules de leurs tamanes (porteurs) ou sur les leurs, s'ils n'avaient pas d'esclaves. Le seul mode de transport à cett époque était en effet le transport à dos d'hommes. Le Mexique, aujou

d'hui si riche en troupeaux et en chevaux, ne possédait en effet, avant l'arrivée des Espagnols, ni bœufs, ni chevaux, ni même de troupeaux de chèvres ou de moutons, et le seul quadrupède un peu gros que connussent les Aztèques, était une espèce fort petite de chiens sauvages, que l'on chassait comme ici le lièvre, pour s'en nourrir.

» Deux hommes, que suivaient à distance douze esclaves, portant deux litières (l'esclavage, quoiqu'en disent certains écrivains, n'est pas plus en Amérique qu'ailleurs, une invention du catholicisme), remontaient la grande rue de Mexico, en causant des événements de la journée, sans se préoccuper de répondre aux profondes salutations de la foule qui s'ouvrait avec un respectueux empressement sur leur passage. L'un d'eux, le plus jeune, au regard fier et perçant, portait un riche costume militaire, par-dessus lequel il avait jeté négligemment un tilmati (manteau) de coton bleu, frangé d'or. Un casque représentant une tête d'animal fantastique rehaussait sa taille élevée, et les semelles de bronze de ses sandales résonnaient comme les éperons de nos cavaliers, sur les dalles de basalte. Son compagnon était vêtu plus simplement. Le poignard d'iztli qui pendait à sa ceinture, sa cuirasse de coton piqué et ses sandales n'offraient rien qui attirât l'attention, mais ses boucles d'oreilles d'or et le bracelet de même métal, qu'il portait au bras gauche, indiquaient en lui un cacique d'un rang élevé, auquel l'empereur avait accordé les insignes dus à la bravoure.

» Arrivés devant le magasin du célèbre Tétilpauhuenec, les deux étrangers, après s'être arrêtés un moment à examiner les objets d'art étalés derrière un grillage de cuivre doré, entrèrent dans la salle où plusieurs riches personnages choisissaient des bijoux. A la vue des nouveaux venus, tous s'écartèrent en silence et les yeux baissés, tandis que Tétilpauhuenec, s'avançant au-devant d'eux, mettait un genou en terre et faisait avec la main le signe de porter la poussière à son front.

» — Montre-moi, dit le jeune chef, sans paraître étonné de ces marques d'honneur, tes pipes les plus précieuses.

» Et en même temps il rejeta sur son épaule le tilmati qui, en s'écartant, laissa voir une merveilleuse cuirasse de lames d'or, superposées comme les écailles d'un poisson, et un poignard d'obsidienne, à poignée de perles et de turquoises.

» Un instant après l'artiste, fléchissant le genou de nouveau, présentait aux voyageurs, sur un plat de bronze ciselé, plusieurs pipes du travail le plus exquis. L'une d'elles surtout était admirable. Tétilpauhuenec, pour pétrir la terre parfumée de son fourneau, s'était inspiré sans servilisme de la statue du farouche Huitzilopochtli et l'avait faite à la ressemblance de la terrible divinité. Cette pipe, c'est celle que vous avez entre les mains; deux gros diamants sans défaut formaient ses yeux, et dans les trous que vous voyez autour de son front, était incrustée une couronne de rubis qui, lorsqu'on approchait le feu du fourneau, jetaient un éclat incomparable.

» — Que penses-tu de cette pipe? demanda le jeune homme à son compagnon, pendant que le sculpteur adaptait à la pipe un tuyau d'ambre, enrichi d'or et de pierreries.

» — Seigneur, répondit le cacique en s'inclinant, elle est digne d'un roi ou d'un empereur.

» — Aussi, sera-t-elle pour un empereur, et c'est un hommage que je veux présenter à notre puissant souverain, Montézuma, pontife suprême de la religion. Vois, cette image est celle du dieu de la guerre, toujours favorable aux Aztèques. Rien n'y manque, ni le collier de cœurs et de crânes sanglants que notre dieu aime à porter à son cou, ni le couteau dont aucun prêtre ne sait mieux se servir que notre pieux empereur, pour ouvrir une poitrine et en arracher le cœur encore vivant.

» A ce propos, ajouta le narrateur en s'interrompant, il ne sera pas inutile de vous faire remarquer que Montézuma tirait vanité de son adresse à tuer les hommes et qu'en effet il y excellait à force de s'y être exercé. Tel était le plus doux passe-temps de ces rois débonnaires dor les philosophes ont vanté la douceur en prose et en vers. »

— Les prêtres ont commis d'autres crimes pour empêcher ceux-ci, répondit M. Sorbier.

— Nous arriverons bientôt à cette calomnie, reprit mon père. Retournons à Cholula.

» — Quel prix mets-tu à ton œuvre? demanda le chef à l'artiste.

» — L'honneur d'avoir satisfait un roi est une récompense suffisante pour son esclave, répondit Tétilpauhuenec en se prosternant de nouveau.

» Sur un signe de son compagnon, le cacique tira de son escarcelle plusieurs poignées de tuyaux de plumes pleins de poudre d'or et les jeta sans compter dans le bassin, puis il frappa dans ses mains et, les tamanes ayant approché les litières, les deux voyageurs y prirent place et s'éloignèrent dans la direction de la porte de Mexico.

CHAPITRE VI.

Oncle et neveu.

» Le soleil, en baissant sur l'horizon, n'éclairait plus que les cyprès séculaires du mont royal de Chapeltépec et la cime des deux cents téocalis ou temples pyramidaux de Mexico, lorsque le surlendemain les deux litières s'arrêtèrent sur la place du palais au bas de l'escalier d'honneur.

» L'heure des audiences était passée, mais les portes du palais ne restaient jamais fermées pour un proche parent de l'empereur et Guatimozin, ainsi s'appelait le plus jeune des voyageurs, sautant lestement de son palanquin, passa fièrement devant les sentinelles et entra, suivi du cacique Xénocuatal, dans la salle des gardes. Là, il remit son casque et ses armes à son compagnon, fit parfumer ses cheveux, échangea, suivant l'usage du palais, son élégant tilmati contre un grossier manteau de nequen et pénétra seul dans le vestibule intérieur où se tenaient à toute heure les introducteurs de semaine. Contre l'ordinaire, le vestibule était rempli de conseillers de l'empire, portant les insignes de leur dignité, de grands seigneurs et de prêtres, mandés en toute hâte au palais et attendant, avec une respectueuse impatience, le moment où ils pourraient paraître en présence de leur puissant souverain.

» Bien que le jeune chef fût neveu et gendre de Montézuma, il crut qu'en des circonstances aussi extraordinaires son devoir était de se conformer aux lois de l'étiquette; mais à peine venait-il de s'asseoir sur une peau de tigre qu'un maître des cérémonies vint l'avertir que le fils du Soleil désirait l'entretenir. Le prince se leva aussitôt et, précédé du héraut, entra dans une salle voisine, fléchit le genou et attendit dans cette respectueuse attitude l'ordre de se relever.

» On a souvent parlé des grands et des petits levers de Louis XIV, le roi Soleil, comme affectent de le nommer par dérision les gens qui ne cherchent que l'occasion de se mettre à plat-ventre devant tous les pouvoirs, quittes à les insulter dès que le sort leur en fournira l'occasion. Je suis bien aise, en passant, de vous montrer que les lois de l'étiquette ne furent jamais poussées, à Versailles, aussi loin qu'à la cour des rois orientaux du XVe siècle, de ces rois dont on a vanté sur tous les tons la simplicité et la douceur.

» Il est bon de relever lès mensonges impudents de certains historiens par les documents mêmes que nous fournit l'histoire, et je saisis une des occasions, hélas! trop fréquentes, de vous montrer combien ces soi-disant savants sont indignes de votre confiance.

» Je vous ai déjà parlé de la simplicité de Montézuma dans son costume; vous allez voir maintenant ce qu'elle était dans ses repas, et notez bien qu'ici je ne parle que des repas ordinaires et non des festins d'apparat, où les convives étaient servis dans une massive vaisselle d'or, qui ne devait servir qu'une fois.

» Chaque jour des nobles, car eux seuls avaient le privilége de la domesticité dans le palais de ces rois demi-dieux, couvraient d'une centaine de plats entretenus sur des réchauds, les tables d'une vaste salle. Montézuma, vêtu et parfumé pour la troisième fois, en passait la revue et indiquait, en les touchant avec une baguette d'or, les mets qu'il désirait et la salle où ils devaient être servis. Des pages les enlevaient aussitôt et les apportaient à de jeunes filles, des premières familles de l'empire, somptueusement parées et dont un voile en fil de pita (aloès), semé de perles, couvrait la tête et les épaules. Celles-ci les partageaient en trois services, composés invariablement : le premier, de mets substantiels, volailles, gibier des Andes et poisson frais, pêché la veille, à deux cents milles de Mexico, dans le golfe du Mexique, d'où l'apportaient des tamanes qui, en se relayant comme des chevaux de poste, faisaient cinq lieues à l'heure; le second, d'œufs, de chocolat et de fines pâtisseries gaufrées,

que préparaient, sous les yeux du souverain, pendant le repas, deux jeunes filles, sur des réchauds préparés aux deux bouts de la salle, et enfin le troisième, des fruits les plus variés. Les femmes du palais, sans voiles, mais vêtues de jupes de différentes longueurs, à bordures éclatantes et de longues robes brodées, étaient chargées du service particulier de la table basse sur laquelle elles présentaient, un à un, les plats à Montézuma; c'étaient elles qui la couvraient, plaçaient le coussin sur lequel s'asseyait leur seigneur et déployaient autour de lui un écran de bois sculpté et doré, derrière lequel prenaient place six conseillers de l'empire, qui devaient, tour à tour, goûter à tous les mets, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas empoisonnés. A la fin du repas, d'autres femmes enlevaient la nappe et présentaient au monarque le bassin, le voile et l'aiguière pour purifier ses mains. Enfin, on apportait les pipes en écaille et en terre parfumée, et les seigneurs invités s'asseyaient à droite et à gauche du coussin impérial, pour fumer pendant les danses exécutées par de jeunes nobles, instruits avec le plus grand soin dans l'art chorégraphique.

» Au moment où Guatimozin s'agenouilla en entrant, Montézuma, assis à sa petite table, au fond d'une salle lambrissée de bois odoriférants et éclairée par les torches aromatiques de dix esclaves immobiles comme des cariatides, achevait un de ces repas si simples aux yeux de certaines gens. C'était un homme d'une quarantaine d'années et de taille moyenne, dont les cheveux étaient noirs et plats, la barbe rare et le visage singulièrement cuivré, même pour un Aztèque. Plus pâle que d'habitude, l'empereur paraissait ce soir-là préoccupé, et tout en goûtant avec distraction la mousse de chocolat, que son esclave favorite venait de lui présenter dans une tasse d'or, il froissait dans sa main gauche une dépêche hiéroglyphique, écrite et peinte à la fois sur une large feuille de papier plié en éventail.

» A la vue de son neveu, un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres. Il fit un signe et le jeune chef, laissant tomber son manteau de nequen, se releva et, traversant la salle, vint en s'agenouillant une seconde fois, présenter à son oncle la pipe rapportée pour lui de Cholula.

3.

» Montézuma était habitué à de semblables cadeaux, qui au fond n'étaient qu'un impôt déguisé, cependant il reçut la pipe avec un sensible plaisir; ses yeux, jusque-là ternes et pensifs, s'éclairèrent, car dans cette brillante image du dieu de la gnerre il crut voir une révélation du ciel, peut-être un gage de victoire; il remercia son gendre avec une effusion qui ne lui était pas habituelle, le fit asseoir près de lui, puis, sans attendre les divertissements habituels, il ordonna d'introduire les conseillers, et, suivi de Guatimozin, se retira dans l'intérieur de ses appartements.

» Une heure s'écoula. Les grands dignitaires de l'empire, assemblés autour d'une vaste table sur laquelle deux prêtres avaient déposé les livres sacrés de la religion, causaient à demi-voix, s'interrogeant avec anxiété sans pouvoir rien éclaircir, lorsque les portes s'ouvrirent et un héros annonça le fils du Soleil. Les courtisans se prosternèrent le visage contre terre pendant que Montézuma prenait place sur un trône resplendissant. Par-dessus sa robe blanche brodée d'or, il portait une cuirasse imbriquée, dont un soleil de diamants occupait le centre, un tilmati bleu et blanc, retenu par une agrafe de cinq merveilleuses émeraudes, des sandales d'or, ruisselantes de pierreries, et sur le front un capili ou diadème mexicain, ombragé de plumes vertes. Dans les plis de son maxlalt (ceinture) de coton étaient passés deux poignards ciselés, d'une merveilleuse beauté, sa main droite était armée du sceptre et dans la gauche il tenait la pipe, cadeau de Guatimozin, et dont, dans sa crédule superstition, il s'était fait une amulette pour détourner le danger.

» Quand tous les seigneurs eurent repris leurs places dans l'ordre hiérarchique et que le silence fut rétabli, Montézuma, en quelques mots, rappela à ses conseillers la singulière prophétie mexicaine qui annonçait qu'un jour, des hommes à figure pâle, descendants du dieu Quetzalcoalt, partis de l'autre côté des mers, viendraient au Mexique réclamer l'héritage légitime de ce dieu; puis, développant sur la table les dépêches envoyées le jour même par Teuhtlile, gouverneur de la province où devait s'élever Vera-Cruz, il ordonna au roi de Tezcuco, Cacamotzin, d'en donner lec-



Montézuma.

ture à l'assemblée. Ces dépêches, complétées par des peintures grossières représentant des êtres moitié hommes moitié chevaux, car les Mexicains prirent d'abord les cavaliers pour des espèces de centaures, plongèrent les auditeurs dans une profonde stupéfaction. Dans la première, le cacique qui les avait écrites, annonçait l'arrivée sur le rivage de vaisseaux d'une forme étrange, ayant un château à l'avant, un autre à l'arrière et quatre mâts, dont le premier portait une voile carrée et les autres des voiles triangulaires.

» De loin on avait pris d'abord cette flotte pour une bande de monstres à tête de dragon et à corps de cygne, ayant une queue de poisson et de grandes ailes blanches; mais à présent, il n'y avait plus à douter que ce ne fussent des vaisseaux, dont les armées de Montézuma, toujours victorieuses, repousseraient facilement les équipages, s'ils tentaient une descente.

» La seconde dépêche était plus effrayante encore. La descente des ennemis avait eu lieu; mais quels ennemis! Des hommes, était-ce des hommes? au visage pâle et blanc comme celui de Quetzalcoalt, au nombre de plusieurs centaines, étaient rassemblés sur la plage. Teuhtlile les avait vus de près. Quelques-uns de ces êtres, peut-être surnaturels, avaient six jambes, deux têtes et un corps moitié homme moitié monstre, avec une longue queue flottante. Tous étaient indistinctement revêtus d'armures impénétrables, d'un métal inconnu et brillant, mais moins blanc que l'argent. Leurs armes consistaient en sabres, en lances et en une sorte de massue, en partie bois, en partie métal, dont l'usage était inconnu. Enfin, ils traînaient après eux une quantité de tronçons de colonnes creuses, en bronze, montées sur des roues, et semblaient obéir à un chef de trente-quatre à trente-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, dont les larges épaules et les grands yeux noirs, pleins de fierté, indiquaient la force et la bravoure.

» Un murmure confus s'éleva dans l'assemblée, Montézuma fit un signe et Cacamotzin lut, d'une voix tremblante d'émotion, la dernière dépêche apportée par les courriers.

» Le cacique, après avoir rassemblé un vaillant corps d'armée, s'était avancé seul vers le chef ennemi pour lui demander ce qu'il venait chercher dans le royaume mexicain. Une esclave d'origine Aztèque, que les Espagnols, ainsi qu'elle les nomma, avaient amenée avec eux, ayant traduit sa question dans la langue barbare de ces étrangers, le cacique espagnol avait répondu qu'il était envoyé par un Dieu puissant, pour renverser les autres dieux et le faire reconnaître seul par les Mexicains, qu'il voulait conférer avec le monarque du pays, dans sa capitale et dans son propre palais, et que c'était en vain que les armées Aztèques s'opposeraient à son passage, ses soldats étant invulnérables et pouvant à leur gré commander à la foudre. Du reste, avait-il ajouté, il attendrait quelques jours la réponse du fils du Soleil, se contentant jusque-là, pour prouver la vérité de ses paroles, de donner, par des jeux guerriers, une idée de sa puissance à l'armée envoyée contre lui.

» Aussitôt, en effet, que j'eus rejoint mes troupes, à portée du trait, l'armée espagnole, s'ébranlant au son éclatant des conques de bronze, se forma en bataille en face d'un bois de palmiers et d'un champ de maïs. Le chef Toniantin (nom donné à Cortez par les Mexicains) s'élança sur un de ces monstres à quatre pieds, que j'avais cru d'abord faire partie d'eux-mêmes, et leva son épée vers le ciel pour commander à la foudre; en même temps ses compagnons, abaissant leurs massues vers le champ de maïs firent, avec un bruit épouvantable et au milieu d'un nuage de flamme et de fumée, pleuvoir sur les tiges brisées une grêle épouvantable; tandis que les colonnes creuses, changées en autant de volcans, vomissaient à travers la forêt, dont les arbres craquaient comme des roseaux et volaient en éclats, des globes embrasés qui, frappant ensuite la terre, se relevaient et allaient pulvériser les rochers à une distance dix fois plus grande que celle que pourrait atteindre un trait lancé par le bras le plus vigoureux. Tels sont les ennemis qui ont posé le pied sur l'empire du Mexique et dont j'envoie, en signe de véracité de mon récit, un casque remis entre mes mains par Toniantin lui-même.

» Le casque était sur la table du conseil. Les prêtres le regardèrent avec effroi. Par sa forme, il ressemblait à celui de Quetzalcoalt.

» Eh bien! à un dieu opposons un dieu, s'écria l'ardent Guatimozin; si Quetzalcoalt se déclare contre nous, il nous reste Huitzilopotchli, dont notre auguste et invincible souverain est le grand-prêtre et dont il porte entre ses mains puissantes l'image vénérée. Que le sang coule à flots sur la pierre du sacrifice qu'arrosera à son tour celui des téméraires qui ont osé porter leur pied sacrilége dans les États de Montézuma.

» Le conseil dura jusqu'au jour. Les avis étaient partagés. Qu'étaient ces étrangers? quel accueil fallait-il leur faire? est-ce ou non la descendance du dieu exilé? étaient-ce des hommes ou des êtres surnaturels? Ils venaient de l'Orient, ils étaient barbus et blancs, courageux et invincibles, tout donnait lieu de croire qu'ils étaient envoyés de Quetzalcoalt. Dans ce cas les repousser était commettre un sacrilége. Cacamotzin et les prêtres inclinaient à leur faire bon accueil, Guatimozin et Xénocuatal voulaient, au contraire, les repousser par la force; Montézuma, partagé entre la crainte de perdre sa couronne et celle d'attirer sur lui la colère des dieux, hésitait et finit par prendre une décision qui mécontenta également les deux partis, celle d'envoyer aux Espagnols une ambassade chargée de leur offrir de splendides cadeaux et de les prier de se retirer.

» Les conseillers se séparèrent en murmurant. Guatimozin, furieux de la pusillanimité de son oncle, s'éloigna de la cour, suivi de Xénocuatal. Plusieurs jours s'écoulèrent en pourparlers; de nombreuses victimes furent égorgées sur l'autel du féroce Huitzilopotchli, sous la main du doux Montézuma. Mais ce fut en vain, l'heure marquée par la Providence, pour la chute de l'empire Aztèque, était arrivée. Le sang de trois cent soixante mille prisonniers, égorgés en vingt années, par un seul empereur, en l'honneur des faux dieux, criait vengeance et la coupe des crimes était remplie.

CHAPITRE VII.

Dans lequel le narrateur qui veut raconter la fin d'un grand peuple est souvent interrompu.

» Je n'ai pas l'intention, mes amis, dit mon père, au commencement de sa seconde conférence, de vous raconter en détails l'histoire de la conquête du Mexique par Fernand Cortez et ses compagnons ; elle est merveilleuse, et je vous engage à la lire ; vous y verrez par quelles vicissitudes étonnantes eut à passer cette poignée d'hommes conduits par la Providence sur les rivages du golfe du Mexique, où ils fondèrent en arrivant cette ville de Vera-Cruz, sur laquelle flotta la première le drapeau français lors de la dernière expédition. Je passerai donc sous silence les négociations de Montézuma, les guerres que Cortez eut à soutenir contre les peuples voisins, les alliances qu'il fit avec plusieurs d'entre eux, les ambassades chargées de riches présents que lui envoya l'empereur, sa marche jusqu'à Cholula, où la trahison attendait la petite armée conquérante pour la faire périr et l'épouvantable vengeance qu'en tirèrent les Espagnols. »

— Permettez, interrompit M. Sorbier, je crois que, pour édifier votre auditoire, il serait bon de lui dire que le fanatisme des Espagnols, excité par les prêtres, ne fut pas moindre que celui des Aztèques, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que ces braves Indiens cherchassent, même par la trahison, à venger leurs idoles renversées, leurs temples détruits, leurs prêtres massacrés au nom de la tolérance catholique... Toute une population égorgée vaut bien au moins un petit souvenir.

— Voilà bien des accusations, et, si elles sont vraies, vous avez raison

de réclamer; mais elles sentent leur Marmontel d'une lieue; enfin, telles quelles, je vais y répondre en quelques mots. Vous ne faites pas un réquisitoire, monsieur Sorbier, vous répétez une petite, pour ne pas dire, une grosse calomnie mise en avant par une école dont la devise était : Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. La conquête du Mexique se faisait, dites-vous, au nom du catholicisme, singuliers missionnaires que le Pape eût choisis dans Cortez et ses aventuriers, armée révoltée contre le gouverneur de Cuba, et qui ne dut qu'au hasard d'échapper à une flotte envoyée contre elle. Cette mission est simplement impossible. Supposons en second lieu que ces chercheurs d'or fussent des fanatiques, quels sont les prêtres qui les auraient excités? Dans l'armée il n'y en avait qu'un dont l'histoire fasse mention; ce prêtre se nommait le Père Olmédo. Or, voici ce que je lis dans une histoire de la conquête écrite par un homme qui ne demande pas mieux que de crier à l'intolérance du catholicisme. Cortez, indigné de voir les Indiens égorger des victimes humaines et faire de grands festins où ils s'en repaissaient, — vous en eussiez fait autant, vous, qui n'êtes pas fanatique, — voulut purifier Tlascala de cette souillure (heureusement le Père Olmédo modère le héros : « il faut faire chaque chose en son temps, lui dit-il, attendons l'occasion. » Et en effet l'occasion se présenta bientôt. Voici que les chefs tlascaltiques proposent à Cortez et à ses officiers leurs filles pour épouses. Cortez leur répond que c'est impraticable, à moins que Tlascala ne se convertisse). Une controverse s'engage, les Indiens veulent garder leurs dieux. (Après la conférence, Cortez voudrait éclater. Le Père Olmédo lui renouvelle ses recommandations pour qu'il temporise: « Patience; à quoi bon violenter la conscience de ces peuples? les conversions forcées ne valent rien. Quand vous aurez renversé les autels, en supposant que vous le puissiez, les idoles resteront dans les cœurs. Agissons par la persuasion; l'œuvre, si elle est plus lente, sera plus sûre. » Cortez condescend à la tolérance du moine charitable. Il est convenu que les Espagnols pratiqueront leur religion publiquement, mais aucune

contrainte ne sera exercée sur les habitants pour les y convertir.) Quel fanatisme, grand Dieu! et dire que le Père Olmédo était un moine espagnol du temps de l'inquisition! Que nous sommes loin de ces temps heureux de la tolérance philosophique dont un des apôtres, le bon Jean-Jacques Rousseau écrivait : « Sans pouvoir obliger personne à croire les articles de foi de la religion du pays, le souverain peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas. Que si quelqu'un, après avoir reconnu ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, *qu'il soit puni de mort.* »

— Ces lignes ne peuvent pas se trouver dans Rousseau.

— Prenez et lisez si vous ne me croyez pas; voici le volume. Rousseau, *Contrat social*, l. IV, ch. VIII.

— Cela m'étonne. C'est l'apologie de l'inquisition.

— Oh! non. L'inquisition, la catholique du moins, n'a jamais eu pareille doctrine, puisque jamais elle n'a condamné à mort; notez bien que je ne parle pas de l'inquisition politique qui est tout autre chose, et que l'on s'obstine à confondre avec la précédente, toujours en vertu du principe : Mentez, mentez, mes amis.

— Politique ou catholique, suivant moi, c'est la même chose.

— Alors vous croyez que c'est par catholicisme que l'empereur de Russie envoie en Sibérie les catholiques polonais, qu'Henri VIII et Élisabeth d'Angleterre persécutèrent les catholiques anglais et irlandais, que le réformateur Calvin brûla Servet à Genève, que Bucer le protestant écrivait : « l'autorité civile veut se servir de l'épée et du feu contre tous ceux qui ont embrassé l'erreur; » qu'un autre protestant Bullinger ajoutait : contre le dissident, l'intolérance est un devoir; que la terreur fusillait ou déportait les prêtres, que... mais, tenez, j'aurais dix volumes d'exemples à vous citer, et, j'en suis fâché pour vous, en faisant l'histoire de l'intolérance, je ferais l'histoire de toutes les erreurs, et pas celle du catholicisme, qui est lumière, justice et vérité.

— Mettons, répondit M. Sorbier avec humeur, l'intolérance est par-

tout, sauf dans le catholicisme, mais tout cela n'explique pas le massacre de Cholula.

« En effet, entre le fanatisme et ce massacre il n'y a aucun rapport. Les Espagnols, logés dans les bâtiments d'un temple qu'ils devaient quitter le lendemain pour continuer leur route, sont attaqués tout-à-coup avec fureur; ils se défendent. Les Indiens sapent la pyramide pour écraser leurs ennemis qui ne sont pas atteints par sa chute. Une armée alliée, campée au dehors des murs, arrive au secours de Cortez. La ville est pillée, mise à feu et à sang. Je ne vois pas trop ce que la religion a à voir dans ce terrible drame où l'intolérance religieuse eut si peu de part que Cortez vainqueur, toujours à la prière du moine fanatique, permit aux habitants survivants de suivre leur ancienne religion, sous la condition qu'ils n'immoleraient plus de victimes humaines.

» Rien n'arrêtait plus les Espagnols : l'armée marcha droit sur Mexico. De Cholula à la capitale la route est des plus pittoresques : ombragée de figuiers et de sycomores, elle traversait un pays ondulé, sillonné par des ruisseaux dont les eaux, habilement ménagées, entretenaient la fraîcheur dans les champs et formaient çà et là de grands lacs bordés de jardins. A droite et à gauche s'étendaient des plantations de cactus à cochenille, ou s'élevaient des bouquets de gigantesques magueys, sorte d'aloès, dont les feuilles, suivant qu'elles sont préparées, servent soit à fabriquer des cordes, du papier ou du fil, soit à faire des toiles aussi résistantes que légères, tandis que de la hampe entaillée avec un couteau de pierre coule en abondance la pulque qui, fermentée, devient une boisson enivrante. De hautes montagnes où dominent le gneis et le basalte encadrent à l'horizon le plateau élevé lui-même de 2,277 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et donnent naissance, à la limite des neiges éternelles, à des torrents impétueux qui encore aujourd'hui entraînent jusque sur les rivages du golfe les paillettes d'or arrachées aux riches filons à travers lesquels ils se fraient violemment passage. A l'extrémité de la vaste plaine alors si fertile, aujourd'hui désert aride où

rien ne croît plus, se dresse de toute sa hauteur une montagne posée comme le puissant contre-fort de la muraille naturelle qui sépare le bassin de Cholula de celui de Mexico. Les Espagnols ne virent pas sans effroi ce géant de pierre, nommé le Popokatépelt, volcan célèbre dans les fastes du Nouveau-Monde par ses terribles éruptions, dont l'une couvrit d'un linceul de cendres plus de cinquante villes ou villages. Là commencent de sombres défilés, que surplombent à une prodigieuse hauteur des rochers calcinés et stériles, et que menacent éternellement d'énormes blocs vomis par le volcan et retenus par une force invisible sur la pente rapide de la montagne.

» Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, nul être humain n'avait escaladé les rocs à pic dans lesquels est creusée la coupe embrasée du cratère. Un aventurier, je pourrais dire un héros, car l'avarice a aussi les siens, osa, pour la première fois, vers 1521, tenter cette téméraire entreprise dans la persuasion qu'au fond de l'abîme devait se trouver un lac d'or en fusion. Suivi de trois compagnons et de deux Indiens chargés de cordes et de chaînes, l'Espagnol, à travers des fatigues inouïes et mille dangers, parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'au bord de cette cuve infernale. A la vue des vagues de feu qui se soulevaient sous leurs pieds à une profondeur vertigineuse, les compagnons de l'aventurier voulurent se retirer, mais lui, se moquant de leur frayeur, se fit attacher par une forte corde, et, muni d'un seau accroché au bout d'une chaîne de fer pour puiser l'or liquide, leur ordonna de le descendre lentement dans le gouffre jusqu'à ce qu'il donnât le signal convenu. Quelques minutes s'écoulèrent, le câble se déroulait toujours ; il touchait presque à sa fin lorsqu'une violente secousse se fit sentir, et presque aussitôt une colonne de flammes bleuâtres et sulfureuses jaillit du cratère. Les Indiens effrayés de ce qu'ils prenaient pour une apparition du génie de la montagne, s'étaient jetés la face contre terre. Plus courageux, les aventuriers remontèrent vivement leur camarade. Ce n'était plus qu'un cadavre carbonisé. Qu'était-il arrivé? Probablement asphyxié par la vapeur de

soufre, le puiseur d'or n'avait pas pu donner le signal, et ses camarades avaient continué à le descendre jusqu'à ce que le seau, touchant la matière en fusion, eût provoqué l'explosion qui avait produit le jet de flammes, dont l'apparition avait tant effrayé les Aztèques. Depuis ce jour, sauf en une circonstance où les conquérants du Mexique, dépourvus de poudre, essayèrent de recueillir du soufre sur les parois du volcan, personne à ma connaissance n'a tenté de renouveler cette périlleuse exploration.

» Arrivée aux pieds de la Sierra (chaîne de montagnes) que domine le Popokatépelt, l'armée s'engagea dans les chemins difficiles qui en gravissent les pentes désolées. Une forte tempête de grêle et de neige les y assaillit. Les soldats de Cortez et leurs alliés, venus des terres chaudes et légèrement vêtus, eurent horriblement à souffrir du froid toujours rigoureux à une si grande hauteur. Les chevaux fatigués avançaient avec peine, les canons tirés à bras d'hommes enfonçaient dans les ornières, et l'armée tout entière, souffrant à la fois du froid, de la fatigue et de la faim, commençait à murmurer contre son chef qui, sans se contenter des trésors envoyés par Móntézuma et sans écouter les prières de ses vétérans, s'obstinait à les conduire dans des lieux désolés où ils périraient tous victimes de sa cupidité. Cortez, inquiet et soucieux, commençait, malgré sa fermeté, à se reprocher en lui-même une obstination dangereuse, quand tout-à-coup, au détour d'un rocher, l'avant-garde commandée par Alvarédo poussa un cri de joie mêlé d'admiration, auquel répondirent bientôt les acclamations enthousiastes de tous les soldats. Du haut de la Sierra, Cortez, le vaillant Cortez montrait à son armée la terre promise à leur vaillance.

» Figurez-vous, mes amis, un mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulait comme un riche et brillant panorama aux yeux des Espagnols. A leurs pieds s'étendaient au loin des forêts de chênes, de sycomores, de cèdres ; puis au-delà, des champs de maïs et de hauts aloès

formant bordure autour de jardins en fleurs. Au centre de cet immense bassin, des lacs dont les bords étaient parsemés de villas et de hameaux ; enfin, au milieu s'élevait la belle cité de Mexico avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, la Venise des Aztèques reposant comme sa rivale au sein des eaux. Au-dessus de tous ces monuments, se dressait le mont royal de Chapeltépec, résidence des monarques mexicains, couronné de gigantesques massifs de cyprès. Dans le lointain, au-delà des eaux bleues du lac, on apercevait comme un point brillant Tezcuco, la seconde capitale de l'empire, et, plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée. »

— Mon Dieu! monsieur, interrompit un apprenti teinturier, je suis fâché de vous arrêter, mais, comme vous avez annoncé au commencement que chacun aurait le droit de faire ses observations, je voudrais vous en faire une petite, et voilà ce que c'est : J'ai comme ça un pays qui revient du Mexique où il a fait campagne, et y me disait n'y a pas deux jours : « Vois-tu, petit, tout à l'entour de la capitale n'y a que poussière, à cause qu'il manque d'eau si tellement qu'il faut faire quatre kilomètres pour arriver jusqu'au lac qui est la plus prochaine. » Je pense qu'il aura voulu plaisanter.

— Non, Bastien, au contraire, tout ce que vous a dit votre camarade est très-vrai.

— Mais alors? continua l'ouvrier surpris.

« A seize ans, vous avez les cheveux noirs, reprit mon père en souriant, mais à soixante-dix, ils seront blancs, et cependant ce seront toujours vos cheveux, seulement l'âge en aura changé la couleur. Eh bien! mon ami, les villes font comme les hommes, elles changent en vieillissant. Cholula avait quarante mille maisons quand Cortez y arriva, les Français en ont trouvé mille tout au plus. Le plateau du Popokatépelt a étonné les Espagnols par sa fertilité; ce n'est plus qu'une plaine désolée, ravinée par les torrents, et où l'herbe même ne pousse plus. De même

le grand lac salé du bassin de Mexico a perdu beaucoup d'eau par suite, non-seulement de l'évaporation très-rapide à une si grande hauteur, mais aussi par la destruction des forêts qui entretenaient l'humidité du sol, et surtout par le creusement de deux grands canaux d'écoulement qui ont mis à sec plusieurs kilomètres de cette mer intérieure autour de la ville. Du reste, telle qu'elle est aujourd'hui, la capitale du nouvel empire est sans contredit une des plus belles du Nouveau-Monde. Ses monuments de porphyre et de spilite ont un caractère majestueux et grandiose qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Sa cathédrale entre autres, au dire d'un savant géographe, surpasse par la richesse de ses ornements toutes celles des deux hémisphères. La balustrade du maître-autel est d'argent massif, les statues de la Vierge et des saints couvertes de pierres précieuses, et la lampe d'argent du sanctuaire si vaste que trois hommes peuvent entrer dedans pour la nettoyer. »

— Mon pays m'a bien dit cela en effet.

— Alors vous voyez que nous sommes d'accord. Vous n'avez plus rien à me demander?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Eh bien, alors, mes amis, à une prochaine séance.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel la pipe quitte le Mexique après avoir changé plusieurs fois de maître.

« Le reste du voyage des conquérants jusqu'au bord du lac ne fut qu'une suite de découvertes et d'enchantements. Trois larges chaussées, aboutissant à la capitale comme les rayons d'une étoile, servaient de communication entre la ville et les rivages de la mer intérieure. A l'entrée de la principale digue de quatre ou cinq milles de longueur, une ambassade d'honneur attendait les hommes de la destinée ; elle était composée des plus grands seigneurs Aztèques, sous la conduite du roi de Tezcuco. Dès que Cortez parut, les Mexicains s'avancèrent au-devant de lui. Les gardes de l'empereur, armés de lances et d'épées, les premiers, en ordre sous la bannière verte qui était leur drapeau ; derrière eux et sur deux rangs, venaient les seigneurs portant le maxlalt ou ceinture de coton, le casque, la cuirasse et un large manteau de plumes ; leurs cous et leurs bras étaient ornés de colliers d'or, de bracelets en mosaïque, de turquoises ; à leurs oreilles et à leurs lèvres inférieures brillaient des pierres précieuses enchâssées dans des croissants d'or. Des pages magnifiquement vêtus occupaient le centre de cette double ligne portant sur des brancards les présents destinés aux Espagnols, boucliers et plats d'or, bassins remplis de pierreries, étoffes somptueuses, manteaux de plumes, casques pleins de poudre d'or, en un mot, tout ce qu'ils pouvaient supposer devoir rassasier l'avidité des conquérants. Cacamotzin, suivi de ses gardes, fermait la marche ; il ne tarda pas à paraître, assis dans un palanquin d'une richesse inouïe, sous un dais de plumes vertes supporté

par des colonnettes d'un travail curieux. A son approche, les rangs s'ouvrirent, ses officiers balayèrent la terre avec leurs manteaux et les étendirent sous ses pieds quand il descendit pour fléchir le genou devant l'intrépide Fernand Cortez et lui offrir son palanquin. Après les cérémonies d'usage et l'acceptation des présents par son chef, l'armée, reprenant sa marche, s'engagea à la suite de l'ambassade le long de la chaussée. Tout autour de cette poignée d'aventuriers émerveillés de tant de pompe, de légères pirogues glissaient sur le lac. Les Espagnols éprouvèrent une vraie surprise en voyant les Chinampas, îles véritables, revêtues de fleurs et de végétation, flottant comme des radeaux à la surface des eaux, et, tout le long du rivage, de petites villas groupées par blanches masses qui, s'avançant quelquefois jusque dans la mer, ressemblaient de loin à des compagnies de cygnes sauvages balancés mollement sur les vagues.

» Bientôt on atteignit Mexico au milieu d'une foule immense, curieuse mais triste. Les Espagnols, protégés bien plus encore par la terreur superstitieuse qu'ils inspiraient que par leur propre vaillance et la supériorité de leurs armes, s'avancèrent à travers des rues coupées d'innombrables canaux vers le palais que Montézuma leur avait désigné comme logement, et où bientôt, avec une pompe qui rappelle les splendeurs des mille et une nuits, il vint rendre visite au descendant de Quetzalcoalt et passer à son cou un grand collier d'or, en lui disant : « Ce palais vous appartient; je vous en fais présent pour vous y reposer de vos fatigues. »

» Tout semblait sourire aux conquérants. Comblés de richesses, et à cause de cela même plus avides que jamais, enorgueillis de leurs victoires et se croyant désormais invincibles, ils s'imaginèrent n'avoir plus rien à craindre et agirent en maîtres insolents vis-à-vis de la population tout entière.

» Le jour, Montézuma endormait leur vigilance par des marques de la plus humble soumission et ne semblait plus se soucier de ses dieux

4

mais la nuit, au fond de son palais, prosterné devant l'image du dieu de la guerre, la pipe vénérée qu'il était parvenu à dissimuler aux yeux de ses vainqueurs, il invoquait Huitzilopochtli et lui promettait, au jour de la délivrance, d'arroser du sang des étrangers la pierre noire de son autel.

» Guatimozin n'avait pas reparu à la cour; déguisé en homme du peuple, il surveillait ses ennemis et conspirait dans l'ombre, avec Cuitlahuac, frère de l'empereur, et les caciques Xénoçuatal et Quauhpopoca.

» Un matin, deux soldats espagnols furent trouvés assassinés près du palais. Une main inconnue avait arraché leur cœur après leur avoir ouvert la poitrine. C'était un défi jeté au nom des dieux insultés. Cortez y répondit par l'entreprise la plus téméraire : il enleva l'empereur pour en faire son prisonnier et son ôtage, le mit aux fers de sa propre main, et, en sa présence, fit juger, condamner et brûler vif Quauhpopoca sur le simple soupçon qu'il pouvait être l'auteur du crime.

» Le supplice d'un chef aussi influent, la honte infligée au fils du Soleil et retombant sur tout le peuple Aztèque, bien loin de comprimer les sentiments de haine qu'excitait la présence des Espagnols, ne fit qu'irriter davantage les esprits. Cacamotzin, roi de Tezcuco, d'abord si favorable aux hommes de la destinée, ne vit plus en eux que de sacriléges imposteurs, et, courageux jusqu'à la témérité, il osa exprimer hautement son indignation et organiser la résistance. Son intention était de sauver Montézuma; ce fut par Montézuma même qu'il fut traîtreusement livré à Cortez qui le fit mettre à mort. Le conquérant espagnol, sûr dès lors de l'avilissement de son captif devenu son complice, le força à reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne, qu'en présence des seigneurs de l'empire il déclara maître légitime de tout le Mexique. Ce n'était pas assez encore : Cortez, malgré les conseils du Père Olmédo, voulait abolir nonseulement les sacrifices humains, mais d'un seul coup abattre la religion de la nation de l'Analhuac. Montézuma essaya en vain de résister à cette



Gualimozin.

volonté de fer, il fallut plier. La statue de Huitzilopochtli fut renversée de la plate-forme du plus grand de ses temples et la messe célébrée aux yeux de tout le peuple indigné de cette profanation, sur un autel construit avec les ruines du sanctuaire vénéré. La fleur de la noblesse voulut protester; elle s'assembla dans un autre temple pour célébrer la fête de la divinité outragée. Alvarédo, escorté de ses soldats, accourut, ferma les issues, et fondant à l'improviste sur les adorateurs des idoles, en massacra six cents au nom de la religion, mais en réalité par avarice et pour s'emparer des riches dépouilles de ses victimes.

» A la nouvelle de cet attentat, Guatimozin, tout entier à sa vengeance, reparut tout-à-coup fier et superbe comme le dieu de la guerre. A sa voix ardente, au son bien connu de son cor, les Aztèques coururent aux armes et se précipitèrent contre le palais. « Un siége furieux commence une grêle de flèches et de pierres tombent sur les toits. Les Espagnols répondent par l'artillerie et la mousqueterie qui font d'horribles brèches dans les rangs serrés des Aztèques ; mais qu'importe? les assaillants sont innombrables et ne demandent qu'à mourir; les terrasses des maisons sont couvertes de guerriers, les ponts des rues sont levés. » Du haut des plates-formes, les prêtres en robes noires agitent leurs couteaux et maudissent les étrangers. Le bruit du canon se mêle au son lugubre des conques, aux cris de fureur des assaillants, au sifflement des frondes et des flèches. Tout-à-coup la foule recule et s'incline; le silence succède au tumulte. Sur la tourelle centrale du palais, Montézuma vient de paraître, vêtu de ses ornements impériaux.

» — Les hommes que vous attaquez sont mes hôtes! s'écrie-t-il d'une voix habituée à commander; ils se préparent à partir. Retirez-vous!

» — Nous sommes ici pour venger nos dieux, répond un guerrier qu'à son casque et à sa cuirasse d'or on reconnaît pour son neveu.

» — Eh bien! au nom même de ces dieux dont je suis le grand-prêtre, reprend Montézuma en retirant de dessous son manteau l'image

sacrée dont il ne s'était jamais séparé, au nom d'Huitzilopochtli dont voici le symbole vénéré, de nouveau je vous commande de vous éloigner; obéissez, ou...

» Guatimozin ne lui laissa pas le temps d'achever :

» — Aztèques, vengez vos dieux! Voici le traître qui les a livrés à la profanation!

» A cet appel de leur prince, les guerriers mexicains répondirent par une décharge générale de pierres dont l'une atteignit au front l'empereur qui, en tombant entre les bras des Espagnols, laissa échapper de ses mains mourantes la pipe dans laquelle il avait mis sa dernière espérance.

» Montézuma survécut peu de jours à sa blessure. Après sa mort, les Espagnols, toujours étroitement bloqués, firent, pendant une nuit à laquelle leurs historiens ont donné le nom de la nuit fatale, une célèbre mais désastreuse retraite, pendant laquelle plusieurs des leurs furent faits prisonniers et ensuite égorgés avec tous les raffinements de la plus atroce cruauté sur l'autel des idoles.

» La pipe sacrée, tombée aux mains des Aztèques, avait aussitôt après la mort de Montézuma été confiée à son frère devenu empereur. Guatimozin, héritier de la couronne de son oncle, le fut aussi de la précieuse amulette. Elle était à peine en son pouvoir, quand Cortez, à la tête de six cents Espagnols, d'une nombreuse armée alliée et d'une flottille de treize brigantins, portant de l'artillerie, vint mettre de nouveau le siége devant Mexico.

» L'histoire de ce siége rappelle celle de Jérusalem par les Romains : même bravoure et même fureur des deux côtés, même alternative de succès et de revers. Chaque rue était une suite de barricades, chaque maison une forteresse qu'il fallait emporter de force et défendre ensuite contre les assauts furieux des assiégés. Cortez dut se résoudre à démolir temples, palais et maisons, à mesure qu'il avançait. Il essaya d'envoyer des parlementaires à Guatimozin; l'empereur les fit égorger sur la pierre

du sacrifice. Le siége tirait en longueur. Les provisions épuisées, la famine se fit horriblement sentir aux assiégés; pour les nourrir, Guatimozin organisa des sorties. Les Aztèques s'y précipitaient avec la fureur du désespoir, s'efforçant de faire des prisonniers et d'enlever les morts. Les prisonniers étaient immolés aux dieux le lendemain, et les cadavres coupés par morceaux servaient à assouvir la faim des guerriers. Bientôt, grâce aux précautions de Cortez, ils n'eurent plus même cette ressource, et la famine en vint à ce point que des mères égorgèrent leurs enfants pour les manger. A toutes les sommations de se rendre, Guatimozin répondait par un fier refus. La peste se joignit aux autres maux. Rien ne put dompter la fierté sauvage du dernier empereur.

» On arriva au 13 août 1521, date solennelle dans l'histoire de l'empire Aztèque.

« Avant de donner un dernier assaut, dit M. Michel Chevalier, Cortez fit une dernière fois inviter l'empereur à se présenter. Ses envoyés revinrent avec le chuacoatl, magistrat du premier rang, qui déclara, avec l'air de la consternation, que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortez :

» — Faites maintenant ce qu'il vous plaira.

» — Soit, répondit Cortez. Allez dire à vos amis qu'ils se préparent; ls vont mourir.

» En effet, les troupes s'avancèrent; il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage sur terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir leur patriotisme, leur attachement à leurs dieux, la force de lutter encore avec héroïsme. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers, et essaya de s'échapper à force de rames; mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et mené à Cortez qui le reçut avec les égards dus à une tête couronnée. Lui, s'avançant avec dignité sur la terrasse préparée pour cette triste entrevue d'un prince captif avec son vainqueur :

» — J'ai fait, dit-il, tout ce que j'ai pu pour sauver mon peuple. Faites de moi ce que vous voudrez.

» — Les Espagnols, répondit Cortez, savent honorer la valeur jusque dans leurs ennemis

» Il envoya ensuite chercher l'impératrice et fit servir un repas à ses deux augustes prisonniers. L'empire Aztèque avait cessé d'exister, et la domination espagnole était établie au Mexique.

» Dans les premiers moments, les vainqueurs se montrèrent généreux; ils épargnèrent le sang des vaincus et ne mirent aucune opposition à leur douloureuse émigration. Mais, comme ces héroïques aventuriers étaient venus, quoi qu'on en dise, pour autre chose que pour planter sur le sol vierge du Mexique le glorieux symbole de la fraternité, la croix qui donna la liberté au monde, ils s'occupèrent avec ardeur à rechercher un butin qu'ils pensaient devoir être immense. Leur cupidité déçue, car tout au plus s'ils trouvèrent en or la valeur de deux millions cinq cent mille francs, excita leur fureur ; ils s'imaginèrent à tort ou à raison que les Indiens avaient enfoui leurs trésors, et, pour les retrouver, exercèrent sur les malheureux Mexicains les plus indignes violences. Les chefs les plus illustres n'en furent pas exempts; le roi de Tacuba et Guatimozin lui-même furent soumis à la torture du feu. L'empereur déchu n'avait pas eu le temps de cacher la pipe funeste, seule image qu'il eût pu conserver des dieux renversés qu'il adorait toujours dans son cœur. Elle tomba aux pieds de ses bourreaux au moment où ils le dépouillaient pour le frotter d'huile avant de l'étendre sur des barres de fer rougi. Insensible jusque là, Guatimozin ne put retenir une larme en se voyant enlever le seul objet auquel il tînt sur la terre, mais bientôt, reprenant sa fierté, il plaça lui-même ses pieds sur le brasier. Le roi de Tacuba, vaincu par la douleur, avoua qu'il avait caché de l'or dans sa maison de campagne, et comme l'empereur semblait prendre en pitié sa faiblesse :

» — Seigneur, lui dit le cacique, vous ne pouvez comprendre ce que je souffre.

» — Et moi, reprit Guatimozin avec un sourire, crois-tu que je sois sur un lit de roses?

» Cortez, surpris de tant de grandeur d'âme, ordonna de cesser la torture. Mais, peu de jours après, cédant à de lâches insinuations, il fit saisir comme conspirateurs les deux nobles victimes et les condamna à être pendus par les pieds pour que leur mort fût à la fois plus lente et plus ignominieuse.

» Pendant que le dernier des empereurs Aztèques mourait avec la grandeur d'âme d'un héros, Quinonès et Avila, deux officiers de confiance de Cortez le *Conquistador*, voguaient sur l'Océan pour porter en Espagne, à l'empereur Charles-Quint, de l'or travaillé ou en poudre, et beaucoup d'objets parmi lesquels un des plus riches et des plus curieux était la pipe de Guatimozin. »

CHAPITRE IX.

Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de so école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des d tails peu à leur honneur.

— Avant de passer en Europe à la suite de votre pipe, permettez moi, dit M. Sorbier en s'adressant aux ouvriers, de discuter avec mo honorable antagoniste une petite question qui, j'en suis sûr, ne sera pa sans intérêt pour vous, puisque vous êtes réunis ici surtout pour vou éclairer. J'ai, depuis notre dernière conférence, préparé quelques note qui ne m'ont pas l'air d'être très-favorables à la tolérance catholique, e je ne serais pas fâché de savoir si vraiment la justice est toute de so côté.

— Jusqu'à présent, je crois l'avoir prouvé, répondit mon père.

— Jusqu'à présent, je ne le nie pas, mais vous avez fait partir votr pipe au bon moment, mon cher voisin, et vous partez avec elle juste à l'instant où commence la persécution fanatique contre les vaincus, l'éta blissement de l'esclavage ou de la traite, cet horrible trafic de chai humaine, contre lequel la philosophie réclama la première au nom d l'humanité outragée. Acceptez-vous la discussion sur ce terrain?

— Je l'accepte d'autant plus que je vous y attendais, et je suis prêt à répondre.

— Alors je n'ai plus de scrupules; vous êtes prêt, dites-vous, tant mieux; car cette affirmation me dispense de vous ménager. Eh bien! au nom de l'histoire, au nom de la philosophie, au nom de l'humanité, moi, Sorbier, j'accuse, en présence de tous ces braves ouvriers, la religion catho-

ue d'avoir non-seulement toléré l'esclavage, d'en avoir couvert les infa-ies avec la robe noire de ses prêtres, mais encore de l'avoir enseigné monde comme une loi divine.

A cette accusation solennelle, un mouvement d'étonnement parcourut auditoire. Mon père seul demeura impassible.

— Mes amis, dit-il après un instant de recueillement, vous avez en-ndu. Entre la philosophie et le catholicisme, car ici il ne s'agit plus ni e M. Sorbier ni de moi, vous allez être les juges. Écoutez; vous pronon-erez ensuite du haut de votre conscience.

« Il y a 1865 ans, le christianisme n'existait pas sur la terre. L'escla-ge, lui, y régnait partout : en Grèce, à Rome, en Égypte, chez les rbares comme chez les nations les plus civilisées, dans les républiques omme dans les empires. Dans Athènes la républicaine comme dans Rome l'impériale, il y avait pour chaque homme libre cent cinquante ou deux cents esclaves, soumis sans aucun contrôle aux caprices de leurs maîtres, ne possédant rien, pas même leurs enfants, regardés par la loi comme un vulgaire produit de l'exploitation, pas même leur honneur, un animal ne peut pas en avoir; et les plus grands philosophes de l'antiquité en étaient à se demander, sans pouvoir répondre à leur propre question, si l'esclave était réellement au-dessus de la brute. La puissance du possesseur de ces êtres dégradés, que le code romain appelait *des choses*, était sans limite. On les vendait, on les flagellait, on les crucifiait pour un verre cassé, on essayait sur eux la force des poisons, on les jetait vivants dans les viviers pour les voir se débattre dans les étreintes puissantes des murènes, on les envoyait à la torture, on les faisait tuer par milliers dans les cirques pour amuser le peuple, et Néron, aux applaudissements de la foule, éclairait ses jardins avec des esclaves enduits de soufre et de poix, sans que les philosophes, qui sur une table d'or écrivaient, du bout de leur stylet vendu à tous les crimes, l'apologie du parricide, trouvassent dans le fond de leur cœur une parole de pitié pour les victimes ou de blâme pour les bourreaux.

» Voilà ce qu'était le monde avant l'avénement du christianisme. En fin le Christ parut, et sa voix divine fut la première à enseigner aux hommes le triple dogme de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Le monde était plongé dans de telles ténèbres que la lumière l'épouvanta. Il se leva en masse contre la religion nouvelle, et la croix du Christ fait homme, ce premier arbre de la liberté planté au sommet du Calvaire, d'où ses bras devaient couvrir la terre, fut arrosé du sang d'un Dieu. L'Évangile était proclamé. Du haut de la colline où s'était accompli le déicide judaïque, douze hommes armés chacun non pas d'un glaive, mais d'une croix, douze hommes du peuple, sublimes ignorants, pauvres ouvriers enflammés par l'esprit de charité, partirent pour porter à tous les points de la terre l'annonce de la bonne nouvelle et enseigner les nations. « A cette occasion, quelques chrétiens périrent, » a écrit un soi-disant professeur d'histoire, dans sa prétendue bible de l'humanité. Quelques chrétiens! grand Dieu! Non, non, l'enfantement de la liberté fut plus douloureux. Le Christ qui est Dieu en dépit des apostats, ses douze apôtres, plus de vingt papes et de *dix-huit millions* de martyrs périrent par la croix, le glaive, le feu et toutes les tortures les plus inouïes, dans les quatre premiers siècles de la persécution. Ce sont là des chiffres, monsieur Sorbier; ces chiffres, je ne les invente pas : vous les retrouverez partout, dans les histoires des païens comme dans celles des chrétiens, dans les registres des bourreaux comme dans les martyrologes des victimes. »

— Pardon, pardon, interrompit l'avocat de la philosophie, je ne conteste nullement que, dans les commencements, la prédication de l'Évangile n'ait apporté une certaine amélioration dans l'ordre social, non, je ne le nie pas. Mais plus tard, quand l'Église eut triomphé, elle, notez bien que je ne dis pas la religion, mais les prêtres, les papes, le clergé en un mot devenu maître à son tour, rétablit à son profit l'esclavage, ou, si vous voulez, le servage qui au fond n'était qu'un esclavage adouci; car enfin, vous qui êtes un savant, vous ne l'ignorez pas : en 1760, les

moines de Saint-Claude avaient encore des serfs, et le grand Voltaire le leur reproche vivement, vous savez.

— Oui, monsieur, je sais très-bien, et le grand Voltaire, homme âpre et sans pitié pour ses fermiers, savait aussi bien que moi que les serfs du couvent de Saint-Claude n'étaient, sauf le nom, que des colons qui n'auraient pas changé de position avec ceux du philosophe philanthrope. On abuse beaucoup trop en France, convenez-en, des mots que le peuple ne comprend pas, on lui en fait des épouvantails. Demandez à bon nombre de cultivateurs, aux plus instruits, aux lecteurs du *Siècle* et de l'*Opinion nationale,* ce que c'est que la dîme. Assurément, ils n'en savent rien, mais le terme seul excite leur légitime indignation. Payer la dîme, fi donc! quelle humiliation, et en même temps quelle iniquité! arroser la terre de sa sueur pour enrichir des moines fainéants et orgueilleux. Heureusement les temps sont changés et la grande révolution a mis un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme. Aujourd'hui le travailleur, s'il est propriétaire, ne paie plus qu'un quart de son revenu en impôts au gouvernement, ou, s'il ne possède pas la terre, que la moitié de ce qu'il recueille. Voilà donc à quoi se réduit la grande victoire du philosophisme. En vérité, monsieur Sorbier, je n'en félicite pas vos colons; ils travaillent ni plus ni moins que ne travaillaient leurs pères; seulement ils paient la moitié du revenu, au lieu de n'en payer que la dîme, ou, pour parler plus clairement, la *dixième partie.* Encore une victoire comme celle-ci, remportée par les philosophes, et les ouvriers, au lieu de garder comme ceux des moines de Saint-Claude neuf hectolitres de blé sur dix, en donneront neuf pour en garder un. Ce sera la dîme renversée, et je ne doute pas que le sort des ouvriers n'en soit singulièrement amélioré.

— Du moins aujourd'hui ils ne sont plus attachés à la glèbe, reprit le notaire un peu piqué.

— Pourquoi ne pas dire à la terre, le mot serait plus intelligible. En effet, les serfs étaient attachés au domaine qu'ils cultivaient, et, quoique

ce ne fût pas une chaîne aussi lourde qu'on a bien voulu le dire, c'était un empiétement sur la liberté individuelle. Mais cette injustice était celle de la loi, et non pas celle de l'Église, à laquelle il n'a pas tenu que cette loi injuste ne fût abolie. L'Église a toujours été la protectrice du faible; aucune puissance n'a combattu autant qu'elle, pour relever l'hômme des champs, émanciper et honorer le travailleur. L'histoire a enregistré ses efforts; ce que le peuple a conquis en bien-être et en dignité, c'est aux prêtres qu'il le doit. Dans les temps qui précédèrent le catholicisme, le travail des mains était considéré comme déshonorant; le citoyen, l'homme libre, mendiait son pain, mais ne cherchait pas à le gagner. Le clergé trouva les travailleurs esclaves, il leur rendit leur dignité d'hommes, il les fit arriver par le servage à la corporation, par la corporation à la commune, par la commune à la liberté. La première aspiration des serfs fut de devenir hommes du couvent. Le seuil du monastère était pour eux le seuil de la liberté. L'Église aimait à les affranchir, et, dans sa liturgie, on trouve la formule touchante de cette cérémonie qui se passait souvent devant les autels. Le peuple ignore trop que ses vrais, ses seuls bienfaiteurs sont ces mêmes prêtres, ces mêmes moines, recrutés dans ses rangs, qu'osent outrager calomnieusement ces hommes de la dernière heure qui, venus quand rien n'était plus à faire, voudraient nous persuader qu'ils ont tout fait. Mais où donc étaient-ils ces vaillants philosophes, ces pompeux déclamateurs de grands mots, ces poètes arrondisseurs de phrases vides, à l'époque où l'esclavage pesait si durement sur le grand nombre? Où étaient-ils, même à l'époque de nos premiers rois, lorsqu'en 411 le concile d'Orange défendait sous peine d'excommunication de réduire en servitude ceux qui appartiennent à l'Église? que saint Perpétue, évêque de Tours en 475, affranchissait par testament les esclaves achetés de son argent; et qu'en 494, Gondebaud, roi des Bourguignons, délivrait sans rançon *six mille* prisonniers, aux prières de Rusticus et de saint Épiphane, qui n'avaient pas craint, pour une si sainte cause, de traverser à pied les Alpes en plein hiver?



L'esclave.

— Ce sont là des faits isolés, vous en conviendrez.

— Isolés! monsieur Sorbier, mais l'histoire de l'Église en est remplie au contraire, et vous ne m'en citeriez pas un dans toutes les vies réunies de tous vos philosophes. Isolés!... Mais prenez donc les livres où ils sont entassés, les pénitentiels du VIIe siècle, les formules de l'abbaye de Saint-Gall, les textes des conciles, les vies des saints, l'histoire de l'Église, et vous y trouverez à chaque page, établis par les faits les plus authentiques, les efforts continuels du clergé, protecteur du peuple. Vous y lirez la lettre dans laquelle saint Remy écrit à Clovis ces nobles paroles : « Que vos richesses servent à racheter les captifs et à les délivrer de l'esclavage. » Et celle de Smaragdus, évêque de Saint-Michel, à Louis-le-Débonnaire où je lis ces mots : « Ordonnez donc, ô roi très-clément, qu'en votre royaume on ne fasse plus d'esclaves, et qu'on rende la liberté à ceux qui vivent en servitude, car vous aussi, seigneur roi, vous portez le joug de la condition commune. » Et, s'il faut des exemples plus frappants encore, cette belle réponse de saint Césaire, évêque d'Arles, à des clercs qui lui reprochaient d'avoir vendu les ornements et jusqu'aux calices de son église, pour délivrer des esclaves bourguignons faits par les Goths : « Je ne crois pas que ce soit chose désagréable à Dieu que d'employer les vases des autels à racheter des hommes qu'il a aimés jusqu'à se donner lui-même pour les racheter; » et encore...

— Lorsque j'ai commencé cette discussion, interrompit M. Sorbier qui, de même que tous les déclamateurs, ne craignait rien tant que les faits précis, je n'entendais pas parler de l'esclavage chez les chrétiens; celui-ci l'Église l'a combattu, c'était son intérêt; mais les prêtres et les papes à leur tête se sont montrés moins généreux pour les païens. Ainsi par exemple au Mexique, sous prétexte que la race de couleur est une race maudite, loin d'intervenir en faveur des malheureux opprimés par les Espagnols, ils s'associèrent aux persécutions dirigées contre eux et accordèrent des bulles qui sanctifiaient la violence des avides conquérants. Plus tard, vous ne l'ignorez pas, il en fut de même pour la traite des

noirs, et au moins m'accorderez-vous que la cessation de cet abominable trafic de chair humaine est due surtout aux pages éloquentes de l'histoire philosophique des deux Indes, par l'abbé Rainal, et aux philanthropiques réclamations de Voltaire.

— Oui, dit mon père, je sais que l'abolition de la traite est en effet un des nombreux titres de gloire dont l'école moderne cherche à se parer.

— Et que ne lui arrachera pas le catholicisme, j'imagine, s'écria M. Sorbier en frappant de la main sur un volume superbement relié. Vous avez cité des exemples; à mon tour je pourrais vous en accabler : j'ai là six volumes remplis de faits odieux pour le clergé; je vous les épargne. Mais écoutez ces lignes :

« — O débonnaire Jésus! eussiez-vous pensé qu'on ferait servir vos maximes à la justification de tant d'horreurs? Si la religion chrétienne autorisait ainsi l'avarice des empires, il faudrait en proscrire à jamais les dogmes sanguinaires! qu'elle rentre dans le néant, ou qu'à la face de l'univers elle désavoue les atrocités dont on la charge. »

— C'est Rainal qui a écrit cela? demanda mon père.

— Oui, monsieur; tome III, page 200. Que dites-vous de ce témoin?

— Qu'il est plus que suspect.

— Ah! et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pourquoi? je vais vous le dire. D'abord, parce que Rainal était un jésuite défroqué et que je ne crois pas aux abbés apostats qui, pour se venger, essaient de mordre la main qui les a nourris, et insultent le Christ dans son Église et jusque dans sa divinité; en second lieu, votre philosophe, avec son affectation d'humanité et sa compassion pour les esclaves, n'est qu'un misérable hypocrite.

— C'est facile à dire.

— Et encore plus à prouver : Ce Rainal que vous me citez, savez-vous comment il avait gagné sa fortune? par la traite des nègres. Cet

homme si généreux, si indigné, était un marchand de chair humaine retiré du commerce.

— Où avez-vous pris cela?

— Tout simplement dans son histoire à lui. Ouvrez la biographie de Michaud, article Rainal, et vous pourrez vous édifier à ce sujet.

— Mais Voltaire, monsieur, Voltaire, lui qui ne fut pas négrier, dit aussi que...

— Permettez, mon cher voisin, vous n'avez pas la main heureuse : Vous me citez l'autorité de Voltaire; je suis donc en droit de vous rappeler ses propres paroles en 1758 (*Essai sur l'histoire*, tome V, page 339); je tiens à être exact. « On nous reproche le commerce des noirs. Un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur; ce négoce démontre notre supériorité. Celui qui se donne un maître était né pour en avoir. » Cette phrase à elle seule serait assez concluante; mais, puisque je suis en train d'interroger votre grand philanthrope, laissez-moi vous lire une toute petite lettre qui achèvera, j'espère, de vous convaincre que le patriarche de la philosophie n'aurait pas eu plus que son ami Rainal l'apostat le droit de reprocher à l'Église de n'avoir pas condamné assez fortement la traite. Voici la lettre; elle est adressée à un armateur de Nantes pour le complimenter sur des bénéfices réalisés dans la vente d'une cargaison de noirs : « Je me félicite avec vous de l'heureux succès du navire *le Congo*, arrivé si à propos sur la côte d'Afrique pour soustraire à la mort tant de malheureux nègres. Je sais que les noirs embarqués sur vos bâtiments sont traités avec autant de douceur que d'humanité. (Quel excellent cœur! Qu'en dites-vous, monsieur Sorbier?) Et, dans une telle circonstance, je me réjouis d'avoir fait une *bonne affaire* en même temps qu'une *bonne action.* » Aujourd'hui on pend les gens qui font de semblables bonnes actions; mais, puisque M. de Voltaire trouvait que la traite était méritoire, pourquoi ces larmes menteuses versées sur les nègres abandonnés par l'Église aux bons soins de son associé Michaut le négrier?

— Monsieur, j'ai les œuvres complètes de Voltaire, et je vous affirme que cette lettre ne s'y trouve pas.

— Oh! je le crois, j'en suis même sûr. Au format des volumes que je vois sur votre table, je reconnais l'édition de Kiehl, une édition faite par des amis qui en ont pieusement éliminé tout ce qui à leurs yeux pouvait être compromettant pour la gloire de leur roi. « Nous avons retranché, disent-ils dans leur préface, quelques lettres sans intérêt pour le public. » Les braves gens! ils trouvent que le public n'a aucun intérêt à savoir que le grand ami de l'humanité fut un négrier. Je ne suis pas de cet avis, moi, et je sais infiniment gré à M. Cantu qui nous a donné ce petit billet si bien tourné, dans son *Histoire universelle*, page 148, tome XIII, 3e édition.

— Enfin, monsieur, vous ne voulez pas aller jusqu'à dire que Voltaire n'ait pas combattu pour la vérité et pour la justice.

— Et pourquoi pas, monsieur Sorbier? Dire de Voltaire qu'il est un menteur, c'est rendre à César ce qui appartient à César. Ne vous offensez pas du terme, Voltaire faisait peu de cas de la vérité; c'est lui-même qui se donne la peine de nous l'apprendre, et ses éditeurs étaient tellement de son avis qu'ils n'ont pas supprimé cette autre lettre de lui à son ami Thiriot (*Œuvres de Voltaire*, tome LII, page 326) : « Le mensonge est un vice quand il fait du mal; c'est une *très-grande vertu* quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais; il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et *toujours*. » Tenez, monsieur Sorbier, finissons-en avec Voltaire et avec son école; cet homme excite chez moi un profond sentiment d'horreur et de dégoût à la fois.

— Cependant sa mort a été pleurée par toute la France, et ses cendres reposent sous les voûtes du Panthéon.

— Sa mort a été pleurée par une coterie bruyante, et non pas par la France; ses cendres reposent ou reposaient sous les voûtes du Panthéon, mais à côté de celles de Marat, l'assassin public, dont ses déclamations

menteuses avaient aiguisé le poignard. Après avoir chassé Dieu de son temple, les profanateurs y portèrent le cadavre de son ennemi; ils inscrivirent sur le fronton de l'église Sainte-Geneviève, devenue un charnier de philosophes : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante! » La France reconnaissante à Voltaire! Et de quoi, s'il vous plaît? Seraitce d'avoir lâchement flatté Catherine de Russie et Frédéric de Prusse, qui lui payaient à prix d'or ses bassesses et ses mensonges, ou d'avoir, lui Français, traîné dans la boue et l'ordure la mémoire de Jeanne d'Arc, dont l'héroïsme délivra notre pays du joug des Anglais, ou encore de n'avoir trouvé dans son cœur vénal, au lieu de larmes que des moqueries, lorsqu'après la bataille de Rosbach il écrivait au roi de Prusse pour le féliciter d'avoir *taillé des croupières* aux soldats de la France? Insulteur de son Dieu et de sa patrie, hypocrite de vertu à Ferney et de vice à Paris, professeur de mensonge qu'il érige en vertu, orgueilleux avec ses égaux, tyran pour ses inférieurs, plat courtisan devant le pouvoir qu'il redoute ou dont il espère, voilà ce que fut Voltaire. Il eut, il est vrai, un talent immense, un esprit prodigieux; c'était un don du ciel dont il ne se servit que pour se poser en ennemi de Dieu, en chef de cette tourbe de philosophes auxquels il enseigna l'art du mensonge impudent et de la raillerie sacrilége. Dans un accès de délire, on porta au Panthéon son cadavre couronné d'immortelles et de lauriers. Ce dernier triomphe, décerné à l'ennemi de nos croyances, à celui qui n'avait occupé sa longue vie qu'à souiller toutes nos gloires, à rire de nos malheurs, à courtiser nos ennemis, à pervertir ses concitoyens, à ameuter le vice contre la vertu, fut plus qu'une sanglante ironie, ce fut un crime de lèse-nation.

— Bravo! crièrent plusieurs ouvriers que gagnait la noble émotion de mon père.

Mon oncle ne tenait plus sur sa chaise :

— Savez-vous, s'écria-t-il tout-à-coup avec sa brusquerie militaire que vous me faites faire ici une sotte figure, monsieur Sorbier. Con

ment, j'accepte de vous servir de second, et de moi, vieux soldat, blessé dix fois pour la France, vous faites le parrain d'un méprisable menteur qui a trahi son pays. Une autre fois, ne comptez plus sur moi : avant d'adopter vos saints, je férai d'avance vérifier leurs reliques.

— Le fait est, colonel, répondit le notaire un peu confus, que je n'en savais pas si long ce matin, et je vous déclare que mon enthousiasme est singulièrement refroidi.

— Alors vous abandonnez les philosophes?

— Pas tout-à-fait : j'attends, pour leur tourner le dos, que vous m'ayez prouvé que les papes et les prêtres n'ont pas été leurs complices dans cette iniquité qu'on appelle l'esclavage et la traite.

— Si ce n'est que cela qui vous retient, répondit mon pére, nous serons bientôt d'accord. Vous avez dit ou plutôt répété que les prêtres, non contents de voiler les infamies et les cruautés des conquérants, les avaient approuvées et légitimées. Or, l'histoire est là pour donner un éclatant démenti à la calomnie mise en avant par le roi des philosophes et enracinée par les soins de son école. Cela est si vrai que l'aveu de la noble conduite du clergé échappe malgré eux aux détracteurs de la religion. Tenez, voici un livre imprimé en 1863; ce n'est pas vieux, n'est-il pas vrai? Il a pour titre *le Mexique*, et a été écrit par M. Chevalier. Or, voici ce que j'y lis, page 250 : « Des souverains-pontifes, qui n'avaient qu'à abaisser leurs regards sur leur poitrine pour y apercevoir la croix, emblème de la patience, de la résignation, de la douceur, de l'esprit de paix et de charité, se livraient à des emportements impies, et ordonnaient des exterminations qui auraient dépassé les sacrifices humains offerts aux idoles mexicaines, s'ils eussent trouvé des exécuteurs dont la rage sanguinaire répondit à leur pensée. » Et dans le même livre, neuf pages plus loin, en parlant des généreux efforts de la reine Isabelle pour améliorer le sort des Indiens : « La pensée royale trouva pour cette œuvre d'humanité de précieux auxiliaires dans les rangs du

clergé qui au Mexique n'oublia jamais que le christianisme a reçu de son divin fondateur la haute et sainte mission de soutenir les faibles. » Et encore un peu plus loin, page 262 : « Barthélemy Las Casas fit retentir l'Amérique et l'Espagne de ses réclamations énergiques et infatigables. Il obtint l'envoi de commissaires capables et pieux, afin de constater le mal et de le réparer, s'il était possible. »

— C'est déjà quelque chose qu'un pareil aveu, mais c'est encore loin de la vérité tout entière. Deux lignes sont bien peu pour faire connaître un saint évêque dominicain qui, pendant cinquante ans d'apostolat, ne cessa de déployer un zèle infatigable pour son troupeau, traversa plusieurs fois les mers au péril de sa vie, écrivit mémoires sur mémoires, et consacra toute son existence au bonheur de ces pauvres Indiens qui, par reconnaissance, lui décernèrent le glorieux titre d'Avocat des vaincus. A côté de ce nom illustre dans les fastes du dévouement, je pourrais citer encore le Père Olmédo, dont vous vous rappelez les belles paroles à Cortez; les jésuites Nunez, Corréa, Azévédo, et tant d'autres religieux de tous les ordres dont plusieurs payèrent de leur vie leur charité pour les Indiens.

— Mais les papes, monsieur, les papes que faisaient-ils donc?

— Ce qu'ils faisaient? Gardiens vigilants de la justice et de l'humanité, ils gémissaient sur les violences qu'ils ne pouvaient empêcher, ils s'adressaient aux rois, ils s'adressaient aux peuples, ils priaient pour les victimes et tâchaient de fléchir les bourreaux. Et si, pendant les cinq siècles qui se sont écoulés depuis le commencement de la traite, la terre n'a pas entendu leurs touchantes prières, c'est que les passions et les erreurs étouffaient sous leur violence la voix de leur charité. Pie II, au XVe siècle, Paul III au XVIe, Urbain VIII au XVIIe, Benoît XIV au XVIIIe, et, dans le nôtre, Grégoire XVI, ont fait entendre tour à tour les plus nobles accents en faveur des opprimés. Longtemps avant que l'ex-négrier Voltaire et son complice l'apostat Rainal, après s'être enrichis par la traite, songeassent à s'apitoyer sur des malheurs dont ils joui-

saient, la papauté avait fait entendre le cri d'une noble et sincère indignation, et, comme des sentinelles que jamais le sommeil ne surprend quand la justice est violée et la liberté humaine en danger, les papes de siècle en siècle l'ont répété jusqu'à nos jours.

— Bah! dit Henri Sorbier qui, entré depuis un moment, avait fini, non sans peine, à force de froncement de sourcils, à adapter à son œil droit un lorgnon qui l'empêchait d'y voir; philosophisme et catholicisme sont des vieilleries à mettre au musée des antiques. Le philosophisme est mort, et quant au catholicisme qui a fait son temps, s'il vit encore, c'est que le clergé plus avisé a jeté les béquilles de ses croyances usées pour s'appuyer sans trop y regarder sur le bras du plus fort.

— Le clergé du côté du plus fort! s'écria mon oncle stupéfait.

— C'est mon opinion, fit Henri en passant la main dans son gilet de velours groseille des Alpes.

— Et dans quel pays avez-vous vu cela?

— Partout, parbleu! et en France, sans aller plus loin.

Mon père qui, après avoir réuni ses livres, s'apprêtait à descendre, s'arrêta sur le bord de son estrade.

— En v'là un qui va attraper son renfoncement, dit Bastien à son voisin Vincent.

— Ça va être amusant, gare dessous.

Plusieurs ouvriers qui s'étaient déjà levés se rassirent avec empressement. Sauf Bernard, dit la Fleur-des-Pois, et deux ou trois autres lecteurs de romans à quatre sous, l'auditoire était sinon entièrement gagné, au moins très-favorable à la bonne cause.

— Vous avez raison, monsieur Henri, dit mon père, les prêtres se sont toujours appuyés sur le bras du plus fort.

— Ah! ah! murmura Bernard en poussant Bastien du genou, nous le tenons cette fois, ton avocat des curés.

— Car la justice et la vérité finiront toujours par triompher de l'injustice et du mensonge, continua mon père.

— Attrape ! fit Bastien.

— Quand je dis le plus fort, je parle du pouvoir quel qu'il soit, répartit superbement Henri.

— Oh ! c'est différent alors; je croyais que vous exprimiez une opinion personnelle, et je vois que vous ne faites que répéter une accusation portée contre le clergé par M. Edgard Quinet, dans le journal *le Siècle* (mars 1863).

— L'opinion de M. Quinet est aussi la mienne.

— Ma foi, tant pis pour vous, car elle lui fait peu d'honneur; mais puisque vous tenez à faire cause commune avec ce libre penseur, j'ai lu dans mes notes la réponse que, le 20 mars 1863, lui a adressée l'éloquent évêque d'Orléans. Rien n'empêche que vous n'en preniez votre part, il y en a assez pour vous deux, et il en restera même pour d'autres s'ils en désirent.

» Je n'en citerai que ces quelques lignes :

« Vous dites que le clergé se met du côté du plus fort; cette calomnie me révolte. Nous sommes dans la Grande-Bretagne du côté de l'Irlande; en Orient, pour les chrétiens du Liban ; en Amérique, du côté des esclaves; en Russie, du côté de la Pologne; en Italie, du côté du pape ; dans le monde entier, du côté des faibles, des pauvres, des enfants, des abandonnés, du côté de la pudeur, de la conscience, de la probité, de tout ce qui est ici-bas souffleté, honni, crucifié avec Jésus-Christ. Voilà comment nous sommes du côté du plus fort. » Avez-vous quelque chose à objecter ?

— Ce n'est pas mon opinion, répéta M. Henri Sorbier en tourmentant avec son stik l'extrémité de sa botte.

— Alors vous niez que le clergé soit pour l'Irlande, le Liban, la Pologne et le Pape ?

— Je ne nie rien, mais, je le répète, ce n'est pas mon opinion.

— Mais alors ?

— Toutes les opinions sont libres; et la mienne c'est que le clergé se

met toujours du côté du plus fort, répondit M. Henri en s'esquivant de la salle.

— Parlez-moi de cette manière de discuter! s'écria mon oncle; vous l'avez volée à M. Edgard Quinet. Gardez-la bien, jeune homme; avec cela, on n'a jamais tort, quand même on n'a pas raison; n'est-il pas vrai, mes amis?

Tous les ouvriers se mirent à rire.

— Le fils n'est pas même si fort que le père, dit Bastien en se levant.

— C'est mon opinion, répétèrent en chœur dix voix autour de lui.

CHAPITRE X.

Les écumeurs de mer.

« C'était un beau navire que le *Vautour*, avec ses quatre mâts souples et droits, sa grande voile carrée, ses huit couleuvrines, s'allongeant comme des gargouilles de bronze en dehors de leurs larges sabords, et ses deux pièces de chasse montées l'une sur la plate-forme du château d'avant, l'autre sur le château d'arrière. Mais ce n'était pas une société édifiante que celle des soixante-dix matelots de son équipage, ramassés sur toutes les côtes, appartenant de nom à toutes les religions, et de fait n'en pratiquant aucune, bandits de la pire espèce qu'un seul lien commun, l'amour des aventures et du pillage, retenait sous les ordres de Simon-le-Borgne. Un grand prévôt de l'époque eût pu au hasard faire pendre sans forme de procès le premier venu de ces pirates, sans que la société eût été en droit de réclamer, car, sauf deux ou trois mousses qui n'attendaient que l'occasion de mériter la corde, tous les autres en étaient dignes depuis longtemps.

» Corsaire au service de qui le payait, sauf des Espagnols auxquels il avait voué une haine à mort depuis qu'à la suite d'une rixe terminée par un coup de couteau, il avait été attaché au pilori sur la place de Cadix, et n'avait échappé au supplice qu'au prix d'un œil qu'une sentinelle lui creva d'un coup de pique, Simon-le-Borgne croisait pour le moment, surtout pour son propre compte et un peu pour celui de François Ier, roi de France, alors en guerre avec Charles-Quint. Depuis près de trois mois, la fortune avait cessé de sourire aux écumeurs de mer; ils avaient beau, comme une bande de requins affamés, errer nuit et jour à la recherche d'une proie. L'Océan semblait désert, et pas une voile

ne se montrait à l'horizon. Le *Vautour* naviguait donc tristement par une belle brise, sous un ciel bleu, sur une mer magnifique entre l'archipel, ou groupe d'îles, des Açores nouvellement découvertes et les côtes de l'Espagne, le 18 mai 1522. Les forbans désœuvrés jouaient aux dés leurs parts de prise pour tuer le temps, ou dormaient étendus sur le pont, à l'ombre de la grande voile. Quant à Simon, bien qu'on eût dit qu'il était ensommeillé sur le château d'arrière, il prêtait une oreille attentive à la conversation d'un groupe de mécontents, et, toujours sur ses gardes, un poignard bien affilé à portée de la main, il surveillait de son œil unique, à demi fermé, ses hommes ou, comme il les appelait, ses agneaux. Derrière lui, une sorte d'hercule, aux traits féroces et que la couleur de sa barbe avait fait surnommer Michel-le-Roux, debout à la barre du gouvernail, dirigeait nonchalamment bien qu'avec habileté la marche sans but du navire, attendant qu'André-le-Grêlé, mousse de dix-huit à vingt ans, perché sur le mât de hune, lui signalât, pour les éviter, les écueils sous-marins de cet océan encore inconnu.

» — Navire par le tribord! cria tout-à-coup la vigie.

» — Tartane ou caravelle? demanda anxieusement Simon-le-Borgne qui au premier signal avait bondi comme un léopard.

» — Caravelle, répondit le mousse.

» A ce mot magique, tous les forbans, oubliant jeux et sommeil, se précipitèrent sur le pont, et plusieurs hommes s'élancèrent dans les bastingages pour fouiller l'horizon et découvrir le point signalé. A leur impatience fiévreuse, à leurs regards pleins d'une ardente convoitise, on eût dit une bande de loups qui vient d'éventer un troupeau.

» — Quelle route? continua Simon.

» — Cap sur l'Espagne.

» — Quelle allure? vigie de malheur! Il faut donc te tirer les mots de la gorge!

» — Sous grandes voiles et deux bonnettes dehors, un pavillon en berne, mais je ne distingue pas la couleur.

» — Pavillon espagnol! cria un gabier.

» — Aux armes, mes agneaux! hurla Simon, hisse pavillon espagnol! Michel, serre le vent!

» L'équipage poussa un formidable hurrah. En un instant, tous les forbans, armés jusqu'aux dents, furent à leur poste, les gabiers aux pieds des mâts, les pointeurs derrière leurs pièces; les servants apportèrent la poudre et les boulets. Sur le gaillard d'arrière, Trophime, le second du navire, se tenait debout près de Simon.

» — Si nous faisions de la toile? dit-il à son commandant.

» — Non, non, conservons notre allure; l'Espagnol viendra sur nous sans défiance. — Bonne idée, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de son lieutenant, si, au lieu d'une caravelle, nous eussions gréé une tartane française, les brigands nous auraient déjà reconnus.

» Le genre de navires appelés à cette époque caravelles était en effet très en usage en Espagne, et tous les vaisseaux de Colomb appartenaient à cette catégorie; peu grands, car ils ne pouvaient guère porter plus de cent cinquante hommes, avec les provisions nécessaires pour trois mois, ils avaient l'avantage d'être fins voiliers et de tourner avec une grande facilité.

» Le navire, signalé à l'horizon et maintenant parfaitement en vue, qui continuait à avancer sans soupçonner le danger, n'était autre que la *Nina*, détachée par Fernand Cortez pour porter à l'empereur son maître des dépêches importantes et de magnifiques présents que devaient lui remettre deux officiers de grand mérite, investis de la confiance du conquérant du Mexique, Quinonès de Léon et Diégo Avila.

» Partie de la Vera-Cruz depuis près de deux mois déjà, la *Nina*, assailie dans la traversée par une violente tempête, avait été obligée de fuir pendant plusieurs jours devant l'ouragan, et n'avait pu qu'à grand peine gagner les îles Açores où elle avait relâché pour réparer des avaries considérables dans sa mâture. Il est rare que des matelots même parfaitement disciplinés, quand ils ont éprouvé de grandes privations, ne

s'abandonnent pas à de regrettables désordres lorsqu'ils passent tout-à-coup de la plus affreuse misère à la plus grande abondance. C'est là précisément ce qui arriva aux Espagnols. A peine débarqués, ils se livrèrent à des excès de tout genre : des rixes sanglantes, suite malheureusement trop ordinaire des orgies brutales, s'élevèrent entre ces aventuriers sans discipline et gorgés d'or. Les chefs voulurent intervenir; leur voix fut méconnue, et Quinonès, un des émissaires de Cortez, frappé de plusieurs coups de couteau dans une sédition qu'il avait tenté d'apaiser, mourut quelques jours après de ses blessures. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans ces désordres, avant que la *Nina* fût en état de reprendre la mer. Quand enfin elle repartit, son équipage, décimé par les maladies et la désertion, se trouvait réduit à une cinquantaine d'hommes. Avila espérait cependant pouvoir heureusement arriver en Espagne, dont il n'était plus éloigné que de cent cinquante lieues lorsqu'il fit la très-inopportune rencontre du *Vautour*.

» Bien que le drapeau espagnol flottât à la corne de la caravelle française et que sa marche ne parût point s'accélérer, don Alonzo Pérès, le capitaine espagnol, n'était pas sans quelque inquiétude. La manœuvre du navire inconnu lui paraissait suspecte. Pourquoi le *Vautour*, qui semblait aller vers le nord quand on l'avait signalé, avait-il brusquement changé de direction et suivait-il à présent une ligne oblique qui devait nécessairement croiser la route de la *Nina?* Le pilote partageait les craintes de son supérieur et lui conseillait de retourner en arrière. Avila au contraire soutenait que le vaisseau devait appartenir à la flottille de Colomb, et qu'il n'y avait aucun sujet de redouter sa rencontre. Pendant ces tergiversations, la distance diminuait toujours; dans une demi-heure on allait se trouver à portée de canon. Cependant, en forçant de voiles, on avait encore le temps de passer, et, sur l'ordre de Pérès, que les discours du lieutenant de Cortez n'avaient pas convaincu, une des voiles latines fut orientée, et la *Nina*, obéissant à un coup de barre du timonnier, obliqua légèrement à gauche pour conserver sa distance.



Simon-le-Borgne.

» Le *Vautour* imita la manœuvre, mais au lieu d'une voile de plus, en mit deux.

» Pérès cessa de douter et fit larguer toutes ses voiles. Le vent était frais et la *Nina* bonne marcheuse; elle s'inclina gracieusement sous la brise comme pour saluer son adversaire, se releva et prit son vol.

» — Toute la toile dehors! vociféra Simon-le-Borgne en frappant du pied. Lestes à la manœuvre, mes petits agneaux, et serrez le vent, les brigands nous ont reconnus.

» Les gabiers s'élancèrent dans les vergues et bordèrent en un clin d'œil les deux bonnettes, le trinquet de misaine, la civadière et la voile de hune. Sous cette puissante voilure, le *Vautour*, dont les mâts craquaient, sembla hésiter un instant; mais bientôt, comme un cheval de course auquel son cavalier fait sentir l'éperon, il bondit sur les vagues et s'élança à la poursuite des Espagnols.

» — Hisse le pavillon français et appuie, commanda Simon.

» Un coup de canon dont l'éclair annonça aux Espagnols que leur ennemi renonçait à feindre plus longtemps, salua l'apparition des couleurs de la France.

» La chasse était commencée.

» Le silence le plus profond régnait dans les deux équipages, silence solennel comme celui qui précède l'orage et qu'impose, même aux plus braves, l'émotion inséparable d'un duel à mort entre deux navires, sous l'œil seul de Dieu et dans ce vaste désert qu'on appelle l'Océan.

» Du bout de son poignard, Simon, le regard attaché sur son ennemi, creusait fiévreusement la planche de chêne contre laquelle il était appuyé. Ses yeux étaient injectés de sang, et ses lèvres blêmes de colère. Tout-à-coup, un grognement sourd, suivi d'une cascade de blasphèmes, s'échappa de sa poitrine. Par une manœuvre hardie, la *Nina* venait de couper hors de portée la ligne du *Vautour*, et, vent

arrière, piquait sur l'Espagne, en rasant le flot comme un albatros.

» — Pare à virer, barre à tribord! vociféra le commandant.

» Le *Vautour* pivota sur lui-même et s'élança à toutes voiles dans le sillage de la caravelle.

» La distance augmentait toujours. Simon trépignait de colère; soudain il poussa un rugissement auquel les forbans répondirent par des cris de joie. Le mât de hune de la *Nina*, mal réparé aux Açores, venait de tomber, embarrassant le pont de l'ennemi de ses cordages et de sa voilure inutile.

» — Une part de prise à Notre-Dame de Saint-Michel si dans une heure nous atteignons l'Espagnol! cria le borgne en levant son poignard vers le ciel.

» — Une part de prise pour l'enfer plutôt! répondit une voix accompagnant sa protestation d'un effroyable juron.

» — Qui donc s'oppose ici à ce que je veux? hurla Simon écumant de rage.

» — Moi, Michel-le-Roux, ton associé et non pas ton esclave. Un cinquième des prises est au roi, le reste est à l'équipage, et tu n'as droit qu'à ta part.

» — Il a raison! crièrent plusieurs voix, c'est son droit.

» — Oui, c'est son droit, répéta André-le-Grêlé qui, une hache à la main, attendait sur un bastingage le moment de sauter sur le pont de la *Nina*.

» — Eh bien! je promets mon cinquième à moi, reprit Simon; vous aurez ce qui vous revient; nous compterons plus tard, mes agneaux, et alors.... La barre au vent, la barre au vent! mille millions de tonnerres!

» Les Espagnols avaient coupé les cordages qui retenaient le mât brisé et fuyaient de nouveau à toute vitesse.

» — La barre au vent, brigand! répéta Simon pour la troisième fois;

mais, avant que Michel eût eu le temps d'obéir, l'épave flottante abandonnée par l'ennemi venait frapper avec violence le flanc du *Vautour* qu'elle faillit entr'ouvrir.

» — Ah! double traître! s'écria Simon en se ruant sur le timonnier; à présent je suis dans mon droit; comptons! et d'un coup de hache il l'étendit mort à ses pieds.

» — Réglé pour un, fit le chef des forbans en jetant à André un regard chargé de haine et de menaces.

» Personne ne réclama; d'après le code du bord, Simon était dans son droit.

» La chasse continuait toujours, mais depuis l'avarie survenue dans son gréement, la *Nina* perdait de l'avance.

» A genoux sur le château d'avant, derrière sa couleuvrine, Trophyme le Provençal attendait, la mèche à la main. Enfin, il se crut à portée et fit feu. Un mouvement du navire abaissa la pièce, et le boulet se perdit à cinquante pas à peine du *Vautour*.

» — Malédiction, dit Trophyme, j'ai tiré trop bas! Mon âme au diable si mon second coup est plus heureux.

» Un nouveau nuage de fumée environna le pointeur, et deux éclairs jaillirent à la fois du *Vautour* et de la *Nina*. Le boulet du forban avait frappé en plein bois le vaisseau ennemi.

» — Bien touché, Provençal! cria Simon. Pointe dans les œuvres vives!

» Trophyme n'obéit pas à l'ordre de son chef, le boulet de la *Nina* l'avait renversé mort sur le cadavre de son premier servant.

» Son vœu funeste était accompli.

» Les deux cadavres furent jetés à la mer, et un nouveau pointeur prit la place de celui qui venait d'être tué.

» Le moment décisif était arrivé. La *Nina*, renonçant à fuir, mais non pas à se défendre, s'éloignait lentement sous voile et, présentant successivement ses deux flancs, foudroyait, en lui envoyant bordée sur

bordée, le *Vautour* qui, ne répondant au feu de l'ennemi qu'avec sa seule couleuvrine de l'avant, continuait à fondre sur lui.

» Une double et dernière décharge à bout portant retentit pour la dernière fois, presque au moment où les deux navires se heurtaient bord à bord avec un craquement sinistre, et qu'au cri de : *Vive la France! Mort à l'Espagne!* les forbans, la hache d'une main, le poignard de l'autre, se ruaient sur le pont de la *Nina*. L'équipage espagnol les reçut la lance au poing, en hommes résolus à vendre chèrement leur vie.

» Pendant un quart d'heure, ce fut un épouvantable pêle-mêle, une boucherie mêlée de blasphèmes, de cliquetis d'armes, de cris de fureur, de râlements de morts, de gémissements de blessés. Dans ces sortes de combats où toute fuite est impossible, où tout quartier est interdit, il n'y a d'autre ressource que de tuer ou de mourir. Un hurrah de victoire poussé par les démons de la mer acclama leur sanglante victoire. Avila et quelques autres officiers dont on pouvait tirer rançon avaient été seuls épargnés.

» Les requins et les corsaires eurent à se réjouir ce jour-là; les premiers eurent des cadavres en abondance, les seconds de l'or et des pierreries plus qu'ils ne pouvaient l'espérer.

» Aussitôt qu'on eut débarrassé le pont des morts et des blessés qui furent jetés à la mer, le pillage du navire commença. Tout l'or et l'argent, les armes de prix, les pierres précieuses et les objets curieux, amoncelés en tas sur une couverture, furent divisés en cinq lots : un pour le roi de France, un pour le capitaine, et trois à partager le lendemain entre les hommes de l'équipage par la voie du sort. La pipe de Montézuma formait à elle seule une part; elle échut au mousse André-le-Grelé, celui auquel Simon-le-Borgne avait promis de régler son compte. Simon n'oubliait jamais, et André le savait.

CHAPITRE XI.

Où le lecteur fait connaissance avec Simon-le-Borgne et les religieux de la Rédemption.

« Aussitôt après avoir amarré sa prise, au moyen d'un fort grelin, le *Vautour*, changeant de route, avait mis le cap sur la France, où il espérait vendre avantageusement la *Nina*. Nous laisserons, si vous le voulez bien, la caravelle continuer son voyage pour faire une connaissance plus intime avec deux hommes de son équipage, Simon-le-Borgne et son mousse.

» Simon avait quarante à quarante-cinq ans, un corps de fer et une énergie indomptable. Quant à sa barvoure, poussée jusqu'à la témérité, je n'en parle pas, il n'eût pas été corsaire s'il n'eût été intrépide. Fils d'un honnête pêcheur de Saint-Malo, le capitaine des forbans était né aux bords de la mer, sur laquelle, tout enfant, il naviguait comme mousse; plus tard, il passa comme second sur une tartane de commerce, il avait alors vingt ans, et fit, en qualité de matelot, plusieurs voyages de Nantes à Cadix, sous les ordres de son oncle maternel. Là, son humeur changeante le fit s'engager à bord de la *Pinta*, autre caravelle de commerce sur laquelle il poussa jusqu'à Mayorque, en faisant escale à Gibraltar et à Malaga. Jusqu'alors, bien qu'agitée, la vie de Simon ne présentait rien de bien extraordinaire. Quelques tempêtes essuyées dans le détroit, des rixes de cabaret, des punitions reçues pour manquement à son service, étaient les faits les plus importants qu'il eut à enregistrer sur son livre de bord, comme disent les matelots, et la monotonie de son existence commençait à lui peser lorsqu'un événement, qui devait avoir sur le reste de sa vie une si funeste influence, vint le faire sortir

brusquement de sa voie, et d'aventures en aventures, le conduire jusqu'au banc de capitaine de pirates. Simon avait deux vices, l'un caché, la soif de l'or, l'autre connu, l'amour du jeu et du vin. Tant qu'il avait navigué avec son oncle, ces vices n'étaient encore que des défauts dont l'active surveillance de son parent avait contenu le développement. Ce fut surtout pour échapper à cette salutaire contrainte que Simon se sépara de lui. Depuis il avait marché à grands pas dans la voie du désordre. Il eût pu facilement gagner une honnête aisance, s'il eût su résister à la tentation. Les dés et le vin d'Espagne furent plus forts que sa conscience. Tout ce qu'il gagnait en un mois de fatigues il le dissipait follement dans une nuit. A vingt-deux ans le marin était déjà connu comme un joueur effréné et malheureux dans les tavernes de Cadix et de Malaga, où ses violences lui avaient souvent donné maille à partir avec la police.

Une nuit, les habitants de la rue San Isidro, à Cadix, furent éveillés par des cris furieux. Une vingtaine de matelots de diverses nations se battaient à la posada[1] des *Trois-Maures*, et l'hôtelier, éperdu à la vue de ses meubles brisés, de son vin répandu et du sang qui commençait à couler, appelait au secours. Un poste de soldats n'était pas loin. Les hommes de garde et les archers de la police accoururent. Ils se trouvèrent en présence d'une scène digne de l'enfer. Entre les tables renversées, les brocs en pièces et les bancs cassés, Simon, ivre de vin et de fureur, tenait tête, avec deux compagnons d'orgie, à toute une bande d'assaillants. Deux hommes, dont l'un avait eu la tête fendue par le pied d'une table, dont Simon se servait comme d'une massue, et l'autre, la poitrine ouverte d'un coup de ces longs couteaux que les Espagnols appellent navajas, étaient étendus morts sous les pieds des combattants, dont plusieurs avaient reçu de graves blessures. Il fallut employer la violence pour séparer ces dogues furieux. On les conduisit en prison et la justice, saisie de ce double meurtre, les fit comparaître à son tribunal.

[1] Auberge.



Les pirates algériens.

» Le matelot français était l'agresseur : il fut condamné à mort, et en attendant le jour de son supplice, étroitement enfermé dans un cachot. L'assassin était prodigieusement fort et adroit; il remarqua que l'un des barreaux de la fenêtre de sa cellule paraissait usé par la rouille, et ne perdit pas toute espérance.

» La nuit qui suivit cette découverte, la sentinelle qui veillait à la porte de la prison crut voir une ombre sur la crête du mur d'enceinte, et presque au même instant un homme vint tomber sur le sol. Le soldat poussa un cri d'alarme et courut sur le prisonnier, auquel il porta, dans le visage, un coup de sa pique; mais celui-ci se relevant, lui arracha son arme et la lui passa au travers du corps. Quand les Espagnols arrivèrent, Simon était déjà loin.

» Quinze jours plus tard, le meurtrier faisait partie d'une des bandes de brigands qui infestaient la Ronda, chaîne de montagnes entre Cadix et Malaga, et bientôt il eut acquis parmi ses compagnons une triste célébrité par sa férocité. Les soldats qui le poursuivaient en vain n'avaient pas de peine à reconnaître ses victimes, toutes avaient l'œil gauche arraché. C'était ce que le saltéro [1] appelait : *signer un cadavre*. Mais la mer lui manquait. Il s'aboucha avec des contrebandiers de Malaga et reprit avec eux sa vie de marin.

» La contrebande, à cette époque où presque toutes les productions d'un pays étaient prohibées dans les autres, passait justement pour une industrie aussi lucrative que dangereuse. C'était un double appât pour l'ex-bandit. Cette vie toute d'émotions, qui ne lui donnaient pas le temps de faire un triste retour sur son passé, avait pour lui l'avantage de le débarrasser en partie de ses remords, supplice affreux auquel la Providence, dans sa bonté, soumet le coupable pour le rappeler au bien. Parfois pourtant le cri de sa conscience se faisait entendre; dans ces moments, Simon était sombre et taciturne, mais bientôt, comme s'éveillant après

[1] Voleur de grands chemins.

un rêve pénible, il s'efforçait de reprendre le dessus et cherchait à étouffer son âme par une gaieté fiévreuse qui se traduisait par des propos impies ou des chansons obscènes.

» La Providence est tenace pour notre bien. Le fils du pieux marin de Saint-Malo voulait échapper à ses propres pensées en se jetant à corps perdu dans les aventures criminelles et dans les orgies, elle l'en retira malgré lui pour plier par le travail et la douleur cette indomptable nature.

» Une nuit, au moment où sa barque, chargée de riches étoffes, se préparait à aborder sur les côtes de France, des pirates algériens, embusqués derrière un rocher, à l'entrée même du port de Marseille, la surprirent et l'enlevèrent, après un court combat dans lequel plusieurs contrebandiers perdirent la vie. Trois jours après, hommes et marchandises étaient vendus aux enchères sur la place publique d'Alger.

— Comment, à Alger? C'était donc pas une ville française pour lors? demanda, à demi-voix, l'apprenti Bonnard à son voisin Gatuzeau.

— Parbleu, fit celui-ci, elle était des Bédouins, que c'est mon père qui l'a prise en 1830.

— As-tu fini? Ton père a pris Alger?

— Oui, qu'il l'a pris. Pas tout seul, ça s'entend, mais avec les autres, qu'il y avait toute une armée, comme qui dirait cent mille régiments et un tambour-major général, de deux mètres cinquante, sans le plumet.

— Silence! les enfants, firent deux ou trois ouvriers.

— C'est Gatuzeau qui dit comme ça que son père a pris Alger en 1830 et que même le tambour-major.....

— Chut donc! cria-t-on de toutes parts.

Bastien profita de l'interruption pour demander s'il était possible que les pirates eussent osé venir si près de Marseille.

— A cette époque, répondit mon père, la Méditerranée n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, un lac français. Il n'y a pas cinquante ans que es côtes d'Afrique, depuis Gibraltar jusqu'à l'Égypte, formaient la fro-

tière de divers États indépendants, connus généralement sous le nom de régences ou États barbaresques, Maroc, Algérie et Tunisie, dont les corsaires enlevaient audacieusement les vaisseaux marchands, presque dans les ports de la France, de l'Espagne et de l'Italie, et il n'y a pas deux siècles qu'ils poussaient la hardiesse jusqu'à débarquer à l'improviste sur divers points de nos côtes, pour s'emparer, jusque dans les villages, des hommes, des femmes et des enfants, qu'ils allaient ensuite vendre aux Mahométans. Car jusqu'en 1830 Alger fut, non-seulement un repaire de forbans, mais un marché d'esclaves chrétiens où les sultans et les chefs arabes envoyaient les pourvoyeurs de leurs harems s'approvisionner de femmes européennes, tandis que les hommes étaient soumis aux rudes travaux de la campagne ou au régime bien autrement dur des bagnes et des arsenaux.

» Il n'y a que quelques jours encore, qu'en fouillant dans de vieux papiers je trouvai, dans un cahier du XVIe siècle, les doléances ou plaintes adressées au roi de France par ses fidèles sujets (*touchant les pilleurs, robeurs et assassineurs sarrazins qui, en plusieurs points mal gardés de la côte, issant hors de leurs nefs, frappent, tuent ou emmènent ouvriers occupés aux salins d'Aigues-Mortes, pasteurs, troupeaux et mêmement femmes et filles robées en aucuns villages proche de la mer.*

— Pourquoi donc les rois ne punissaient-ils pas ces scélérats? demanda Vignaud, le contre-maître.

— Tout simplement parce qu'ils ne le pouvaient pas. Les pirates algériens, déjouant les plus actives surveillances, continuaient impunément leurs brigandages, pillaient, tuaient, incendiaient, puis regagnant à la hâte leurs légères felouques, défiaient la poursuite des lourds vaisseaux envoyés contre eux. Si une flotte entière leur donnait la chasse, ils en étaient quittes pour se réfugier dans l'imprenable port d'Alger, et là attendaient, en toute sécurité, que les orages, fréquents dans ces parages, dispersassent leurs ennemis ou même, comme cela arriva souvent, les leur livrassent en les jetant à la côte. Les plus puissants monarques de

l'Europe essayèrent tour à tour de s'emparer de ce nid de pirates, dont les bagnes furent pendant des siècles peuplés d'esclaves chrétiens. Charles-Quint, dont l'empire était si vaste que le soleil ne s'y couchait jamais, tenta par trois fois de réduire les pirates africains, et échoua toujours, quoique à sa première expédition il se fût emparé de Tunis, et que dans la troisième sa nombreuse armée cernât de si près Alger qu'un Français, Pons de Balaguer, qui servait l'empereur, pût planter son poignard dans une des portes de la ville. Mais un épouvantable orage, qui détruisit aux trois quarts la flotte impériale en une seule nuit, causa de tels ravages dans le camp, que les Espagnols furent obligés de lever le siége, et que ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'ils revinrent dans leur pays. Par trois fois aussi Louis XIV fit bombarder, par Duquesne, un des plus grands amiraux qu'ait eu la France, le port et la ville d'Alger, sans obtenir d'autre résultat que la délivrance de plusieurs centaines d'esclaves.

» En 1816, l'Angleterre ne fut pas plus heureuse dans ses efforts, et l'empereur Napoléon, dont les aigles traversèrent l'Europe de leur vol victorieux, après avoir menacé en vain les Arabes d'un débarquement, n'osa pas même l'essayer. Aussi n'y a-t-il encore que trente-cinq ans, les gouverneurs de la ville étaient-ils si assurés de leur puissance, qu'en 1830, du haut de la terrasse de son palais, le dey d'Alger, se riant des frégates françaises envoyées pour bloquer le port et demander réparation de l'insulte faite par le Musulman au consul français, qu'il avait frappé de son éventail au visage, disait à ses courtisans : Je plains ces pauvres filles de France, elles ont bien mauvais temps pour leur promenade, j'ai envie de leur offrir l'hospitalité.

» Les filles de France n'en eurent pas besoin cette fois. Quelques mois plus tard, le drapeau blanc flottait sur la Casbah, et comme le dit l'abbé Azaïs, « la conquête d'Alger, que nous a léguée la royauté, partant pour l'exil, en achevant l'œuvre libératrice des Pères de la Trinité et de la Merci, a ajouté une page de plus à ce livre glorieux, écrit à travers les siècles, avec l'héroïsme et le sang de la France, *Gesta Dei per Francos.* »

CHAPITRE XII.

Qui n'est que la continuation du précédent.

Depuis la fameuse séance, dans laquelle M. de Voltaire avait été si maltraité, MM. Sorbier, père et fils, n'avaient pas reparu dans la salle des conférences et la tribune des opposants était restée vide. Les ouvriers attribuaient cette absence, motivée sur une visite dans les environs, au rôle peu brillant qu'avaient joué les deux esprits forts dans la dernière discussion; aussi l'étonnement fut-il général quand on vit reparaître l'ex-notaire avec sa cargaison de volumes, et M. Henri avec un nouveau gilet flambant neuf.

Le futur docteur attachait évidemment une importance capitale à cette partie de sa toilette. Ne pouvant avoir d'autre spécialité, il s'était fait, en désespoir de cause, porteur de gilets, rôle tout-à-fait à la hauteur de son intelligence et auquel devraient se borner beaucoup de gens savants, théologiens de vingt ans, qui pourraient être des flambeaux dans les questions de mode, mais qui dans une thèse historico-religieuse, ne sont pas même des lampions.

Si le beau jeune homme avait été moins occupé de s'aveugler avec un pince-nez d'un nouveau genre, il aurait pu, en regardant avec ses yeux, surprendre pas mal de sourires railleurs. Sa demi-cécité le servit en cette occasion. Et, en général, il faut reconnaître que le lorgnon a, pour ceux qui s'en parent, le grand avantage de les empêcher de s'apercevoir combien on les trouve ridicules.

Quand chacun eut repris sa place et que le bruit inévitable en pareille occasion eut cessé, mon père continua ainsi :

« A peine débarqués, les contrebandiers furent provisoirement enfer-

més dans ce bagne, séjour de douleur et de larmes, sur la porte duquel on aurait pu écrire, si la religion chrétienne n'eût pas existé, ces mots que le Dante grava sur le seuil de l'enfer : O vous qui entrez, abandonnez ici toute espérance.

— *Lasciate ogni speranza,* fit M. Sorbier, d'un air capable.

Quant à son fils, au mot religion chrétienne, il sourit très-finement et plongea la moitié de sa main, gantée par Jouvin, dans son gilet de peluche Havanne.

« Ils étaient là depuis deux jours, reprit le narrateur, attendant le moment d'être mis en vente, quand arriva un petit vieillard arabe, accompagné d'un scribe et de deux gardiens armés de bâtons. Ce fonctionnaire n'était autre que le collecteur des impôts, chargé par le gouverneur de la ville de prélever la dîme des prises. Sur son ordre, les gardiens déshabillèrent complétement les prisonniers, les forcèrent à marcher, à trotter, à courir, à porter et à traîner des fardeaux. Ils examinèrent ensuite, avec la plus minutieuse attention, les pieds, les mains et les dents de chaque captif, comme un maquignon eût fait pour un cheval ; le scribe notait chaque observation. Lorsque tout fut fini, le vieillard lut attentivement les notes consignées sur le registre, et comme il n'avait qu'un homme à prendre, du bout de sa canne il indiqua celui qui lui paraissait le meilleur. Les deux gardiens saisirent Simon et l'emmenèrent dans la salle voûtée, destinée au ferrement des esclaves.

« Pour tout costume, on lui fit revêtir un caleçon de cuir, après quoi le forgeron chargé de compléter sa toilette, le marqua d'un fer rouge à l'épaule, lui riva des entraves aux pieds, et à la ceinture un anneau de fer auquel il rattacha la chaîne d'un autre esclave, son futur compagnon. Ces préliminaires achevés, les deux prisonniers furent conduits à l'arsenal pour y partager les rudes travaux de plus de quinze cents esclaves, tous chrétiens, enlevés comme eux par les pirates.

» Je n'ai pas l'intention de vous décrire la vie d'un captif chez les Algériens ; vous connaissez le régime des bagnes en France, il vous don-

nera une idée très-affaiblie de ce qu'était l'existence des forçats à Alger. Dans notre pays, la religion et l'humanité adoucissent dans la mesure du possible les souffrances du malfaiteur; en Afrique, au contraire, le fanatisme mahométan prenait plaisir à aggraver celles des victimes, de ces chiens de chrétiens, comme nous appellent encore entre eux les farouches enfants des tribus kabyles. Car on aura beau dire, la tolérance ne s'est jamais rencontrée que dans le catholicisme. »

Depuis un moment Henri Sorbier tourmentait le treizième bouton de son gilet, enfin il prit la parole.

— Vous dites, monsieur, que sans la religion catholique le bagne eût été un enfer. Je ne demande pas mieux que de le croire, mais je ne vois pas bien en quoi cette religion pouvait adoucir l'existence des esclaves.

— D'abord, monsieur, en leur inspirant la résignation qui, vous en conviendrez, vaut mieux que le désespoir.

— D'accord, mais toute autre religion et la moindre philosophie en eût fait autant.

— Je ne le pense pas. Le christianisme est l'unique religion de l'expiation, elle nous enseigne que nous devons tous souffrir sur cette terre, nous y purifier par la douleur, qui seule peut nous ouvrir les portes d'un bonheur sans fin après la mort, et en cela, nulle autre religion ne lui est comparable pour relever le moral de l'homme, le soutenir dans ses défaillances, lui faire accepter la souffrance comme un bienfait. Quant à cette philosophie qui limite notre existence, comme celle de l'animal, à quelques années, elle peut tout au plus nous conseiller de borner nos désirs, et nous apprendre à nous contenter de peu et à éviter autant que possible la douleur; mais quand le malheur vient à nous frapper, si ce malheur nous semble irréparable, la philosophie athée ne peut conseiller qu'une chose, une seule chose, l'anéantissement de la souffrance par l'anéantissement de l'être, le suicide. Mon Dieu! disait une grande sainte, faites-moi souffrir, toujours souffrir : c'est là le cri sublime du catholi-

que; le philosophe, lui, je parle du philosophe non chrétien, s'il a quelque courage, se tue pour échapper à la douleur, et en cela le chrétien et l'athée sont parfaitement logiques, l'un en se réfugiant dans le néant, qui est sa seule croyance, l'autre en se remettant entre les bras de Dieu, qui est le soutien du faible, le consolateur de l'affligé et le rémunérateur généreux des souffrances endurées en son nom.

— Cependant un grand philosophe a écrit contre le suicide les pages les plus éloquentes, reprit M. Sorbier père.

— Et un autre en a écrit pour, car grâce à Dieu les doctrines philosophiques sont si bien arrêtées, que dans le même auteur, et souvent dans la même page, on trouve le blanc et le noir. Du reste peu m'importe que Rousseau ait déclamé contre le suicide et que Voltaire le présente comme un devoir, quand on a tout perdu. La raison la plus bornée est là pour nous dire que la jeune fille déshonorée, que le banqueroutier, que l'homme flétri par la loi, que la femme qui a manqué à ses devoirs, que l'ouvrier estropié, que le vieillard dans la misère, s'ils sont assez malheureux pour ne pas croire à une autre vie, sont, en ne se tuant pas, ou des lâches ou des imbéciles. Cela est si vrai que plus la foi s'affaiblit dans une nation, plus le nombre des suicides augmente, et plus d'un philosophe, plus d'un romancier, s'il descend dans les profondeurs obscurcies de sa conscience, reconnaîtra que par ses funestes doctrines, non-seulement il a tué l'âme de ses lecteurs, mais souvent aussi leur corps. Je n'invente rien, les journaux sont là, lisez les circonstances dans lesquelles se sont accomplis vingt suicides, et dans le roman ouvert encore sur la table de l'ouvrière asphyxiée, comme dans le carnet de l'ouvrier repêché dans les filets de Saint-Cloud, vous retrouverez quinze fois sur vingt le nom de l'écrivain qui a allumé le réchaud, ou poussé la victime dans le fleuve. A présent, nommez comme vous voudrez ces marchands de mort aux âmes, philosophes ou romanciers, moi, catholique, je les appelle des *assassins*.

» Je m'éloignerais trop de mon sujet en traitant l'importante et triste

question du rôle de cette littérature malsaine, qui commence à Paris et finit par le suicide ou par Cayenne, je crois vous avoir prouvé que moralement la religion venait au secours des infortunés gémissant dans les bagnes; là ne s'arrêtait pas son influence. Le catholicisme a un double caractère de générosité, il enseigne la résignation et l'abnégation pour soi-même, la charité et le dévouement pour les autres, et s'il n'est pas une souffrance qu'il ne nous apprenne à supporter, il n'en est pas une à laquelle il ne nous apprenne aussi à compatir. Le Christ-Dieu a voulu souffrir et mourir pour tous les hommes, et depuis la promulgation de son Évangile qui est la loi d'amour, il s'est trouvé dans tous les temps des âmes vaillantes et généreuses qui ont eu soif elles aussi de se dévouer pour leurs frères.

» Des cœurs vraiment chrétiens ne pouvaient pas être insensibles aux souffrances de leurs frères captifs. Ils ne le furent pas, écoutez plutôt. Ici j'ouvre une page glorieuse de l'histoire de notre France, la fille aînée de l'Église, de cette France, dont les premiers rois, le lendemain du jour où l'eau du baptême eut mouillé leur front superbe, courbé pour la première fois devant la croix des esclaves, ce signe de la faiblesse devenu le signe des forts, écrivaient en tête de nos lois constitutives : *Vive le Christ qui aime les Francs*. Dans cette page il n'est question ni de combats, ni de victoires, mais l'héroïsme de la charité chrétienne s'y déploie tout entier dans l'histoire d'une institution qui nous appartient en propre, l'œuvre de la rédemption des captifs [1].

» On connaît l'inspiration généreuse qui porta Jean de Matha, né à Faucon, en Provence, en 1169, à se consacrer à la délivrance des captifs. Il s'associa un cœur aussi dévoué que le sien, Félix de Valois, de la famille royale de ce nom, et tous deux, mettant en commun leur charité, fondèrent cet Ordre des Trinitaires qui brisa les fers d'un si grand nombre d'esclaves. Après avoir parcouru l'Europe et recueilli au milieu de fati-

[1] Rapport lu à l'Académie du Gard par M. l'abbé Azaïs.

gues bien rudes et quelquefois de refus plus durs encore, d'abondantes aumônes, les religieux Trinitaires se rendaient sur les côtes d'Afrique, à Alger, à Bougie, à Oran. Là ils débattaient la rançon des captifs, luttaient contre les fraudes et les avanies des barbares, obligés souvent d'ajouter au prix convenu leur liberté et même leur vie. Mais n'importe, comme on l'a si bien dit, leur zèle croissait avec les outrages et se fécondait par l'avanie.

» On a calculé que de 1198, date de leur institution, à 1787, c'est-à-dire dans un espace de six siècles, ils rachetèrent *neuf cent mille* esclaves, dépouilles opimes conquises sur l'infidélité et la barbarie, qui n'avaient coûté qu'à eux seuls des sueurs et du sang.

» La charité est contagieuse de sa nature. Quelques années après leur fondation, les Trinitaires eurent des rivaux, ou plutôt des auxiliaires, compagnons de leur zèle et de leur charité; ce furent les Frères de la Merci.

» En 1215, un autre Français, — car cette œuvre de la Rédemption est éminemment française, — Pierre Nolasque, né dans un bourg du Lauragais, à une lieue de Castelnaudary, résolut, lui aussi, de vouer aux esclaves chrétiens sa fortune et sa vie. Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier; Armand de Carcassonne et plusieurs autres, se lièrent avec lui par le serment de *prendre la place des captifs*, s'ils ne pouvaient les racheter autrement, et pour sa seule part, Pierre Nolasque racheta plus de quatre cents esclaves.

» Cette noble institution se propagea rapidement; elle délivra plus de *trois cent mille esclaves* en Barbarie, et plus tard, comme si l'Afrique ne suffisait pas à sa charité, elle fonda des établissements en Amérique, sur cette terre que souille encore aujourd'hui l'esclavage.

» Nous voyons de nos jours d'étranges ovations décernées à ceux qui passent pour avoir affranchi un peuple. Je salue, je l'avoue, avec plus d'admiration et d'amour ces religieux de la Trinité et de la Merci qui se dévouent, au prix de tant de fatigues et de périls, à l'affranchissement

des esclaves. Ceux-là sont les vrais libérateurs des opprimés et leur héroïsme, qui ne répand d'autre sang que le leur, vaut bien celui que d'autres déploient sur un théâtre bien différent. Voici le portrait que Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, a tracé de ces hommes dévoués :

« Le Père de la Rédemption, dit-il, s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle au nom du Roi céleste, dont il est l'ambassadeur. Le barbare s'étonne, à la vue de cet Européen qui ose, seul, à travers les mers et les orages, venir lui demander des captifs; dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente, et l'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement, à pied, le chemin de son monastère. »

» Quel a été le nombre des chrétiens rachetés par l'œuvre de la Rédemption? D'après des documents dignes de foi, les Trinitaires ont racheté au moins neuf cent mille esclaves européens; les Pères de la Merci, de 1218 à 1632, plus de cinq cent mille. C'est donc au moins *quatorze cent mille* esclaves pour ces deux Ordres religieux.

» Voici pourtant ce que faisaient ces moines du moyen-âge, dont il est aujourd'hui de mode de se moquer.

» Et maintenant, voulez-vous savoir quel était le prix de la rançon? Elle variait suivant l'âge, la force, les aptitudes de l'esclave et aussi, souvent, suivant la cupidité du maître. Certaines relations des Rédempteurs de la Merci nous montrent des esclaves rachetés moyennant une somme de quatre cents livres, d'autres au prix de douze cents. D'après les registres officiels trouvés à Alger, il y en a eu plusieurs de cinq mille livres, d'autres de dix mille. Celle de Michel Cervantès, l'illustre auteur du *Don Quichote* espagnol, en avait coûté vingt-cinq mille aux Pères de la

Merci. Ajoutez, au prix du rachat, des droits considérables à payer, les avanies, les dépenses de retour pour les Pères et pour les esclaves délivrés, et vous arriverez en moyenne, pour chaque rançon, au prix de six mille francs de notre monnaie, dit Mgr Pavy, évêque actuel d'Alger, qui a fait d'intéressantes recherches à ce sujet. Donc le rachat de quatorze cent mille esclaves aurait coûté *huit milliards quatre cent millions!*

— Que dites-vous de ce chiffre, monsieur Henri, le trouvez-vous assez concluant?

— Mais oui, très-concluant, monsieur, pour nous qui avons toujours soutenu que les moines du moyen-âge étaient les accapareurs de la fortune publique. Si les libres penseurs d'aujourd'hui étaient aussi riches, peut-être feraient-ils plus encore pour l'humanité.

— Eh bien! mais il est facile d'essayer. Pierre Nolasque, Jean de Matha et les autres, commencèrent par vendre leurs biens pour secourir leurs frères; écrivez à vos amis les libres penseurs d'en faire autant, ils sont riches eux aussi, quoiqu'ils crient toujours misère : ils ont des châteaux, des hôtels, des galeries de tableaux, de beaux équipages; qu'ils vendent toutes ces superfluités, cela formera une jolie somme avec laquelle ils pourront racheter beaucoup de ces esclaves nègres, qu'ils reprochent tant à l'Église, à laquelle ils ont tout pris, de ne plus secourir. Les fonds épuisés, la charité leur viendra en aide; qu'ils aillent vêtus d'une méchante robe et pieds nus, quêter dans les villes et dans les campagnes, aux portes des églises, chez les riches et les pauvres, été comme hiver, car c'est ainsi que procédaient les Pères de la Merci; puis enfin si la source des aumônes n'est pas assez abondante, il restera une dernière ressource à la société philosophico-humanitaire, celle d'aller en masse prendre la place des nègres qu'ils n'auront pas pu racheter autrement. L'Europe, je vous assure, perdra peu par leur absence.

— C'est mon opinion, dit tout haut Bastien à Fleur-des-Pois. »

Tout le monde se mit à rire, sauf l'étudiant en médecine, qui se mordit les lèvres avec dépit.

— Mon cher Henri, reprit mon père, qui craignait d'avoir blessé son hôte, ce que je dis là ne s'adresse certainement pas à vous, je connais trop votre bon sens et la générosité naturelle de votre cœur pour ne pas être bien persuadé, qu'en me proposant les prétendues objections par lesquelles certains ignorants croient faire parade de science, vous ne cherchiez réellement dans le fond qu'à me fournir l'occasion de dissiper des préjugés malheureusement acceptés par quelques personnes peu instruites. Au lieu de vous en vouloir je vous suis reconnaissant de me donner ainsi que monsieur votre père, quelques petits coups d'aiguillon qui empêchent l'auditoire et l'orateur de s'endormir sur leur sujet, et je vous en remercie sincèrement.

» Pour en revenir à mon sujet, je crois avoir prouvé par des chiffres éloquents la grandeur de l'œuvre accomplie par les Rédemptoristes, je voudrais pouvoir, en ce moment, vous faire assister à ces grandes fêtes souvent renouvelées à Paris, à Marseille, à Montpellier, dans toutes les villes du littoral, par lesquelles l'Église triomphante célébrait le retour de ses enfants. Les dernières furent célébrées en 1787. Vos grands-pères peuvent les avoir vues. Mon père à moi en avait été témoin, et souvent, d'une voix émue, il m'en a décrit la touchante splendeur.

» Figure-toi, me disait-il, une foule immense et remplissant les rues de Marseille, depuis le port jusqu'à la cathédrale, la population en habits de fête, les navires pavoisés, des tapis à tous les balcons, le pavé jonché de fleurs, les cloches mêlant dans l'air leur gai carillon au joyeux bourdonnement du peuple. Un navire est en vue depuis quelques heures, il approche, il va toucher à la rive. Le pont est encombré d'esclaves, maigris par la souffrance, hâves, les cheveux et la barbe incultes, mais libres et tendant avec amour leurs bras, que les fers n'entravent plus, vers cette terre bénie qu'ils avaient perdu l'espérance de revoir, vers ce rivage où les attendent de vieux parents, une femme, des enfants chéris. Avant de les serrer sur leur cœur, ils rencontreront la croix venue au-devant d'eux, la croix symbole de la liberté, la croix par laquelle leur est venue la d

livrance et qu'ils saluent déjà en chantant d'une voix émue : *O Crux, ave, spes unica.* O Croix, notre unique espérance, salut. Ils débarquent, et se prosternent, l'encens fume, les prêtres, revêtus de leurs pompeux ornements, entonnent le beau cantique d'actions de grâces du peuple hébreu, après le passage miraculeux de la mer Rouge, et aussitôt la procession, toujours précédée de son glorieux étendard, s'ébranle lentement pour monter vers le sanctuaire vénéré, où, debout sur l'autel éblouissant de lumières, la Mère de tous les chrétiens attend, les bras ouverts, comme pour les serrer sur son sein, ses enfants retrouvés. Les corporations ouvrières, rangées sous la bannière armoriée que l'Église leur a donnée, en les émancipant du servage, ouvrent la marche triomphale, puis viennent les estaffiers, revêtus de leurs pittoresques costumes, les consuls, en chaperon rouge, les Ordres religieux, les diacres et le clergé, les humbles Frères de la Rédemption, revêtus de leurs grossiers habits de voyage, un bâton d'une main et de l'autre une bourse qu'ils tendent, en implorant la charité pour ceux qu'ils ont laissés en arrière et qu'ils brûlent d'aller délivrer à leur tour. Deux à deux, marchant d'un pas mal affermi, voici venir les captifs, tenant un cierge allumé entre leurs mains encore doucement liées par un cordon de soie, en souvenir de leur récente captivité. Ils chantent, d'une voix brisée par l'émotion, ces belles paroles du psaume : Le Seigneur a fait cesser notre captivité et il nous a consolés. Notre visage a été illuminé par la joie et notre langue a retrouvé des chants d'allégresse. Puis enfin derrière eux, comme un pasteur qui ramène ses brebis au bercail, l'évêque, la mitre au front, d'une main s'appuyant sur son bâton pastoral et de l'autre bénissant la foule, pendant que du haut des balcons tombe une pluie de fleurs, et qu'au chant du chœur disant : Ceux qui sèment dans la tristesse recueilleront dans la joie; enfants, louez le Seigneur dont les œuvres sont admirables, la grande voix du peuple répond : Loué soit à jamais le nom du Seigneur !

» Et maintenant comparez ces grandes solennités chrétiennes, si plei-

nes d'émotion et de majesté, aux fêtes ridicules de la Raison, établies par les bourreaux dictateurs de 93. A ces parades burlesques dans lesquelles le citoyen Robespierre, en culotte courte et serré dans son frac bleu, allait, au nom de la nation, offrir son bouquet tricolore à une prostituée en bonnet rouge. Voilà pourtant tout ce qu'avait pu inventer de plus relevé la philosophie des sages pour remplacer la sublime simplicité du culte chrétien.

» Ce qui me reste à dire de Simon est peu de chose. Quelque zèle que déployassent les Rédemptoristes, il leur était cependant impossible de faire tomber les fers de tous les esclaves. Pendant dix années, l'ex-contrebandier eut à souffrir les misères de la captivité; mais ni les coups, ni les mauvais traitements ne furent capables de briser son corps de fer ou d'amollir son âme. Une seule idée remplissait son esprit, fuir et se venger. Il crut en avoir enfin trouvé l'occasion; le complot, longuement mûri, devait être mis à exécution la nuit suivante. Un Espagnol, auquel le courage manqua au moment de l'exécution, dénonça ses complices. Le traître obtint la liberté pour prix de sa révélation et mit le comble à son ignominie en apostasiant. Deux des conspirateurs expirèrent sous la bastonnade; le troisième, Simon, ne mourut pas, mais les Algériens, pensant qu'après avoir enduré un supplice aussi cruel il serait désormais incapable de travailler, consentirent à le céder, à vil prix, aux religieux.

» Un mois plus tard, Simon revoyait la France, et au bout de quelques semaines, grâce aux bons soins des Frères hospitaliers, il avait recouvré toutes ses forces. De ce jour il ne vécut plus que pour sa vengeance : la haine avait fait de lui un démon.

» La France était alors en guerre avec l'Espagne. Le Malouin s'engagea comme matelot sur un navire corsaire qui, après une heureuse campagne contre les Espagnols, faillit être pris sur les côtes d'Italie. Serré de près par deux galiotes, le capitaine aima mieux s'échouer que de se rendre. Quelques matelots seuls échappèrent du navire incendié et furent

assez heureux pour gagner le rivage en nageant. Simon fut de ce nombre. Obligé de se cacher pendant le jour dans les bois ou dans les rochers, il finit, à travers mille dangers, par regagner la France, qu'il traversa pour aller reprendre la mer sur le *Vautour*, de Nantes, alors en armement. Depuis, il n'avait pas quitté ce vaisseau, où son audace et sa férocité lui acquirent un tel renom qu'à la mort du capitaine Bernard, tué dans un combat à l'abordage, il fut, à l'unanimité, reconnu comme commandant par les pirates. A partir de ce moment le *Vautour* avait bien mérité son nom et la *Nina* était la quarante-troisième victime qu'il emportait dans ses serres.

» Tel était Simon-le-Borgne. Jeudi, nous verrons qui était André.

CHAPITRE XIII.

André-le-Grêlé et les moines de la Val-Grün.

» Depuis deux jours, le *Vautour* avait quitté Saint-Malo, et déjà il croisait en vue des côtes de la Catalogne, lorsque parut tout-à-coup sur le pont un garçon en haillons, aux membres grêles, au visage amaigri et horriblement couturé par la petite vérole; personne ne l'avait encore aperçu. Qui était-il? d'où venait-il? Les forbans l'entourèrent et le questionnèrent. Il parlait passablement français quoique avec un accent allemand très-prononcé, et répondit qu'il se nommait André, que depuis quarante-huit heures il s'était tenu caché dans la cale, entre les tonneaux qu'on y avait arrimés et qu'il voulait s'engager. Ce fut tout ce qu'on put en tirer.

» Quand Simon sortit de sa cabine, il vint droit au drôle et le reconnut pour un mousse que la semaine précédente il avait refusé d'engager à Saint-Malo.

» — A la mer, le marsouin! dit le chef en fronçant le sourcil, et finissons.

» Un robuste matelot s'avança pour saisir l'enfant.

» D'un coup de poing André l'envoya rouler sur le plancher.

» — Bravo! crièrent les forbans.

» Le matelot, furieux, s'était relevé et avait saisi un anspec.

» Les pirates firent cercle.

» Jacques l'abordeur courut sus à son ennemi et lui déchargea sur la tête un coup terrible de son arme; mais le mousse avait bondi de côté et pendant que Jacques, entraîné par la violence du coup porté à faux, hésitait encore, André, en lui passant lestement le pied entre les jambes,

le faisait tomber une seconde fois et s'élançait dans les haubans avec l'agilité d'un jeune chat.

» Le combat avait forcément changé de théâtre. Jacques, son poignard entre les dents, grimpa, lui aussi, dans les cordages et la chasse aérienne commença. Dans cette course furieuse de vergue en vergue, de mât en mât, l'enfant conservait l'avantage ; suspendu par les poignets aux câbles d'étais, il bondissait de l'artimon à la misaine, de la misaine au mât de hune, s'affalait par les drisses, sautait dans les haubans : on eût dit un écureuil.

» Simon, assis sur un rouleau de cordes, comme un juge sur son tribunal, applaudissait à cette haute voltige. L'équipage riait aux éclats. Tout-à-coup le capitaine fit entendre un coup de sifflet et cria : Assez. Sur un signe de son chef, le gabier, essoufflé et honteux, alla s'asseoir sur une couleuvrine, pendant que l'enfant, perché au bout d'une vergue, attendait un nouvel assaut.

» — Arrive ici, fit Simon. Pour cette fois, je te pardonne. Tu as de la poigne et du jarret, je te reçois mousse à mon bord. Allons, ici, et leste.

» André obéit. Le capitaine était en bonne humeur.

» — Tiens, grêlé, dit-il à l'aspirant en lui décochant une taloche, te voilà armé chevalier. J'avais envie de t'envoyer boire ; au lieu de cela, vas manger. Jean, mène-le à la cambuse.

» Le pauvre diable en avait besoin. Il suivit son conducteur.

» Comme il descendait dans la batterie, Jacques lui montra le poing.

» — Ohé ! mon chéri, lui cria Simon ; pas de menace, tu connais le réglement : soixante coups de garcette pour la main levée sans ma permission. Vous savez que je n'aime pas les disputes, mes agneaux.

» L'abordeur se le tint pour dit.

» Il y avait déjà deux ans qu'André-le-Grêlé naviguait sur le *Vautour*, à l'époque de la capture de la *Nina*, et ses compagnons n'en savaient pas beaucoup plus sur son compte que le jour où il leur était apparu pour



La chasse aérienne commença. *(V. page 118)*.

la première fois sur le pont. Quelle était sa religion, sa famille, son pays? Personne n'avait songé à le lui demander. Les forbans sont en général plus soucieux de cacher leur passé que de connaître celui de leurs compagnons, et André, quoique bien jeune, avait déjà des raisons suffisantes pour ne pas être communicatif.

» Le fait est que le mousse, ainsi qu'on avait continué à l'appeler, bien qu'il eût signé, depuis six mois, comme gabier, sur le livre du bord, avait été élevé par la charité de bons moines bénédictins, dans un monastère allemand, devenu sa véritable patrie. Ses souvenirs remontaient pourtant plus loin, et un de ces événements qu'on n'oublie jamais, avait vivement frappé sa jeune imagination.

» Enlevé par une bande de Bohémiens, tireurs d'horoscopes et coupeurs de bourses, il se rappelait, vaguement, avoir voyagé avec eux de ville en ville, tantôt mendiant, tantôt dansant sur la corde, jusqu'au jour de sinistre mémoire où son soi-disant père, le duc d'Égypte, pris en flagrant délit de vol d'un second enfant, avait été pendu haut et court, sur la grande place de Mayence.

» Resté orphelin, par suite d'une de ces aventures assez fréquentes dans les annales de la Bohême, l'enfant avait été adopté, au pied du gibet paternel, par un des Bénédictins qui avaient assisté le supplicié dans ses derniers moments, et conduit au monastère de la Val-Grün.

» On a tellement menti sur les moines et sur les couvents, qu'aujourd'hui, les personnes même les moins hostiles à la religion, mais qui, soit pour un motif soit pour un autre, ne sont pas remontées aux sources de l'histoire des Ordres religieux, se font l'idée la plus complétement fausse de la vie monacale. Suivant les uns, les couvents au moyen-âge étaient de sombres forteresses, habitées par des brigands fanatiques, armés de poignards sous leur froc; suivant les autres, de magnifiques palais, consacrés au luxe et à la mollesse, où des libertins hypocrites, qui ne craignaient rien dans l'autre monde, ne redoutaient dans celui-ci que la goutte, implacable ennemie des gourmands paresseux.

— Il est sûr, dit M. Sorbier, que même, d'après les historiens catholiques, les moines étaient presque tous dissolus, amis du plaisir, de la bonne chère, et fort déréglés dans leurs mœurs.

— Qu'il y ait eu dans le nombre, de mauvais moines, répondit mon père, je ne saurais le nier. Dans l'armée française il s'est toujours trouvé des lâches et des pillards, et cependant, au lieu de me croire en droit d'affirmer que nos armées ne sont qu'un ramassis de brigands et de poltrons, je les tiens pour les plus valeureuses et les plus disciplinées qu'il y ait au monde. C'est justice, me répondrez-vous; mais alors, pourquoi ce qui est juste pour les uns ne l'est-il pas pour les autres? La société doit beaucoup à la discipline de nos soldats, croyez-vous qu'elle doive moins à celle des Ordres religieux?

— Parbleu, s'écrie Henri Sorbier, quelle comparaison! L'armée est le salut de la société, dont les Ordres religieux ont toujours été la plaie, et quant à moi je regarde tous les moines comme d'inutiles parasites.

— Allons, voilà le grand mot lâché, reprit mon père, et la conclusion obligée de tous ces mensonges auxquels le philosophisme donna cours forcé, comme la République aux assignats. Un moine! quelle est cette profession-là? s'écrie Voltaire, c'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être absurde et esclave et à vivre aux dépens d'autrui. Il est vrai que dans son Histoire générale, entraîné malgré lui par la puissance de la vérité, le roi du XVIII[e] siècle écrivait : « On leur donnait des terres incultes qu'ils défrichaient de leurs mains ou faisaient cultiver par leurs serfs; ils formèrent des bourgades, de petites villes autour de leurs monastères, ils étudièrent, ils furent même les seuls qui conservèrent les livres en les copiant, et enfin, dans ces temps barbares, où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans la clôture une retraite assurée contre la tyrannie. »

» Certes, il me semble que, n'eussent-ils fait que cela, les moines n'eussent été ni si absurdes, ni si ridicules; mais ils avaient un tort que

les amis de l'erreur et du mensonge ne pardonnent pas, celui d'avoir adopté dans leur conduite cette belle maxime de Pierre Lombard : *Il est deux choses pour lesquelles un chrétien doit lutter jusqu'à la mort : la justice et la vérité.* Aussi, toute l'école du chef de l'incrédulité, fidèle à la consigne reçue, les attaqua-t-elle avec fureur : *Faites donc vendre les biens ecclésiastiques*, répétait Mme Roland, la douce héroïne de la Révolution, *jamais nous ne serons débarrassés des bêtes féroces tant qu'on ne détruira pas leurs demeures !* Il faut étrangler le dernier des prêtres avec les boyaux du dernier des rois, hurlait un autre apôtre de la tolérance. A quoi bon citer encore, la calomnie ne continue-t-elle pas son œuvre avec acharnement sous nos yeux, et pour le plus grand nombre, un moine n'est-il pas encore le parasite honteux de la société, l'obscurantiste par excellence, le gourmand dissolu, le mendiant paresseux, l'ignorant béatifié, l'ignoble personnage obligé de tous les drames du boulevard et des romans de mauvais lieux.

» Un jour viendra, bientôt peut-être, où la lumière se fera sur ces grandes et nobles institutions, que hier on croyait éteintes à jamais et qui, impérissables comme la vérité, refleurissent déjà de toutes parts. Laissons donc des poètes mendiants qui, depuis quelques années, escomptent leur gloire au profit de leurs folles prodigalités et la foule des écrivassiers, aussi ignorants que vulgaires, rire et plaisanter de l'ignorance béatifiée des moines. Parmi les écrivains dignes de ce nom, dont notre siècle s'honore, presque tous, et ceux-là surtout, que leurs croyances semblaient devoir rendre les plus hostiles aux Ordres religieux, les Guizot, les Hurter, les Voigt, les Ranké, les Hallam, les Haller et autres protestants ont, par leurs travaux consciencieux, accumulé les preuves les plus irréfragables des immenses services rendus par les moines, à la science, à l'agriculture, aux arts et à la civilisation tout entière.

» Il n'y a que quelques années, la populace de Londres, dans une orgie carnavalesque, brûlait, dans les carrefours, d'ignobles mannequins représentant des papistes, et voici qu'aujourd'hui, sur l'une des places publi-

ques de la capitale du monde protestant, les ouvriers luthériens viennent d'élever une statue de bronze à un capucin, le Père Mathieu, l'apôtre de la tolérance.

» Combien de moines inconnus, de prêtres obscurs, mériteraient mieux que les orateurs, les capitaines, les artistes, ces témoignages de la reconnaissance des ouvriers, dont ils furent les frères, les défenseurs et les premiers maîtres dans les arts dont s'enorgueillit l'industrie moderne et dans la science agricole, si fort en honneur aujourd'hui!

» Et cependant il se trouve encore des hommes assez retardés pour oser encore accuser d'inutilité les Ordres religieux.

» Les moines inutiles? Mais n'eussent-ils fait que prier, pensez-vous que cet encens de prières, s'élevant nuit et jour vers le ciel, de quinze ou dix-huit cents monastères n'était pas d'une utilité incontestable pour la société. Courage, amis, disait à ses matelots éperdus, au plus fort d'une tempête, Philippe-Auguste; il est minuit, c'est l'heure où la communauté de Clairvaux se lève pour chanter matines; les prières de ces saints moines vont nous arracher au péril. Voilà comment parlait un vaillant roi de France, digne descendant de ces héros qui, en tête de la loi salique, notre premier code, avaient écrit : Vive le Christ, qui aime les Francs.

» Oh! je sais bien qu'au XIXe siècle, il y a des savants qui rient de l'efficacité de la prière et qui démontrent qu'une tige de fer aimantée vaut mieux qu'une oraison pour détourner la foudre. Eh bien! nous, catholiques, nous croyons que la prière a au moins autant de puissance pour désarmer la colère divine, et que le village groupé près de l'église est aussi bien préservé par la croix du Christ, étincelant au haut du clocher, que par la pointe aimantée d'un paratonnerre.

» Mais du reste les moines n'ont pas fait que prier de cœur, leurs règles leur imposaient aussi le travail manuel, qui est la prière du corps. Sans jeter nos regards dans ces contrées lointaines, où la croix de nos missionnaires a si fort devancé l'épée de nos soldats, interrogeons l'his-

toire de notre pays. Qui donc, si ce n'est les moines, dans le silence de leur cloître, au milieu d'une société ravagée par les flots des barbares venus du Nord, a conservé, en copiant les manuscrits échappés aux flammes, conservé la lumière mourante de la littérature, de la science et de l'histoire?

» Qui a osé mettre un frein aux fureurs des conquérants sauvages, forcer Attila à reculer et le féroce Clovis à courber, pour la première fois, son front superbe devant la croix?

» Qui a défriché de ses mains *un tiers* de l'Europe et réappris l'agriculture aux peuples?

» Qui a ennobli le travail, jusque-là confié à l'esclave et regardé comme indigne de l'homme libre?

» Qui a appris au seigneur que l'ouvrier était son égal et que devant le Christ, seul maître, il n'y avait que des frères?

» Qui a pris l'esclave par la main pour le conduire de degré en degré, non-seulement à l'émancipation, mais aussi souvent aux plus grands honneurs de la terre?

» Qui a fait asseoir sur le trône de saint Pierre, élevé au-dessus des trônes des plus puissants empereurs, des hommes qui, dans leur enfance, avaient été travailleurs des champs, aides-boulangers ou gardeurs de pourceaux, comme le grand pape Sixte-Quint?

» Qui a brisé les fers de quatorze cent mille esclaves, rendu la liberté à plus de soixante millions de serfs, fondé, dans une seule province de France, près de soixante-dix villes ou villages, planté les premières vignes, établi les premiers harras, construit les premiers ponts et les premières routes, ouvert les premières écoles, fondé les premiers hôpitaux, ciselé ces merveilleuses cathédrales que nous ne savons plus qu'admirer, peint ces éclatantes verrières, admirables reliques d'un art à présent perdu?

» Les moines, ces moines inutiles que nous retrouverons partout où il y a une infortune à consoler, une injustice à réprimer, une science à acquérir, un art à enseigner.

» Peintres, architectes, orfèvres, ciseleurs, vignerons, cultivateurs, fabricants d'étoffes, enlumineurs de manuscrits, astronomes, inventeurs, historiens, géographes, mathématiciens, hommes d'État, illustres ministres, voilà ce qu'ont été ces béats ignorants qui, par un serment inviolable, s'engageaient à être absurdes.

» Affranchisseurs d'esclaves, nourrisseurs de pauvres, éleveurs d'enfants, consolateurs de tous les affligés, protecteurs du faible contre le fort, fondateurs de monastères qui, dans les temps où la loi du plus fort était le seul droit, furent les seuls asiles où tous ceux qui fuyaient la violence et l'oppression pussent trouver un refuge assuré, ils traversèrent les siècles en faisant le bien et pour seule récompense de tant d'aumônes répandues, de tant de travaux accomplis, de tant de peines endurées, n'obtinrent pour toute récompense que la spoliation, l'exil, l'outrage et souvent la mort. La Révolution acheva ce que la Réforme avait commencé et crut les avoir à jamais exterminés. Mais le dévouement chrétien ne meurt pas. Le fer de la persécution, avec lequel la philosophie triomphante avait cru couper jusqu'à la racine le vieil arbre du monachisme, ne fit au contraire que l'émonder et qu'en rajeunir la sève.

» Je m'arrête, j'aurais trop à dire; vous connaissez, mes amis, plus particulièrement ces femmes héroïques auxquelles, à quelque ordre qu'elles appartiennent, on donne le nom de Sœurs de Charité. Bientôt, j'espère, dans une suite de conférences particulières, qui ne seront pas, je crois, sans intérêt pour vous, car l'histoire des Ordres religieux est aussi l'histoire du peuple, je m'étendrai plus longuement sur ce sujet devant vous. Je vous montrerai, preuves en main, ce qu'ont fait les moines, ce qu'ils font tous les jours pour vous. En apprenant à mieux les connaître, vous apprendrez à les aimer et à les admirer.

» Le monastère de la Val-Grün était situé à peu de distance de la ville de ***, au flanc d'une montagne à laquelle on arrivait par une belle route ouverte par les moines, à travers de vertes prairies et des champs admirablement cultivés. Des vignes, renommées pour la bonté de leurs vins,

couvraient la pente de la colline et encadraient de leurs pampres verts un parc planté de chênes séculaires, entremêlés de hauts sapins.

» Par-dessus la muraille en briques rouges, dessinant l'enclos proprement dit et à travers le feuillage, on distinguait de loin une église, dont la flèche s'élançait légèrement vers le ciel, et de nombreux bâtiments, dont l'ensemble semblait former un village.

» La première de ces constructions était l'hôtellerie du monastère; elle semblait venir d'elle-même au-devant des voyageurs et des pélerins, car l'hospitalité était le premier devoir imposé par la règle de saint Benoît, et chacun savait que dans ces auberges gratuites il recevrait l'accueil le plus bienveillant et les soins les plus empressés. L'hôpital et l'aumônerie venaient ensuite. Six moines infirmiers, dont le doyen portait le beau titre d'infirmier des pauvres, étaient chargés de l'entretien de la pharmacie et du soin des malades. Six autres moines se relayaient chaque semaine pour le service des indigents à l'aumônerie et la distribution régulière, aux nécessiteux et aux mendiants, de trois cents pains de deux livres, de légumes frais ou secs et de six cents deniers d'argent, deux fois la semaine.

» Les autres bâtiments, disséminés dans le parc, formaient une de ces vastes exploitations, moitié agricole, moitié industrielle, dont la réunion formaient ces phalanstères modèles que les Cabet, les Louis Blanc, et les Victor Considérant ont vainement tenté de reconstituer avec le concours de leurs adeptes et l'argent des gouvernements et qui, au moyen-âge, prospéraient si admirablement dans les lieux les plus incultes et les plus dépourvus de toute ressource. Il est vrai que la devise des moines était foi et abnégation, et celle des frères harmoniques, orgueil et égoïsme. Les premiers obtinrent les plus magnifiques succès, les seconds aboutirent à la police correctionnelle; il ne pouvait pas en être autrement.

» Le monastère, proprement dit, plus reculé au fond du parc, s'appuyait contre l'église. Destiné au logement des moines, il comprenait, outre les cellules, les salles capitulaires, le réfectoire où se prenaient les

repas en commun, les salles de travail pour la copie des manuscrits et les longs cloîtres silencieux où les savants bénédictins venaient, dans leurs promenades silencieuses, élever leurs pensées par la méditation.

» En dehors de cette partie consacrée au silence et au recueillement, l'activité sans désordre, le mouvement sans tumulte, régnait dans tout le reste de l'enclos. Le nombre des employés du monastère était énorme. Outre trois cents moines et plus de cent cinquante enfants pauvres ou orphelins, recueillis et élevés par la charité, il y avait d'abord les serviteurs attachés spécialement à la personne de l'abbé, les censitaires qui, pour échapper à la tyrannie des seigneurs, s'étaient donnés au couvent, à des conditions débattues entre eux et le prieur, les serfs, proprement dits, ou colons et les ouvriers payés. Cette population, montant à plus de trois mille personnes, formaient deux catégories ou familles.

» Tous ceux qui demeuraient dans les manses ou fermes, composées chacune de vingt à vingt-cinq personnes, dirigées par un chef d'exploitation, nommé hobarius, travaillaient les champs et constituaient la famille du dehors.

» Les ouvriers employés et logés dans l'intérieur de l'enclos, jardiniers, terrassiers, brasseurs, boulangers, palefreniers, tanneurs et teinturiers, formaient la famille du dedans.

» Les moines, regardés comme les pères de ces deux familles et leurs directeurs dans les travaux, s'occupaient particulièrement de la copie des manuscrits et de la préparation des drogues pharmaceutiques. Les uns étaient hôteliers, infirmiers, aumôniers ou teneurs de livres; les autres, orfèvres, peintres, mécaniciens, chimistes, architectes, tailleurs, cordonniers ou relieurs.

Le travail assigné à chacun d'eux était peut-être un peu moins pénible que celui des ouvriers, mais outre que ce travail n'était pas payé, ils étaient moins bien nourris que les laïques et, de plus qu'eux, assujettis aux longues prières du chœur, à la psalmodie, aux offices de nuit, au jeûne rigoureux du grand carême de soixante-dix jours avant Pâques,

sans compter celui du vendredi et du samedi de chaque semaine. Leur principal repas, dit un savant historien protestant, Hurter, consistait, pour les jours ordinaires, en deux plats maigres, de la bière et quelques onces de pain bis. Les jours de fête, ils avaient, en outre du pain blanc, un peu de fromage, un verre de vin, rarement du poisson et jamais de viande. Quant au régime du carême, il était beaucoup plus dur que celui des forçats.

» Ajoutez à cela que dans la vie d'un bon religieux vous ne trouveriez pas un instant qui ne fût un sacrifice de sa volonté. La règle bénédictine sous laquelle ont vécu, dans plus de mille couvents, plusieurs générations de moines, et qui n'a pas moins d'un volume in-folio, impose, non-seulement l'obéissance, le jeûne, la prière, le silence absolu, pendant tous les repas et durant les soixante-dix jours de carême, mais règle avec une incroyable minutie les actes les plus indifférents de la vie, la manière de boire et de manger, de poser les plats sur la table, de cuire les haricots, de se lever et de se coucher, de s'habiller, de se peigner, de se laver les mains. Le moine, plus encore que le soldat, est l'homme du réglement et sa vie un acte perpétuel d'obéissance, une immolation volontaire de sa personnalité. La forme de ses habits, leur matière, l'heure de ses repas, les plats qui le composent, les quatorze jours de l'année dans lesquels il doit se faire raser, le genre de t avail auquel il est tenu de s'appliquer, la longueur de la règle et le nombre des plumes qu'il emploiera, tout est prévu, fixé, arrêté. Peu importe son désir, son inclination, il a juré obéissance entre les mains de l'abbé, il doit obéir.

— Ma foi, Voltaire avait raison de dire qu'un moine est un être absurde qui a juré d'être esclave, s'écria Henri Sorbier.

— Pensez-vous que nos soldats ne soient que d'absurdes esclaves? demanda mon père.

— Je suis loin de le penser, mais je ne vois pas trop.....

— Moi, au contraire, je vois beaucoup. Un soldat est, lui aussi,

l'homme du réglement, de la consigne, de la discipline, à votre choix. Ses heures de travail et de récréation, comme celles de son lever et de son coucher sont marquées. Chacune des pièces de l'uniforme est minutieusement obligatoire. Le sac dans lequel il porte ses effets d'ordonnance doit avoir juste un certain nombre de centimètres et contenir, comme la besace du moine, un peloton de fil, deux aiguilles et trois boutons. La sentinelle en faction n'a pas le droit de s'éloigner de plus de quarante pas de sa guérite. Au port d'armes, elle doit regarder à quinze pas en avant et tenir le doigt à la couture du pantalon. Les jours de barbe, la longueur à laquelle doivent être coupés les cheveux et les moustaches, la manière d'attacher la cravate, tout est réglé aussi minutieusement dans une caserne que dans un monastère. Ce que je dis-là est-il vrai?

— Parfaitement exact, dit le colonel.

— Si le moine est absurde en suivant son réglement, le soldat ne l'est pas moins en observant sa consigne. Il y a au moins parité; mais ce à quoi vous n'avez pas pensé, mon cher Henri, c'est que le soldat est beaucoup plus esclave.

— Oh! quant à cela, ce n'est pas mon opinion, fit le jeune médecin.

— Tiens, dit Bastien, ça va être la répétition de l'autre jour.

— Cela ne peut-être autrement, reprit mon père. De deux hommes quel est le plus libre à votre avis, celui qui obéit volontairement ou celui qui ne cède qu'à la force.

— Celui qui obéit volontairement, cela va sans dire.

— Eh bien! je veux vous faire la partie belle. Je ne prendrai pas comme terme de comparaison, dans un régiment, les réfractaires amenés par les gendarmes sous les drapeaux. Je ne parle pas même de ces conscrits tombés au sort et qui ne quittent qu'avec larmes la maison paternelle. Non, je serai plus généreux; au volontaire de la croix, j'opposerai l'engagé volontaire. L'un est entré au régiment comme un véritable

étourneau; il était séduit par le brillant uniforme, il s'ennuyait du travail de l'atelier ou des champs, il arrive et signe sans même savoir ce qu'est la vie militaire. Huit jours ne se sont pas écoulés qu'il se repent; il voudrait quitter, mais il n'est plus temps, il est soldat, il appartient à l'État. Pensez-vous que cet homme soit réellement libre?

» Supposez que ce jeune homme, au lieu de se présenter à la Mairie, soit venu au monastère. Là, rien à signer, point de vœux à faire, il faut attendre, attendre longtemps, des mois, des années, étudier sa vocation, voir de près cette vie à laquelle on aspire. Il est reçu postulant, puis novice encore pour longtemps. Déjà il porte le froc, il est vrai, mais il peut le quitter, personne ne le retient, il est libre. Ses supérieurs, loin de le pousser en avant, l'exhortent à bien réfléchir, à ne rien faire témérairement. Enfin il prononce ses vœux, il est moine, il est prêtre. Des deux engagés, s'il est un esclave, n'est-ce pas plutôt celui qui a été surpris, que celui qui, sachant parfaitement ce qu'il fait, abdique librement sa liberté et se fait le serviteur volontaire, non pas des hommes, mais de Dieu?

CHAPITRE XIV.

Où l'on voit que la paresse enseigne tous les vices.

» André n'avait que huit ans lorsqu'il vint, pour la première fois, s'asseoir sur les bancs de l'école mutuelle, dirigée par le frère Pacôme, et y recevoir les premières notions de l'instruction religieuse dont, pendant plusieurs siècles, les Ordres religieux furent en Europe les seuls dispensateurs.

» A cet âge, le cœur des enfants, quoique pur, laisse découvrir les penchants vicieux que chacun de nous porte en naissant et qu'il importe si fort d'étouffer dans le germe avant qu'ils soient développés. Le bon religieux, en étudiant l'enfant nouvellement arrivé, ne tarda pas à se convaincre de sa déplorable précocité dans le mal. Sa vie aventureuse et l'infâme société des Bohémiens en lui donnant la triste habitude de l'oisiveté, du mensonge et du vol, avaient fait de lui un homme pour le mal, bien avant l'époque ordinaire. Après deux ans d'efforts infructueux pour ramener au bien cette nature pervertie, il fallut se résigner à séquestrer André de la société des autres enfants et éloigner la brebis gangrenée du troupeau auquel elle aurait, malgré les plus grandes précautions, inoculé sa maladie.

» Devenu apprenti relieur, par ordre de l'abbé, et n'ayant guère d'autre société que celle des moines bénédictins, ouvriers silencieux et austères, André, loin de prendre du goût pour le travail manuel, n'apporta dans l'atelier que paresse et ennui. Là, comme dans l'école, ni la douceur ni la sévérité ne purent triompher de son mauvais vouloir, et, loin de changer sa nature perverse, ne firent que le rebuter.

» Plusieurs années s'écoulèrent ainsi sans apporter aucun changement

dans la conduite de l'apprenti pour lequel la vie d'intérieur et de régularité était devenue un vrai supplice. L'abbé, à bout de moyens, ne savait plus que décider lorsqu'une grave maladie, dont André fut atteint, vint tout-à-coup apporter un notable changement dans ses habitudes et dans son caractère.

» A une époque où la vaccine était encore inconnue, la petite vérole était un vrai fléau dont l'apparition, dans un pays, causait une terreur générale et qui, à chaque fois, faisait d'épouvantables ravages. Vers la fin de l'automne de l'année 1518, elle éclata avec violence au monastère de la Val-Grün.

» L'apprenti, un des premiers atteints, fut transporté à l'hôpital du couvent, où pendant douze jours il fut entre la vie et la mort. Le dévouement des moines, devenus infirmiers au péril de leur propre vie, pour soigner, non-seulement les malades du couvent, mais les pauvres et les étrangers, l'arracha à la mort. Peu à peu il recouvra ses forces, et la vue, qu'il avait presque perdue, revint avec elles. Mais quand pour la première fois il put se voir dans une fontaine, il se fit horreur à lui-même. Sa tête était chauve, ses paupières rougies et tuméfiées, son visage couturé de sillons livides, ses lèvres épaissies et bleuâtres : on eût dit un de ces lépreux qu'au moyen-âge on éloignait de la société des hommes, tant leur aspect était repoussant et leur contact dangereux. En ce moment il regretta de n'être pas mort et pendant deux jours demeura plongé dans un muet désespoir. Les religieux, toujours compatissants à toutes les infortunes, essayèrent par leurs paternelles consolations de relever cette âme abattue. Leurs paroles touchantes parurent avoir enfin trouvé un écho dans son cœur endurci. André sortit de l'hôpital entièrement changé, et sa conversion fut pour les bons Pères une douce récompense de leur zèle chrétien.

» Le grand air et l'exercice des champs semblant devoir convenir au convalescent, plus que le travail de l'intérieur, l'abbé du monastère assigna, comme occupation, au jeune homme, la culture du jardin. Au

grand étonnement de tous, bien qu'il ne fût pas encore entièrement remis, il s'y employa avec un zèle que ses directeurs durent modérer dans son intérêt. De paresseux il était devenu actif, de turbulent, calme et modeste; il gardait habituellement le silence, marchait les yeux baissés et passait de longs moments en prière dans l'église du monastère, comme plongé dans la méditation. La pompe des offices religieux, le chant des moines et leur recueillement captivaient son âme et charmaient son imagination exaltée.

» Nulle part, du reste, plus que dans le couvent de la Val-Grün, les arts n'avaient été appelés à remplir leur plus sublime destination. Tout devait se réunir pour entourer le culte d'un éclat qui, néanmoins, ne portait pas atteinte à la gravité et à la dignité qu'il doit toujours conserver. Les lustres de l'église étaient ornés de pierres précieuses, les murs couverts de tableaux, les fenêtres garnies de splendides vitraux. Des tapisseries pendaient autour de l'église et les saintes reliques, renfermées dans des châsses d'or, étincelaient au milieu d'une forêt de cierges allumés, sur les autels ruisselants de pierreries.

» La Val-Grün était en effet un des plus opulents monastères d'Allemagne. Le travail des moines avait fait cette richesse dont eux seuls ne profitaient pas, mais qui était celle des pauvres, dont ces religieux, vêtus de grossiers vêtements et vivant de jeûnes et de privations, se regardaient comme les intendants et les économes.

» Les couvents, à cette époque, étaient des greniers d'abondance auxquels les populations voisines durent souvent leur salut. Pendant l'hiver qui suivit la maladie d'André, le jeune converti, auquel déjà le Père intendant accordait une entière confiance, fut adjoint aux frères aumôniers chargés de distribuer, pendant tout un mois que dura une affreuse disette, un bœuf entier par jour avec du pain et de l'argent aux indigents accourus en foule et campés dans les bois du voisinage.

— Un bœuf entier tous les jours, fit Bastien.

— Ceci est de l'histoire, reprit mon père, et n'a rien d'extraordinaire

pour ceux qui connaissent les couvents. Je pourrais vous citer mille faits de cette nature; le couvent de Moissac, en France, distribuait, le jeudi saint, du pain, du vin, des haricots et une pièce d'argent aux pauvres; celui d'Hirchau donnait annuellement quatre cents muids de fruits, une livre de lard et deux de pain à neuf cents indigents; l'abbé du monastère d'Hemmenrode fit, dans l'hiver de 1197, tuer tous les bestiaux appartenant à sa communauté pour nourrir les pauvres; celui de Saint-Bénigne, de Dijon, dans une occasion semblable, dépouilla la châsse du saint de ses pierreries et de ses plaques d'or et d'argent. Le prieur Berthold ordonna de briser un devant d'autel si beau qu'on ne le découvrait qu'aux fêtes solennelles. Enfin, une multitude de couvents vendirent leurs vases sacrés et engagèrent leurs livres pour venir au secours d'infortunés qui, sans eux, seraient morts de faim et de misère.

— Ces distributions d'aumônes n'étaient pas toujours gratuites, fit remarquer malicieusement M. Sorbier, et la charité des moines n'était souvent qu'une heureuse spéculation.

— Pourriez-vous en citer quelques exemples? demanda le colonel. Nous nous défions, et pour cause, de ces accusations générales, que leurs auteurs n'accompagnent d'aucunes preuves.

— Il me serait difficile d'établir les faits, reprit le notaire un peu embarrassé toutes les fois qu'on voulait le pousser un peu, mais il est avéré que les Prémontrés, par exemple, imposaient certaines charges aux pauvres qu'ils avaient secourus.

— Quelle espèce de charges?

— Ma foi, je ne sais pas trop au juste, mais enfin des conditions fort onéreuses.... probablement...., du moins c'est ce que j'ai lu dans Hurter.

— Dans Hurter? s'écria mon père. En effet, je me rappelle, et même les conditions y sont détaillées.

— Vraiment? je ne les ai pas vues.

— C'est votre faute, mon cher voisin. Tenez, voici le volume; regardez aux pièces justificatives, il y a un renvoi.

— En effet, reprit Henri auquel j'avais remis le volume, voici le passage.

M. Sorbier ajusta ses lunettes d'argent et lut :

« En retour des aumônes que leur avaient distribuées les moines de l'Ordre des Prémontrés, les pauvres étaient tenus.....

— Attention ! fit mon père.

» A balayer le cloître le samedi et à sonner les cloches, continua M. Sorbier. »

— Portez armes ! présentez armes ! s'écria mon oncle, et vive la tyrannie !

Sauf la dynastie Sorbier, tout le monde éclata de rire.

« L'année 1520 arriva. André, bien qu'il eût déjà près de seize ans, en paraissait à peine avoir quatorze. Sa piété semblait s'accroître de jour en jour et depuis dix-huit mois, l'ex-bohémien, devenu un sujet d'édification pour le monastère, parlait déjà d'embrasser la règle de saint Benoît. Seul, le frère Pacôme concevait quelques soupçons sur la sincérité du novice dont la ferveur était citée comme modèle par le Père abbé à ses religieux mêmes.

» Un soir, en faisant, suivant la règle, sa ronde de nuit le long des murs de l'enclos, le Père prieur crut entendre un bruit de pas précipités dans le fourré et, à la lueur de sa lanterne, il aperçut indistinctement une forme humaine sur la crête de la muraille. Il avança rapidement de ce côté, mais déjà l'apparition s'était évanouie, et il ne restait à terre d'autre trace que des feuilles arrachées et quelques petites pierres détachées du mur. Était-ce un voleur qui avait tenté de s'introduire dans l'enclos et que l'approche du moine avait fait fuir ? Le prieur ne s'arrêta pas à cette idée et resta persuadé que c'était plutôt une évasion de quelque homme attaché au monastère dont il venait d'être témoin. Mais quel était le fugitif, dans quel but avait-il choisi la nuit pour se sauver comme un malfaiteur, alors que durant le jour les portes du couvent restaient ouvertes, voilà ce qu'il ne put s'expliquer.

» L'heure était trop avancée pour qu'il fût possible de rechercher le

coupable sans causer de désordre; aussi le prieur se contenta-t-il d'avertir le frère portier de prendre les noms de tous ceux qui le lendemain sortiraient du monastère ou y rentreraient, et lui-même revint, selon la règle, faire son rapport à l'abbé qui, comme lui, fut d'avis de remettre les recherches au lendemain.

» Cette grave infraction au réglement causait cependant un vif chagrin à l'abbé qui craignait que cette fuite ne fût le prélude de désordres plus graves. A l'office de la nuit il compta ses religieux : pas un seul manquait au chœur. Le coupable ne pouvait donc être qu'un novice ou peut-être un ouvrier payé; le crime n'était donc plus qu'une simple faute.

» Le jour suivant, après la grand'messe, le Père sacristain, en dépouillant l'autel, sentit une petite pierre sous son pied; il se baissa pour la ramasser : c'était une perle. Il chercha d'abord inutilement d'où elle pouvait être tombée, mais tout-à-coup il poussa un cri de stupeur. La splendide garniture de perles d'émeraudes et de diamants de l'image miraculeuse de la Vierge avait été arrachée de force avec un instrument, et la plaque de métal, faussée en plusieurs endroits, portait l'empreinte du ciseau qui avait servi à consommer le vol. Le moine se souvint alors que André lui avait un jour demandé la valeur de cette garniture. Un soupçon terrible traversa l'esprit du moine qui courut aussitôt à la cellule qu'occupait le jeune jardinier. André n'y était pas et personne encore ne l'avait vu ni à la prière ni au travail. Le soir il ne reparut pas.

» La découverte du vol sacrilége commis par le novice qui, sous les dehors de la piété, avait su préparer,avec tant d'habileté et une si infernale hypocrisie, cette action détestable, plongea dans la consternation tous les habitants du monastère. L'abbé dépêcha aussitôt des religieux tant à Mayence que dans les villages voisins. Leurs recherches furent infructueuses et ils rentrèrent au couvent, quelques jours après, sans avoir pu découvrir nulle part la moindre trace du fugitif.

CHAPITRE XV.

Dans lequel le lecteur, plus heureux que les moines, retrouve le fugitif et l'accompagne de Mayence à Cologne.

» Le matin même du jour où le vol fut découvert au monastère, mais plusieurs heures auparavant, une barque marchande, chargée de ballots de laine, descendait rapidement le cours du Rhin en se dirigeant vers Cologne. Au nombre des passagers, presque tous négociants, que leurs affaires conduisaient, soit dans la riche capitale de l'électorat, centre d'un important commerce, soit en Hollande, se trouvait un jeune homme, chargé d'une importante mission pour une abbaye située dans les environs de Cologne et qui, au point du jour, s'était présenté à Mayence, à bord de la *Sainte-Gertrude*. Son passeport, signé par l'abbé de la Val-Grün et portant le sceau en cire verte du monastère, était parfaitement en règle; il avait payé d'avance le prix de son passage. Aussi le patron de la barque, tout en s'étonnant que, contrairement aux habitudes reçues, ce voyageur n'eût pas de compagnon, n'avait-il fait aucune difficulté pour le recevoir. Sa mission était d'ailleurs si pressante et sa crainte d'éprouver le moindre retard si vraie, que le bonhomme Vürter en conçut pas même le plus léger soupçon. Heureusement le vent était bon et les mariniers, favorisés par la brise et par le courant, n'avaient besoin que de leur gouvernail pour maintenir l'embarcation au fil de l'eau.

» Bien que dans plusieurs voyages sur les principaux fleuves de l'Europe, j'aie pu m'assurer que la réputation du Rhin est un peu usurpée et que pour la beauté pittoresque de ses rives, la Garonne, entre Toulouse et Bordeaux, ne le cède en rien au fleuve allemand, il n'en est pas moins

vrai que la descente de Mayence à Cologne ne soit une des plus ravissantes promenades que l'on puisse faire.

» Mais en ce moment André, nos lecteurs l'ont sans doute reconnu, avait à penser à bien autres choses qu'aux beautés de la nature. Peu lui importait ce fleuve majestueux, tantôt s'épandant comme une mer entre des plaines fertiles, peuplées de villes et de villages, tantôt précipitant son cours, resserré par une double ceinture de rochers, sur la crête desquels se profilaient fantastiquement les fiers donjons des manoirs féodaux, aujourd'hui démantelés et en ruines. Aussi passa-t-il, presque sans les regarder, devant toutes ces merveilles de la nature et de l'art, si souvent décrites par les touristes et chantées par tous les poètes, et à peine prêta-t-il l'oreille aux nombreuses légendes racontées par le pilote aux voyageurs attentifs. Une seule pensée remplissait son esprit, échapper par la fuite à la punition du vol sacrilége qu'il venait de commettre et gagner un asile où il pût, en sûreté, se plonger dans la paresse et dans la débauche.

» La crainte l'obsédait pourtant et un moment elle fut sur le point de le trahir. Ce fut lorsque de la rive où venaient finir les propriétés de la Val-Grün, située à quelque distance en dessous de Mayence, une barque, se détachant du bord, hêla la *Sainte-Gertrude*. André se crut poursuivi, il porta vivement la main à la poche dans laquelle étaient égrenées les pierres précieuses détachées de l'autel et le passeport faux dont il s'était muni et se prépara à les jeter dans le fleuve pour faire disparaître cette preuve de son méfait.

» Cette terreur que, fort heureusement pour lui, personne ne remarqua, ne dura qu'un instant. L'homme qui avait appelé s'était sans doute trompé, car le pilote répondit sans s'arrêter et quelques moments après la montagne de la Val-Grün s'abaissait et disparaissait à son tour derrière d'autres montagnes. Alors seulement le fugitif respira et, voulant payer d'audace, il se rapprocha du gouvernail et vint, avec les autres voyageurs, écouter les récits de maître Vilhelm.

» — Vous voyez, mes maîtres, disait le vieux pilote, ce rocher nu qui forme une île de pierre au plus profond du fleuve, et sur laquelle se dresse une tour isolée, sans porte, et percée d'étroites fenêtres grillées, dans laquelle, depuis un siècle, personne n'a pénétré, c'est la Tour-des-Souris. Toutes les nuits, à minuit, une figure de damné apparaît entre les créneaux et pousse des cris plaintifs. Ce fantôme est celui d'un mauvais évêque, seigneur de la contrée, qui, après avoir fait remplir sa tour de farine, de viandes et de vin, s'y retira pendant une affreuse famine, pour y vivre dans l'abondance, sans donner un grain de blé à ses malheureux vassaux que, du haut de la plate-forme, ses soldats avaient ordre de percer de flèches, s'ils tentaient d'approcher pour implorer sa pitié.

» Or, une nuit, pendant que le mauvais évêque se réjouissait dans un festin, il entendit un bruit extraordinaire et ses archers vinrent avec effroi lui annoncer qu'une innombrable légion de rats, traversant le Rhin à la nage, venait assaillir la forteresse. Le prélat ne fit d'abord qu'en rire, mais bientôt les rats, se précipitant en masse par toutes les ouvertures, il fallut leur livrer un combat terrible. Ce qu'il en périt, personne ne peut le dire, mais leur armée était aussi innombrable que les sables de la mer. L'évêque et ses serviteurs furent dévorés vivants par cette multitude affamée, en punition de leur avarice, et depuis la tour maudite a été appelée la Tour-des-Souris.

» — Le moine de Vittemberg a donc bien raison de dire que tous les papes, les cardinaux et les moines devraient être mis dans le même sac et noyés au fond de la mer, dit un voyageur.

» — Eh! reprit un autre, les seigneurs qu'il flatte tant ont fait vingt fois plus de mal que les prêtres et c'est par eux qu'il aurait dû commencer sa réforme.

» — Réforme! réforme! s'écria un troisième, tout cela n'est qu'un mot, et si l'Église a besoin de réforme, ainsi que l'a reconnu le premier le Saint-Père, ce serait au Pape à être le réformateur et non pas à cet

ivrogne de Martin Luther, à ce saxon orgueilleux, aux épaules carrées, qui passe ses nuits à boire, prêche l'épée au côté, voudrait tout tuer ou brûler au nom de la tolérance, refuse obéissance à ses supérieurs, excite le peuple à la révolte, abat les clôtures des couvents et épouse une religieuse défroquée, au grand scandale de tous les gens honnêtes et craignant Dieu.

» — C'est pour le bien du peuple qu'il fait cela.

» — Dites plutôt pour les biens des Ordres religieux qu'il veut s'approprier. Sa réforme, c'est le libertinage érigé en morale et le pillage organisé.

» — Martin Luther n'a jamais organisé le pillage.

» — Oh! vraiment! et qu'est-ce donc que son livre intitulé : *De Fisco communi*, dans lequel il décide que les dépouilles des couvents seront partagées en huit parts, dont la plus grosse sera pour les prédicateurs de l'Évangile.

» — Les barons n'entendent pas de cette oreille, remarqua quelqu'un.

» — Parbleu! ils gardent tout; mais ce n'est pas la faute du moine défroqué qui, l'autre jour, à la taverne de *l'Aigle*, où il buvait avec ses disciples, criait comme un enragé : Au diable, sénateurs et châtelains, princes et grands qui ne laissent pas aux serviteurs de l'Évangile de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants.

» — Pourquoi leur disait-il : Ces abbayes sont à vous comme les bêtes qui courent sur vos terres, comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos rivières? Il le leur a tant répété, qu'ils l'ont cru.

» — Il paraît même que François de Sickingen l'a pris au mot. Figurez-vous que ce noble seigneur chasse aux moines comme aux sangliers. Il n'y a pas huit jours, il avait fait tendre des filets autour d'un monastère. Les religieux, effrayés par ses soldats, ont voulu se sauver, ils sont tombés dans le piége. Autant il en a pris, autant il en a mutilé.

» — Et que dit Luther ?

» — Luther? Oh ! il rit de la plaisanterie, et permet au landgrave de prendre deux femmes, comme lui en a pris une. Il est très-tolérant pour ses amis, mais pour ses ennemis, c'est différent : « Si nous pendons les voleurs, si nous supplicions les brigands, si nous brûlons les hérétiques, hurle le bon docteur, pourquoi ne traitons-nous pas ainsi ces maîtres de perdition, ces cardinaux, ces papes, toute cette lie de la Sodome romaine, pourquoi ne lavons-nous pas nos mains dans leur sang! »

» — Le fait est qu'il n'est pas plus doux pour ses anciens amis, quand ils veulent se séparer de lui, interrompit un marchand de Mayence, je l'ai entendu à Vittemberg, prêcher, casque en tête, à l'église de Tous-les-Saints, contre son ancien disciple Carlstadt; il écumait de colère et il n'y a pas de nom qu'il ne lui ait donné. Quelle éloquence ordurière! il l'a appelé polisson, faux prophète, bateleur, bœuf, tête d'âne, pourceau, cochon.

» — Allons donc, ce n'est pas possible, s'écria le saxon qui, le premier, avait engagé la dispute.

» — Pas possible, mein Got! Vous n'avez donc pas lu sa lettre au roi d'Angleterre?

» — Non, vraiment, je ne savais pas qu'il eût écrit.

» — J'en ai pris une copie pour un de mes amis de Koln (Cologne). Voulez-vous que je vous en fasse lecture?

» — Voyons! voyons! dirent plusieurs voix.

» — Écoutez :

« *Martin Luther, moine, à Henri VIII, roi d'Angleterre.*

» Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit, à mon tour, de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il jette ses excréments à la couronne de mon monarque et de mon Christ, pourquoi s'étonnerait-il si je barbouille d'une manière semblable son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un men-



Le premier qui se permet d'entamer une controverse religieuse..... *(V. page 145.)*

teur et un maraud ?... Courage, cochon que vous êtes, brûlez-moi, si vous l'osez..... »

» On dit que le style peint l'homme; d'après cela, mes maîtres, que pensez-vous de ce Martin le réformateur?

» — Il mériterait qu'on le brûlât comme les anabaptistes que lui-même a brûlés.

» — C'est un fou dangereux et un voleur.

» — Il vaut encore mieux que votre pape et ses cardinaux.

» — A bas la réforme!

» — A bas les couvents!

» — Qu'est-ce donc que ce tapage? s'écria tout-à-coup maître Vürter qui, craignant que la dispute ne finît par dégénérer en rixe, crut le moment venu d'interposer son autorité. Le premier qui se permet d'entamer une controverse religieuse, je le débarque immédiatement sur la rive. Vous entendez.

» Personne ne se souciait de continuer son voyage à pied, aussi se fit-il un profond silence. Le vieux pilote en profita pour entamer la légende du seigneur au barillet. Avant qu'il l'eût commencée, André s'éloigna du gouvernail et alla s'asseoir seul à l'écart.

» La réforme ou plutôt la révolte prêchée par Luther n'était encore qu'à son début, et déjà elle passionnait l'Allemagne, d'où plus tard elle devait déborder sur le monde et faire couler tant de sang et de larmes. Élevé dans l'intérieur d'un couvent, à la porte duquel venaient expirer les bruits du monde, le jeune homme n'avait vaguement entendu parler du moine de Vittemberg que comme d'un pécheur pour la conversion duquel il fallait prier.

» La conversation qu'il venait d'entendre et qu'il avait écoutée avec avidité, sans bien la comprendre, réveillait en lui ses plus mauvais instincts. Il se forgeait un Luther à lui, pillant les églises et partageant calices et ostensoirs d'or, reliquaires précieux, perles et diamants entre ses disciples et ses complices. Voleur sacrilége, il brûlait de s'enrôler

sous la bannière d'un chef dont la puissance lui garantirait l'impunité et dont la doctrine l'absoudrait de ses méfaits vis-à-vis de sa propre conscience.

» Avant d'avoir entendu les prédications de Martin Luther, le novice de la Val-Grün avait commencé à mettre en pratique ses audacieuses maximes. L'esprit de révolte était le fond de son caractère; sans le savoir, André, depuis longtemps, était protestant.

» La tête appuyée entre ses mains, et absorbé par ses pensées, le fugitif se demandait si, au lieu de continuer son voyage, il ne ferait pas mieux de repartir de Cologne pour Vittemberg; là du moins il pourrait se défaire avantageusement des objets volés et peut-être se procurer de nouvelles richesses; mais son signalement serait alors donné le long du fleuve et s'il était pris en remontant le Rhin.....

» A Cologne aussi il pouvait être arrêté. Cette idée lui donna le frisson; il voulut l'écarter, ce fut en vain. Plongé dans une lourde torpeur, causée par la fatigue et l'émotion, et dominé, quoiqu'il eût les yeux ouverts, par une sorte de sommeil lucide, il voyait vaguement la place publique de Mayence et au milieu de la foule une potence où se balançait le corps de son père, le duc d'Égypte, pendu pour vol. Lui-même, solidement lié à l'échelle fatale, attendait son tour au pied du gibet. Des voix irritées criaient tout autour : A mort le faux moine! à mort le sacrilége! Puis il entendait la triste et solennelle psalmodie des moines de la Val-Grün, venus pour l'assister dans ses derniers moments.

» Rien n'est terrible comme ces cauchemars qui, lorsque l'ivresse ou le délire du crime a cessé, s'attachent au coupable pour le torturer et partagent, avec le remords, sa malheureuse existence. Chez l'homme juste, le sommeil est doux et réparateur; chez l'enfant, dans sa pureté native, il est gracieux et angélique; mais pour les hommes pervers, il est inquiet, tourmenté, hideux. Le criminel endormi souffre plus que dans l'état de veille, car alors il est comme garrotté et livré pieds et poings liés à sa conscience, devenue son bourreau.

» Pour la première fois, depuis son évasion, le fugitif avait succombé à la fatigue, et pour la première fois aussi il éprouvait cet effroyable supplice que les païens croyaient infligé à l'ennemi des dieux par des furies invisibles, armées de fouets sanglants dont chaque lanière était un serpent. Nous, chrétiens, nous savons que ces furies de l'enfer ne sont autre chose que le cri d'une conscience tourmentée, cri terrible, cri indomptable qui, plus d'une fois, a forcé l'assassin à se dénoncer par sa propre bouche et à se livrer lui-même à ses juges.

» Longtemps le duc d'Égypte se tordit dans d'horribles convulsions, enfin il demeura raide et immobile. La foule fit silence, les bourreaux détachèrent le cadavre défiguré et l'étendirent sur la claie sur laquelle il devait être traîné à la fosse des suppliciés. Les chants religieux recommencèrent, en même temps une main s'abattit sur l'épaule du second condamné et une voix rude fit résonner à ses oreilles ces mots terribles: Allons, debout, voici le moment!

» André poussa un cri rauque et se releva comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique.

» Devant lui, le Rhin coulait majestueux et fier, les passagers rassemblaient leurs paquets à la hâte et sur la rive du fleuve, encombré de barques, les derniers rayons du soleil empourpraient le faîte de la gigantesque cathédrale de Cologne et faisait étinceler, comme autant d'étoiles, les mille croix d'or de ses clochers.

» L'exécuteur des hautes œuvres, dont l'attouchement avait si brusquement éveillé le fugitif, n'était autre que le bon Vürter qui, sans se douter de l'effet qu'il avait produit, s'occupait maintenant à diriger la manœuvre. Un moment après la *Sainte-Gertrude* rangeait mollement le quai où ses passagers prenaient terre.

CHAPITRE XVI.

A Cologne.

» C'était une belle et riche ville que Cologne, au commencement du XVIe siècle. Indépendante, quoique enclavée dans l'électorat de même nom, elle faisait partie de cette puissante association de villes libres Allemandes, connue sous le nom de Hanse ou ligue hanséatique qui donna une si prodigieuse impulsion au commerce d'outre-Rhin et dans laquelle comptèrent plusieurs de nos ports français, Rouen, Bordeaux, Bayonne et Marseille. Maîtresse du Rhin, comme Brême et Hambourg l'étaient de la Baltique et de la mer du Nord, elle était devenue l'entrepôt du commerce intérieur de l'Allemagne et le centre d'un important mouvement de transit.

» Son port immense suffisait à peine aux navires qui, chaque jour, venaient décharger sur la longue ligne de ses quais, protégés par des murailles crénelées et garnies de tours, leurs riches cargaisons et en prendre d'autres. Ses magasins regorgeaient de marchandises, et la perpétuelle agitation de son port et de ses rues la faisaient ressembler à une immense fourmillière dans les premiers jours chauds du printemps.

» Cologne n'était cependant pas une de ces nouvelles parvenues qui aiment à étaler, aux yeux de leurs visiteurs, un luxe criard et de mauvais goût. Archevêché depuis 731, ville impériale depuis 957, elle se glorifiait d'avoir été fondée par les Ubiens, 37 ans avant la venue de Jésus-Christ, d'être devenue, sous Tibère, seconde capitale de la Germanie et d'avoir, au XIe siècle, donné le jour à saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux, et en particulier de la célèbre Chartreuse des environs de Grenoble, en 1084.

» Plus aristocrate que marchande, elle dédaignait les enseignes dorées et les pompeux étalages, mais elle sculptait fièrement sur ses portes son blason armorié, plus ancien que celui d'aucun noble baron allemand. Du reste, point de rues tracées au cordeau, de squares coquets, de places régulières, de hautes colonnades, de fontaines monumentales; le seul luxe de la vieille colonie d'Agrippine, était ses mille églises et surtout sa merveilleuse cathédrale, vrai poëme de pierre, commencée au XIIIe siècle, et à laquelle on travaille encore, après six cents ans, sans pouvoir fixer l'époque de son achèvement.

» Heureusement, quoiqu'en disent les libres penseurs, le catholicisme a le temps d'attendre. Il a vu naître et grandir le temple, commencé il y a six siècles, par l'archevêque Engelbert, il le verra crouler de vétusté, et, sur ses ruines, d'autres églises s'élever et tomber à leur tour, car les ouvrages des hommes sont périssables, mais sur l'œuvre de Dieu, les siècles, entassés sur les siècles, ne peuvent rien.

» Lorsque André, au sortir de la barque, pénétra dans l'enceinte de l'antique cité, et s'engagea au hasard dans ses rues étroites et tortueuses, bordées de hautes maisons, moitié bois, moitié pierres, si rapprochées, qu'entre leurs pignons aigus, à peine pouvait-il apercevoir une mince bande d'un ciel chargé de brouillards, il fut frappé de cette physionomie, à la fois austère et monacale. La nuit approchait et déjà le mouvement se ralentissait, les chariots revenaient à vide, les marchands commençaient à placer les lourds volets devant les fenêtres, garnies de barreaux de fer, de leurs profondes boutiques voûtées, le bruit s'éteignait avec la lumière, et les cloches des innombrables églises, s'ébranlant lentement, semblaient autant de voix descendant du ciel pour dire aux travailleurs que l'heure du repos et de la prière était arrivée.

» Perdu dans cette ville immense, où personne ne le connaissait, où pas une porte n'était ouverte pour lui, le fugitif erra lontemps, se demandant à lui-même où il pourrait trouver un gîte et du pain. La nuit se faisait de plus en plus sombre, car à cette époque les villes n'étaient

pas encore éclairées, les rues étaient désertes, et une pluie fine et froide commençait à tomber. Que devenir? Où trouver une hôtellerie? Si encore il eût pu rencontrer sur son chemin quelque moine attardé, il se serait fait conduire à un couvent, n'importe lequel, car là, il y avait toujours place pour l'étranger et pour l'indigent; mais à cette heure les moines étaient rentrés et toutes les maisons se ressemblaient. Il craignait d'être surpris par la ronde de police urbaine, conduit en prison, fouillé, et alors..... A Cologne, comme à Mayence, il y avait des piloris et des potences pour les voleurs, sa position n'était rien moins que rassurante.

» Heureusement pour lui il arriva, sans s'en douter, à la porte du dôme : les Allemands nomment ainsi leur cathédrale, et ils ont raison, dôme vient du mot latin *domus*, la maison, et l'église est en effet la maison par excellence. La porte était ouverte, il entra. Des pélerins, il en vient encore aujourd'hui de toutes les parties du monde, priaient avec ferveur devant les reliques des onze mille vierges et des Rois-Mages, exposées à leur vénération, dans des chapelles éblouissantes de lumières.

» André, à demi-caché derrière un groupe de colonnes, car il n'osait pas se mêler à la foule de peur d'être reconnu, se résigna à attendre la fermeture des portes et à passer la nuit dans le lieu saint. Enfin le sacristain, en agitant son trousseau de clefs, avertit les fidèles qu'il était temps de regagner leurs demeures, puis quand il crut l'église déserte, il fit rouler les portes de fer sur leurs gonds, les verrouilla, fit encore une fois le tour de l'église et sortit par une petite porte latérale qu'il ferma derrière lui. Les cierges allumés par les pieux visiteurs s'éteignirent l'un après l'autre, et l'ombre et le silence envahirent les vastes nefs, que n'éclairaient plus que faiblement les lampes suspendues devant le tabernacle.

» Dans l'immense cathédrale, remplie de la majesté de Dieu, André, le voleur sacrilége, était seul en présence de son juge.

» Il eut peur.



Le voleur sacrilége était seul en présence de son juge, il eut peur.... *(V. page 150.)*

» La majesté du lieu, les grandes ombres, la solitude sans bruit, la lueur vacillante et inégale de la lampe qui, en jetant une clarté subite et d'un instant, éclairait les images des saints et semblait leur donner le mouvement et la vie, augmentaient sa terreur. La voix de sa conscience, s'élevant avec force, lui reprochait son crime et, comme Adam, il aurait voulu fuir, parce qu'il avait péché. Fuir? mais où? Les anges et les saints l'entouraient de toutes parts. Une sueur froide perlait à son front; sa jeune imagination, en s'exaltant, peuplait les ténèbres de fantômes : il entendait des bruits étranges et à ses oreilles bourdonnait le mot sacrilége, répété par des lèvres invisibles; ses dents claquaient de terreur, il n'osait ni regarder, ni fermer les yeux : il sentait comme des frôlements dans ses cheveux et sur ses vêtements.

» Si, en ce moment le prieur de la Val-Grün fut entré dans l'église, le novice, incapable de supporter plus longtemps un pareil supplice, se serait jeté à ses pieds pour confesser son crime et en implorer le pardon.

» C'était le dernier avertissement de la Providence, le suprême appel fait au repentir du pécheur. André, sous l'empire de la terreur qui le dominait, promit à Dieu, en face de son tabernacle, de revenir à lui et de faire pénitence.

» Quelques heures après, lorsque les premières lueurs de l'aube, en dissipant les ombres de la cathédrale, firent pâlir les lampes du sanctuaire, le faux converti, dont le cœur troublé par la crainte était resté fermé à la grâce, eut bientôt oublié ses résolutions de la nuit et ne sentit plus qu'un regret, celui de n'avoir pas mieux profité d'une aussi belle occasion de s'enrichir, en dépouillant les Rois-Mages.

» Mais déjà il était trop tard, le soleil, en embrasant les verrières, envoyait, à travers les vitraux étincelants, des faisceaux de lumière irisée comme celle de l'arc-en-ciel; les cloches chantaient gaiement l'hymne du matin, et le bruit grandissant au dehors annonçait le réveil de la cité. Le prisonnier pouvait encore être surpris à l'ouverture des portes, il

quitta le pilier auprès duquel il avait passé la nuit, adossé, et vint se réfugier dans un confessionnal, placé à l'angle le plus obscur de la chapelle de saint Bruno.

» Presque au même moment, une clef grinça dans la serrure de la petite porte et un sacristain entra, suivi d'un religieux. Un moment ils demeurèrent en prières devant le grand-autel, puis ils se relevèrent; le sacristain alla ouvrir le grand portail et le prêtre vint s'agenouiller sur les marches de l'autel de saint Bruno, tout auprès du confessionnal. Bientôt d'autres personnes pieuses, des ouvriers, avant de se rendre à l'ouvrage, des pélerins, des femmes, se groupèrent en dehors de la chapelle où allait se dire la première messe.

» Étroitement bloqué dans sa retraite, d'où il n'osait pas bouger, André vit avec effroi le sacristain allumer les cierges, préparer les ornements et aider le prêtre à s'en revêtir. La sonnette était posée sur la tablette du confessionnal, il n'y avait plus à hésiter, l'ex-novice profita du moment où le clerc était occupé à disposer le missel et se mit à genoux, dans l'attitude du plus profond recueillement.

» Il était à peine incliné que le sacristain, étonné de voir dans la chapelle un homme qu'il n'avait pas vu entrer, lui posait la main sur l'épaule pour lui demander ce qu'il faisait là.

» — Je suis un pauvre pélerin, répondit humblement le jeune homme, qui désire confesser mes péchés à cet homme de Dieu.

» — Très-bien, mon frère; mais la coutume est de n'entrer ici qu'après la célébration de l'office divin.

» — J'ignorais la défense, et je vous demande pardon de ma faute.

» — Il n'y a pas de faute, puisque vous ne connaissiez pas la règle. Sortez de la chapelle, et aussitôt après la messe vous pourrez faire votre confession.

» André s'inclina profondément, fit une génuflexion devant l'autel et alla s'agenouiller derrière les fidèles, en frappant sa poitrine avec componction.

» Trois minutes plus tard il était attablé dans un cabaret de la place du Marché, et tout en déjeûnant, s'informait de l'adresse du changeur Aaron.

CHAPITRE XVII.

Ce qui se passa chez le changeur Aaron.

» Pendant toute la durée du moyen-âge, alors que les banquiers n'avaient pas encore le monopole du trafic de l'argent, les Lombards et principalement les juifs furent les seuls en Europe à exercer le métier lucratif de changeurs, de prêteurs sur gages ou sur hypothèque, d'usuriers et parfois de faux-monnayeurs. Tolérés plutôt que protégés par les princes et les rois qui les considéraient comme une plaie nécessaire, haïs des peuples, bafoués, maltraités, pillés et souvent massacrés par la populace, ou brûlés par ordre de juges aussi ignorants que cruels, comme empoisonneurs publics, voleurs d'enfants ou profanateurs des choses saintes, les juifs, dans ces temps de barbarie, rendaient haine pour haine à leurs persécuteurs et se vengeaient sur les chrétiens de toutes les injures qu'ils en recevaient en les ruinant, par l'usure la plus raffinée, et en suçant pour ainsi dire l'argent de ceux qui avaient le malheur d'avoir affaire à eux, avec plus d'avidité que n'en met une sangsue à se gorger de sang.

» Toujours sous le coup de violentes représailles de la part de leurs victimes, ils avaient pris l'habitude, pour échapper au pillage, de dissimuler leurs richesses sous l'apparence de la plus sordide misère. Obligés par les lois à se soumettre à mille avanies sans se plaindre, ils affectaient la plus profonde humilité, sortaient rarement de leurs demeures et se laissaient parquer comme des animaux immondes dans des quartiers séparés, nommés Juiveries ou Getho, dans lesquels on les enfermait pendant la nuit et dont les clefs étaient remises, chaque soir, à un magistrat spécial. D'ordinaire ils portaient en public des vêtements misérables et

souvent une sorte de livrée grotesque, destinée à les signaler de loin à l'horreur ou à la risée.

» Les lois mêmes, qui ne devraient avoir d'autre but que de protéger les citoyens, ne s'occupaient des juifs que pour les humilier; elles les contraignaient à mille obligations ignominieuses ou vexatoires et, non-seulement ne leur permettaient pas d'aspirer aux honneurs d'une magistrature ou d'un emploi public quelconque, mais leur interdisaient, sous les peines les plus sévères, d'entrer dans une église, de se mêler à une cérémonie, de tester en justice et même de passer sur certains ponts, de boire dans le même verre qu'un chrétien, ou de porter d'autre coiffure qu'une calotte jaune. Pour eux la justice était l'injustice, la règle l'exception. Voués au mépris et aux mauvais traitements, ces malheureux n'eurent, pendant de longs siècles, que des ennemis et des persécuteurs. Seule, l'Église catholique, toujours tolérante, osa prendre leur défense contre les peuples et les rois.

— Oh! par exemple, fit M. Sorbier, ceci est trop fort. Je m'étais promis de ne plus vous contredire, mais il m'est impossible de laisser passer une pareille assertion.

— Vous avez parfaitement raison, il ne faut jamais laisser passer une erreur sans la relever.

— C'est ce que je ferai, et cette fois-ci du moins, il vous sera difficile de défendre l'Église, car dans cette question tout le monde est unanime à la condamner.

— Qui appelez-vous tout le monde? je vous prie.

— Qui? Mais, sans remonter plus loin, le savant Daunou, Grégoire, Dulaure, Sismondi, Lambrechts et Volney, l'Institut en 1801, tous les philosophes et une grande partie de nos modernes historiens. Qui encore? Faut-il vous le dire, l'Église elle-même qui anathématise les juifs et les déclare un peuple maudit.

— Bravo! fit Fleur-des-Pois.

— C'est tout? dit mon père.

— Trouveriez-vous par hasard que ce ne soit pas assez?

— Je trouverais au contraire que c'est beaucoup trop si je n'avais d'autres témoignages à opposer à ceux de quelques savants suspects, d'un prêtre apostat et d'écrivains qui ne sont, après tout, que des échos de Voltaire.

— Ne serais-je pas indiscret en vous demandant les noms de vos autorités?

— Pas le moins du monde, mon cher voisin, et d'abord puisque vous opposez à ma défense du catholicisme l'Église elle-même, je vous dirai que je n'ai trouvé nulle part les anathèmes prétendus portés par elle contre les juifs. Le Christ, son divin fondateur, en mourant sur la croix, loin de les maudire, a dit cette admirable parole : Pardonnez-leur, mon père, ils ne savent pas ce qu'ils font. Et chaque année, pendant la semaine sainte, ce solennel anniversaire de la mort d'un Dieu fait homme par amour, les prêtres, en habits de deuil, mêlent à leurs gémissements une touchante prière pour la conversion du peuple juif. Voilà ce que dit l'Église. Voyons maintenant ce qu'elle a fait :

» Vers le milieu du VIIe siècle, saint Grégoire défendit les juifs et les protégea dans tout le monde chrétien.

» Au Xe siècle, les évêques d'Espagne opposèrent la plus grande énergie au peuple qui voulait les massacrer. Le pontife Alexandre II écrivit à ces évêques une lettre pleine de félicitations pour la conduite sage qu'ils avaient tenue à ce sujet.

» Dans le XIe, les juifs, en très-grand nombre, dans les diocèses d'Uzès et de Clermont, furent puissamment protégés par les évêques.

» Saint Bernard les défendit, dans le XIIe siècle, de la fureur des Croisés.

» Innocent II et Alexandre III les protégèrent également.

» Dans le XIIIe siècle, Grégoire IX les préserva, tant en Angleterre qu'en France et en Espagne, des grands malheurs dont on les menaçait; il défendit sous peine d'excommunication, de contraindre leur conscience et de troubler leurs fêtes.

» Clément V fit plus que les protéger; il leur facilita encore les moyens d'instruction.

» Clément VI leur accorda un asile à Avignon, alors qu'on les persécutait dans tout le reste de l'Europe.

» Vers le milieu du même siècle, l'évêque de Spire empêcha la libération que les débiteurs des juifs réclamaient de force, sous prétexte d'usure.

» Dans les siècles suivants, Nicolas II écrivit à l'inquisition pour l'empêcher de contraindre les juifs à embrasser le christianisme.

» Je pourrais citer encore une infinité d'exemples et, vous le voyez, je ne me borne pas à des *on dit,* avec les noms je donne les dates. Mais ce n'est pas tout. Ces exemples, ce n'est pas moi qui les ai recherchés dans l'histoire, celui qui a fait ce travail, celui qui donne un si éclatant démenti aux accusations des Daunou, des Grégoire et de tant d'autres, n'est pas un jésuite, un dévot, un clérical, c'est *le juif* Isaac-Samuel Avigdor, député des Alpes maritimes et orateur du grand sanhédrin ou assemblée des juifs réunie à Paris, le 30 octobre 1806.

» Et l'assemblée tout entière applaudit à ce discours, et à la suite du procès-verbal, ordonna d'imprimer l'arrêté suivant :

« Les députés de l'empire de France et du royaume d'Italie, au synode hébraïque, *pénétrés de gratitude* pour les *bienfaits successifs du clergé chrétien* en faveur des Israélites des divers États de l'Europe.

» Pleins de reconnaissance pour l'accueil que divers pontifes et plusieurs autres ecclésiastiques ont fait dans différents temps aux Israélites de divers pays, alors que la barbarie, les préjugés et l'ignorance réunis persécutaient et expulsaient les juifs du sein des sociétés;

» Arrêtent que l'expression de ces sentiments sera consignée dans le procès-verbal de ce jour, *pour qu'elle demeure à jamais comme un témoignage authentique* de la gratitude des Israélites de cette assemblée pour les *bienfaits* que les générations qui les ont précédés ont reçus *des ecclésiastiques de divers pays* de l'Europe. »



— Ma foi, dit mon oncle, voilà qui est clair, et pour ma part, j'avoue que je serais assez porté à croire que les juifs en savent au moins autant sur leur histoire que le très-savant M. Daunou.

L'ex-notaire ne répondit rien. Évidemment il perdait chaque jour de son assurance et cette dernière défaite le rendit singulièrement défiant à l'endroit des récits de ses auteurs favoris.

Quant à Henri Sorbier, il prétexta une migraine pour sortir, et Fleur-des-Pois prit la prudente résolution d'écouter, dorénavant, sans rien dire.

« Grâce aux indications que André avait reçues, continua mon père, et à la connaissance parfaite que chacun, dans Cologne, avait de la demeure du riche Aaron, André arriva facilement à la maison du changeur. L'apparence plus que modeste du palais d'un des plus opulents banquiers de la ville eût pu faire croire à tout autre qu'il s'était trompé, mais l'ex-novice, qui avait eu l'occasion d'entrer quelquefois chez les changeurs de Mayence, savait à quoi s'en tenir sur ces apparences de pauvreté et, sans hésiter, il s'engagea dans une allée humide et étroite, au bout de laquelle s'élevait une vieille maison à deux étages, éclairée par de rares et étroites fenêtres garnies de forts barreaux de fer. Arrivé au bout de ce couloir, il frappa d'une main résolue à une petite porte cuirassée de plaques boulonnées de gros clous à tête saillante et attendit. Quelques instants s'écoulèrent, puis des pas traînants se firent entendre et un judas en fer, percé de trous, qui permettait aux personnes de l'intérieur de voir sans être vues, s'étant ouvert sous la pression d'un ressort, une voix chevrotante demanda à l'étranger ce qu'il désirait.

» — Changer de l'or pour de l'argent, répondit André.

» — Une forte somme ? continua la voix.

» — Non, quelques pièces seulement.

» — Les avez-vous sur vous ?

» — Oui.

» — Êtes-vous seul ?

» — Mein Got! vous le voyez bien.

» — Alors, c'est bon, attendez un instant.

» Le judas se referma, les verroux furent tirés, puis les pas s'éloignèrent, une corde, tendue de l'intérieur, souleva le dernier barreau et la même voix, mais plus éloignée, cria : poussez la porte et entrez.

» — Que de précautions, pensa le jeune homme, on dirait que ces gens me prennent pour un..... Il n'acheva pas et entra brusquement.

» Un petit escalier tournant, en pierres, aux marches humides et usées, était devant lui; il grimpa jusqu'au premier étage et s'arrêta devant une seconde porte, fermée comme la première, mais qui s'ouvrit d'elle-même au premier coup qu'il frappa.

» La chambre dans laquelle il se trouva alors était si sombre que d'abord il se crut seul, mais bientôt il reconnut qu'il était dans le cabinet d'Aaron. Quelques grossiers escabeaux et une petite table sur laquelle était scellé un encrier de plomb, en formaient tout l'ameublement. Au fond et près d'une étroite lucarne grillée, le vieux banquier, vêtu d'une longue houppelande en haillons et enfermé, comme un animal malfaisant, dans une cage de fer, griffonnait, assis devant un bureau sur lequel étaient entassés des registres graisseux, quelques sacs d'argent, des papiers, des plumes et une balance à peser l'or.

» — Que désirez-vous de moi, jeune homme? demanda le juif qui, sans relever la tête, examinait avec soin, par-dessus ses larges lunettes, la physionomie de son visiteur.

» — Changer quelques pièces d'or pour de l'argent.

» — De l'or pour de l'argent. Hélas! tout le monde veut changer l'or et l'argent se fait rare, bien rare, jeune homme, et j'en ai bien peu. Il est vrai, continua-t-il en poussant un profond soupir, que je n'ai pas beaucoup d'or non plus. Cependant il faut bien vous obliger. Voyons, votre or. Là faites-le glisser par ce guichet.

» André fit glisser sur la planche intérieure les cinq pièces d'or qu'il avait volées à l'économe des pauvres de la Val-Grün. Le juif, dont les

doigts crochus ressemblaient aux dents d'un rateau, les attira aussitôt à lui avec une joyeuse avidité.

» — Hum! fit-il en les soupesant dans sa main osseuse, or de Mayence, mauvaise monnaie.... Elles sont bien légères..... N'y en a-t-il pas de fausses, au moins?

» — Je ne le pense pas.

» — Ah! vous ne le pensez pas... Vous n'en êtes donc pas sûr? Enfin, nous allons voir, reprit le changeur qui essaya chaque pièce sur la pierre, les fit tinter, les examina à la loupe, les pesa avec un faux poids et naturellement les trouva légères.

» — Voyez-vous ça, jeune homme, on vous a trompé. Ces pièces sont rognées, et puis, pour une si petite somme, il m'est impossible de vous faire une remise. Si vous en aviez beaucoup, je ne dis pas, mais si peu... Enfin, comme je vous l'ai déjà dit, je tiens à vous obliger. Je vais vous donner en argent les trois quarts de leur valeur légale. C'est une mauvaise affaire pour moi, car par les cornes de Moïse, c'est plus qu'elles ne pèsent en réalité.

» André avait hâte d'en finir. Il débattit un peu pour la forme et finit par en passer par où le juif voulait.

» — Hum! hum! fit Aaron, voilà un gaillard qui ne connaît pas très-bien la valeur de son or, je soupçonne qu'il ne doit pas lui avoir coûté cher.

» Et tout en passant les pièces d'argent à son visiteur, qui empochait sans compter, il ajouta :

» — C'est une bien petite somme que je vous donne-là. Si vous aviez d'autre or ou des objets de valeur, je vous ferais une forte remise. Voyez, cherchez bien, je vous engage à profiter de l'occasion, car tous les jours vous n'en trouverez pas une pareille.

» — J'ai bien aussi une pierre que..... j'ai trouvée et que..... que je vous vendrais..... volontiers.

» — Une pierre, dit le juif de sa voix la plus mielleuse, voyons-la.

Justement un seigneur m'en a demandé plusieurs pour faire une parure à sa fille qu'il va marier. Nous pourrons facilement nous entendre. Le seigneur dont je vous parle est riche, il ne marchande pas avec moi et je vous ferai partager le profit.

» — Vous paierez en argent comptant.

» — Or ou argent, à votre choix.

» André fouilla dans sa poche, et au lieu d'une pierre en retira deux, les plus grosses.

» — Dieu de Jacob, s'écria le changeur, voici une perle d'une beauté rare, mais le diamant est merveilleux! Quel malheur que vous n'ayez que ces deux-là. Quelques autres pareilles et votre fortune était faite.

» — J'en ai bien quelques autres encore, fit le voleur ébloui.

» — Voyons! voyons! nous en ferons un seul bloc.

» André, tremblant d'émotion, étala ses richesses sur la planche. Il y avait dix-huit pierres en tout.

» — Vous n'avez rien de plus?

» — Absolument rien, continua le jeune homme en retournant sa poche pour voir s'il n'y en était point resté.

» — Tant pis, quoique déjà il y en ait là pour une grosse somme.

» — Combien les estimez-vous!

» — Mais, à vue d'œil, il y en a bien pour dix mille ducats.

» — Dix mille! Elles en valent plus du double.

» — C'est possible, je ne les ai pas encore bien examinées, mais ce soir je vous en dirai la valeur au juste.

» — Ce soir, c'est impossible, je pars dans une heure.

» — Alors, à votre retour.

» — Non, non, tout à l'heure ou point du tout.

» — Soit. Vous savez qu'il y a quelques formalités à remplir.

» — Lesquelles? demanda le jeune homme qui commençait à se sentir mal à l'aise.

» — D'abord, me dire comment vous vous trouvez porteur d'un pa-
reil trésor.

» — Je vous ai dit que je l'ai trouvé, répondit André dont le vis
pâlissait affreusement.

» — Et où cela, s'il vous plaît, continua le vieillard d'une voix railleus

» — Peu importe où, reprit le voleur essayant en vain de se remett
de son trouble ; je n'ai pas le temps de conclure le marché, ainsi je vous
le répète, peu vous importe où j'ai ramassé cela.

» — Il importe beaucoup, mon maître, et je tiens à le savoir.

» — Et moi je refuse de répondre ; vous n'êtes pas mon juge.

» — Si je ne suis pas votre juge, vous êtes, vous, mon prisonnier,
répartit le juif, et avant une heure vous serez, si je le veux, dans la prison
du Saint-Office, où les magistrats vous forceront bien à répondre, car
aux restes de monture, fraîchement brisée, de ces pierres, je reconnais
qu'elles ont été volées dans une église.

» — Misérable! hurla le jeune homme en se précipitant sur les barres
de fer, rends-moi mon bien ou je te tue.

» — Ah ! vraiment, ricana Aaron. Calmez-vous, mon habile trouveur
de perles et de diamants. La colère est très-mauvaise pour la santé.
Adieu, au revoir, dans la prison ou à la potence ; je vais faire avertir la
police.

» — Brigand ! essaie un peu de sortir.

» — C'est ce que je fais, répartit le juif d'une voix railleuse, et faisant
jouer un bouton placé derrière lui, le changeur disparut par une petite
porte secrète.

» — Infâme brigand ! rugissait le voleur pris au piége, en secouant avec
rage la cage de fer, ah ! si je te tenais sous mon genou, abominable scé-
lérat, monstre d'enfer, voleur, damné !

» Il écumait de colère ; ses yeux, injectés de sang, lançaient des éclairs
et ses mains crispées se déchiraient aux angles des barreaux, sans pou-
voir les ébranler.

» Sa colère était trop grande pour pouvoir durer. Lorsque épuisé d'une ıtile fatigue, il reconnut enfin qu'il ne pouvait pas se venger, il s'accusa lui-même d'imprudence et d'imbécilité, s'arracha les cheveux, puis ut-à-coup, se souvenant de la menace que lui avait faite le juif, d'aller ertir la police, il s'élança comme un fou vers la porte d'entrée, desndit l'escalier en courant, souleva les barres intérieures, et, arrivé au ut de l'impasse, se dirigea rapidement vers le Rhin.

» La porte de la cage du vieil Aaron communiquait avec une sorte de stiaire servant d'antichambre aux somptueux appartements de ce roi la finance. Le banquier, après s'y être débarrassé de sa houppelande du reste de son travestissement, traversa un somptueux salon tendu tapisseries brodées à l'aiguille et orné de tableaux de maîtres, de eubles en chêne sculptés, de bahuts garnis de massive argenterie, et ıtra doucement dans une chambre attenante, meublée avec plus de mplicité, où, près d'une fenêtre enguirlandée de fleurs, une jeune fille, une éclatante beauté et vêtue du pittoresque costume israélite, travaillait assise à son métier.

» — Tiens, dit-il, Rebecca, voici les pierreries que je t'ai promises en fiançant à ton cousin Samuel; elles sont plus belles que je ne l'avais ıpéré.

» En voyant pleuvoir perles et diamants sur son canevas la jeune fille oussa un cri d'admiration, et jetant ses bras autour du cou du vieillrd :

» — Merci, grand-père, s'écria-t-elle; mais en vérité, ces pierres sont :op belles.

» — Il n'y a rien de trop beau pour toi, mon enfant, reprit Aaron en ouriant; d'ailleurs, elles ne m'ont pas coûté cher : rien qu'un merci, et as même cela. »

CHAPITRE XVIII.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

« Douze jours s'étaient écoulés depuis son départ précipité de Cologne, lorsque André arriva à Clèves. De l'argent volé à la Val-Grün il ne lui restait plus que six groschen et de ses chaussures que quelques lambeaux qui tenaient à peine à ses pieds.

» C'était peu pour quelqu'un qui avait rêvé la fortune. L'enfant prodigue en était à regretter la vie du couvent, mais il n'était plus temps de songer à retourner en arrière. Il fallait pourtant manger, et pour se procurer le pain de chaque jour, il n'y avait plus à choisir qu'entre le travail, la mendicité ou le vol.

» Par goût André eût préféré le vol. Heureusement cette industrie n'est pas sans danger, et la crainte salutaire de la potence, sur laquelle il avait eu, depuis quelques semaines, le loisir de méditer, effraya le fugitif; ne voulant pas non plus du travail, il se décida pour la mendicité, et alla frapper à plusieurs portes.

» La récolte fut moins abondante en pièces de monnaie qu'en avanies, en refus et en reproches mérités sur sa paresse. Les vrais pauvres étaient trop nombreux pour qu'on se chargeât d'entretenir la fainéantise de gens sans aveu, inconnus dans le pays, assez jeunes et assez vigoureux pour gagner leur vie à la sueur de leur front, au lieu de prélever un impôt sur les charités destinées aux infirmes, aux vieillards et aux malades. Ici on le menaçait de la police s'il osait s'introduire de nouveau dans les maisons; là on lui demandait rudement ses papiers en lui laissant clairement entrevoir qu'on le prenait moins pour un besogneux que pour un tire-laine ou un coupeur de bourses. Les plus charitables, en lui

donnant un verre de bière et un morceau de pain, l'avertissaient en même temps de ne plus venir les importuner. Quelques-uns s'offraient à lui procurer de l'ouvrage. Tous lui conseillaient de s'adresser aux riches couvents de la ville et des environs.

» Le mendiant n'avait pas besoin de ces renseignements; mieux que ceux qui lui en parlaient, il connaissait les couvents et savait à quoi s'en tenir sur leur hospitalité si large et si fraternelle, mais il savait aussi que presque toutes ces maisons, échelonnées comme par la main de la Providence sur les bords du Rhin, étaient en rapport les unes avec les autres, et la distance qui séparait Mayence de Clèves, quoique considérable, n'était cependant pas si grande que le vol commis à la Val-Grün n'eût eu le temps de s'y être transmis de proche en proche sur les deux rives du fleuve, avec le signalement, par trop facile à reconnaître, de l'auteur de cet odieux attentat.

» Loin de pouvoir être d'une utilité quelconque, le passeport dérobé au prieur n'était plus qu'une pièce compromettante qui, si elle tombait entre les mains des magistrats ne pouvait que faire constater plus facilement l'identité du coupable. Le fugitif résolut donc de l'anéantir : il le déchira en mille morceaux et, par surcroît de précaution, jeta les fragments lacérés derrière un tonneau vide placé à l'angle d'un grenier à foin dans lequel, moyennant quelques pfennigs pour chaque nuit, l'hôtelier de la *Mule-Noire* avait consenti à lui donner asile.

» Vraiment, André semblait jouer de malheur.

» Le lendemain même du jour où il avait trouvé ce moyen de faire disparaître le papier dénonciateur, un marchand de Dusseldorf, auquel appartenait le tonneau, ayant voulu le faire enlever, remarqua, suspendu à une toile d'araignée, les restes d'un cachet en cire rouge, fraîchement brisé et reconnut, en rapprochant les morceaux, le sceau du couvent de la Val-Grün. Ce nom éveilla chez lui le souvenir du vol sacrilége dont il avait entendu parler à Cologne et piqua sa curiosité. Il ramassa les fragments, les rapprocha, et un examen attentif lui ayant fait

supposer que la pièce ainsi restituée pourrait bien mettre sur la trace du voleur, il remit à l'hôte ce qu'il venait de recueillir, en lui recommandant de faire promptement porter le tout chez le bourguemestre.

» Maître Volfrang, le propriétaire de la *Mule-Noire*, avait un défaut déjà commun au moyen-âge et qui certes ne l'est pas moins aujourd'hui, celui de trancher de l'important, d'aimer à faire du bruit et de vouloir se mêler de ce qui ne le regardait pas. Au lieu de suivre les prudentes instructions qu'il avait reçues, il voulut, par lui-même, trancher du grand inquisiteur, diriger une enquête et, pendant plus d'une semaine, il ne fut plus question, dans les cuisines de la *Mule-Noire*, tout aussi bien qu'autour des tables de la salle à manger, que du passeport retrouvé, de son identité, de son importance, et de la probabilité que le voleur avait passé par Clèves.

» Toutes ces discussions, dissertations, inductions, déductions et conclusions, n'aboutirent, ainsi que cela devait arriver, à rien autre chose qu'à mettre André sur ses gardes. Depuis huit jours il avait quitté la ville, quand l'habile juge d'instruction se décida enfin à avertir les magistrats, les seuls qui ignorassent encore l'affaire et les seuls aussi qui eussent dû la connaître dès l'origine.

» Un mois après, il y avait descente de justice à l'écurie de la *Mule-Noire*. La police avait fait les choses en conscience, examiné la pièce, discuté son authenticité; les avocats avaient écrit des mémoires pour et contre, les juges avaient fait des enquêtes et des contre-enquêtes, sali beaucoup de papier et perdu beaucoup de temps pour arriver en tout résultat à savoir ce que tout le monde savait : que le tonneau derrière lequel avaient été trouvés les fragments du passeport, appartenait à maître Julien Reifenberg, honorable marchand et habitant de la ville de Dusseldorf, fils en légitime mariage de feu Vilhem Reifenberg et de Claudine Vestermayer, etc., etc., etc., et que la cour ayant fait cette importante découverte, il y avait lieu d'enquérir quel était l'inconnu qui avait lacéré ledit passeport et dans quel but, etc., etc., etc.

» Or, pendant que les prudents magistrats procédaient avec cette régularité d'une lenteur toute germanique, l'inconnu, non encore soupçonné, venait, après un court séjour à Utrecht et à Leyde, deux des principales villes de la Hollande actuelle, de s'engager, comme mousse, à bord d'un vaisseau armé pour la pêche de la baleine et naviguait en toute sécurité à la hauteur des îles Orcades.

» C'est un rude métier que celui de pêcheur, pénible et dangereux sur la côte, où l'on risque trop souvent sa vie pour un misérable gain, mais bien plus périlleux encore dans les parages du Nord quand, dans un vaisseau, il faut affronter les rigueurs de l'hiver, la fureur des vents et des flots, braver la faim et la soif, éviter les écueils cachés sous les vagues et les blocs flottants de glace, poursuivre dans un frêle canot et attaquer, à demi-longueur de lance, ces géants de la mer dont un seul coup de queue peut en un instant broyer hommes et embarcations. Oui, c'est un rude métier qui demande une âme et un corps de fer; mais aussi après la vie du pirate, celle du baleinier est bien la plus entraînante que puisse désirer une nature ardente et avide d'émotions.

» Après quelques mois d'un noviciat, toujours pénible pour tout marin qui n'a pas été bercé par les vagues depuis sa première enfance, le fugitif de la Val-Grün avait pris goût à sa nouvelle profession. A vrai dire, la nature semblait l'avoir taillé pour en faire un vrai marin, et Isaac van Stiewen, un vieux loup de mer, auquel sa prédilection pour son costume goudronné avait valu le sobriquet de *Père-la-Cape*, répétait, en voyant l'engagé prendre un riz dans les voiles hautes, par la plus forte brise : Pour sûr l'enfant est une canaillle, mais c'est aussi un fameux mousse.

» Aux yeux de tout l'équipage, un pareil mot dans la bouche du Père-la-Cape valait un ordre du jour appuyé d'un bon de double ration, payable à vue sur la cambuse.

» Ce n'était cependant pas par vocation, que André avait embrassé cette carrière. A Utrecht comme à Leyde, il avait espéré trouver, comme

ouvrier relieur, un emploi, au moins momentané, qui lui permît de se remettre un peu en fonds.

« L'art de l'imprimerie, nouvellement importé dans ces deux villes savantes, venait de donner un développement extraordinaire à l'industrie des parcheminiers et autres habilleurs de livres. Les ateliers regorgeaient de travail et les bras manquaient. L'occasion ne pouvait être plus favorable. André offrit ses services à tous les maîtres successivement. Personne ne voulut de lui.

— Et pourquoi cela? demanda Vincent.

— Parce que les réglements s'y opposaient, reprit mon père. Aujour d'hui, un ouvrier, s'il est bon travailleur, trouve partout à se placer; alors, il n'en était pas ainsi. Rien n'était plus difficile que de se faire agréer par une corporation autre que celle de la ville ou de la province où on était né. Chacun chez soi, disait la règle. Règle égoïste à laquelle les associations tenaient cependant si étroitement qu'en plusieurs occasions et notamment à la prise de Calais par les Anglais, on vit les villes françaises d'alentour refuser d'admettre dans leur sein les ouvriers fugitifs, et qu'il fallut toute l'autorité du roi de France pour contraindre les maîtres des corporations à donner de l'ouvrage à leurs compatriotes dans la détresse.

— C'est abominable, cela, fit Bastien. Entre camarades on doit s'aider, tous les ouvriers sont des frères.

— Très-bien! mon ami, dit le colonel.

— Et encore mieux, en mettant le mot hommes au lieu d'ouvriers, répartit mon père, car il n'y a plus sur la terre que des frères depuis que Jésus-Christ nous a légué, du haut de sa croix, la fraternité en héritage.

L'auditoire battit des mains, mon père continua :

« Ne nous hâtons pas trop cependant de condamner l'exactitude scrupuleuse avec laquelle les prévôts des marchands et les syndics des corporations veillèrent à l'observation et au maintien de droits et de priviléges péniblement acquis et souvent attaqués et ne taxons pas à la légère

de brutal égoïsme, l'inflexibilité des réglements et des statùts qui, depuis le XIIe siècle jusqu'à la Révolution française, régirent sans presque aucun changement notable la société ouvrière.

» Dans des temps où les droits de chacun n'étaient pas encore assez fortement établis, l'association était une nécessité et la force était dans l'union seule. Aussi la trouvons-nous partout où il y a quelque chose de grand au moyen-âge.

» Les ouvriers, dans les premiers siècles, n'étaient que des esclaves. L'Église vint à leur secours; comment en aurait-il été autrement, son divin fondateur n'était-il pas un ouvrier, fils d'ouvrier; ses apôtres, des tanneurs, des pêcheurs, des fabricants d'étoffes; ses premiers disciples, des esclaves, des mineurs, des hommes vivant du travail de leurs mains? Les grands, les princes, les seigneurs, les rois vinrent ensuite; ils ne furent que les appelés, les ouvriers étaient déjà les élus. Le vrai blason de l'homme du peuple, c'est la croix, et ce blason est glorieux. Depuis dix-huit siècles vous êtes nobles par ce divin symbole; vos parchemins, à vous, sont l'Évangile, prêché par le fils d'un charpentier, descendant des rois; cette noblesse en vaut bien une autre. Soyez-en fiers.

» Lorsque je vois quelques ouvriers, trompés ou corrompus, mépriser les prêtres et rire de la religion, je ne puis m'empêcher de ressentir la même indignation que si, en ma présence, un fils dénaturé osait porter sur sa vieille mère une main coupable, ou un lâche fouler sous ses pieds la croix gagnée par son père sur les champs de bataille.

» Pour émanciper les ouvriers et les soustraire au servage, l'Église les enrégimenta d'abord en confréries et les réunit par groupes sous la bannière de quelque glorieux patron. Chaque métier eut son saint comme chaque famille illustre a son héros. De ces confréries fondées au pied de l'autel, bientôt se forma la corporation; de la corporation à la commune il n'y avait qu'un pas, et ce pas fait, il se trouva que l'esclave était devenu homme libre, ayant ses droits, ses priviléges, ses magistrats, ses institutions municipales.

» Assurément, quand on examine de près cette organisation si forte et si habile, qu'on suit dans l'histoire ce progrès lent, mais sûr, par lequel les confréries, en passant par les corporations, arrivèrent à devenir de vraies puissances devant lesquelles, non-seulement les seigneurs, mais les rois furent plus d'une fois obligés de céder. Quand enfin on étudie l'habile combinaison par laquelle ces divers faisceaux, tout en restant indépendants pour ce qui les regardait en propre, se trouvaient ne plus faire qu'un seul et même bloc, quand il s'agissait de résister à l'oppression et à la violence, il faut reconnaître que les réglements, qui aujourd'hui nous paraissent minutieux et d'un esprit souvent étroit, étaient merveilleusement appropriés aux besoins de l'époque, et qu'ils durent être l'œuvre d'hommes d'une prudence et d'une fermeté vraiment extraordinaire.

» Comme toute puissance bien constituée, les corporations avaient leur hiérarchie. Avant de devenir maître, il fallait avoir été d'abord apprenti, puis ouvrier, avoir passé de sévères examens et fait son *chef-d'œuvre*. Cette marche progressive était une entrave, dit-on aujourd'hui. Je n'ai point à discuter cette question. Les corporations n'existent plus, mais je ne crois pas pour cela qu'un gâcheur de mortier soit un maître maçon, ni qu'un faiseur de clous ait le même talent qu'un ajusteur mécanicien, et, pour ma part, je regrette, je l'avoue, ces experts jurés qui, pour l'honneur du métier, veillaient à ce que les ouvrages fussent bien faits et mettaient le public à l'abri de l'inhabileté des mauvais ouvriers.

» Cela n'empêche pas que la jalouse exclusion des travailleurs d'une ville dans une autre ville ne fût blâmable. Elle avait beau présenter certains avantages pour telle ou telle corporation, dans telle ou telle circonstance, elle n'en était pas moins contraire à l'esprit de charité, et dans certains cas, comme celui que je vous ai cité, ce manque de charité devenait une barbarie.

— Que l'Église tolérait, remarqua Henri Sorbier.

— Non. Que l'Église réprouvait, au contraire, et qu'elle blâma sou-

vent avec force, sans pouvoir l'empêcher. Je pourrais vous en donner mille exemples, mais ceci nous entraînerait trop loin, et je vois à ma montre que j'abuse de votre attention.

» Je vous en demande pardon et je me hâte de reprendre mon récit :

» Après une rude mais fructueuse campagne, André était revenu à la Haye. Une fois à terre, et se sentant de l'or dans les poches, il avait voulu jouir de la vie à sa manière, manière qui, malheureusement, est celle de beaucoup de matelots qui, après avoir vécu de privations pendant cinq ou six mois, viennent dépenser follement au cabaret les économies faites, par force, à bord de leur navire.

» L'argent est plus facile à perdre qu'à gagner. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à interroger, le mardi matin, les habitués de la barrière où ils vont fêter la Saint-Lundi, ou plutôt le demander à leurs pauvres femmes. Les premiers pourraient ne pas vous répondre, mais celles-ci me donneront raison, j'en suis sûr.

» Après quelques nuits de jeu et d'ivresse le mousse, en se fouillant à son réveil, ne trouva plus dans sa bourse une seule pièce de cuivre, et comme les amis de cabaret aiment beaucoup à emprunter, mais pas le moins du monde à prêter, force lui fut de reprendre le chemin du port et de contracter un nouvel engagement.

» Ce fut, cette fois, à bord d'un petit navire de commerce.

» Pendant plusieurs mois, André navigua le long de la côte, faisant escale à tous les ports, ennuyé d'une vie sans dangers, sans émotion, où il y avait peu à gagner. Travaillant par force, s'enivrant dès qu'il descendait à terre, se querellant dans toutes les tavernes, tantôt battant, tantôt battu, puni par son capitaine, mis en prison par la police, abrutissant son intelligence, malmenant son corps, mécontent de lui-même, mécontent des autres et bien résolu à déserter dès qu'une bonne occasion se présenterait.

» Elle ne se fit pas attendre.

» La veille du jour où le navire caboteur entra dans le port de Saint-Malo, une caravelle armée en guerre l'y avait précédé ; cette caravelle était le *Vautour*, venu pour vendre une prise et refaire son équipage.

» Deux heures après que l'ancre fut tombée, André s'informait avidement de tous ces détails à la taverne des *Armes-de-France*, lieu ordinaire des bruyantes orgies par lesquelles les forbans célébraient leurs triomphes, au retour de leurs courses aventureuses, et recrutaient de nouveaux compagnons pour remplir les vides faits, dans les cadres, par les balles et les haches d'abordage.

» C'était bien là la vie telle que l'avait rêvée le fugitif de la Val-Grün ; aussi, sans hésiter, alla-t-il s'offrir comme matelot à Simon-le-Borgne.

» Déjà il était trop tard, les rôles étaient remplis et le capitaine du *Vautour* pria dédaigneusement le drôle d'aller se faire pendre ailleurs.

» Le même soir le mousse avait disparu ; vous savez comment et où il se retrouva.

CHAPITRE XIX.

Où l'on voit ce que Simon-le-Borgne appelait tenir ses comptes.

» La mer était légèrement houleuse, ses petites vagues, soulevées par la brise, jetaient, en clapotant doucement, une blanche écharpe d'écume autour des flancs noirs du *Vautour*. Le vaisseau corsaire, bien que retardé dans sa marche par la *Nina*, qu'il traînait triomphalement à la remorque, suivait paisiblement sa route vers les côtes de France, sans même daigner donner la chasse aux caravelles ou aux barques de pêcheurs qui, en l'apercevant, viraient de bord et s'enfuyaient épouvantées vers le port le plus voisin.

» Les gabiers, dans la mâture, achevaient, en chantant, de réparer les petites avaries reçues dans le combat; les charpentiers et les calfats, accrochés en dehors des bordages, aveuglaient les glorieuses cicatrices faites dans la coque par les boulets espagnols. En terme de marine, le *Vautour* achevait sa toilette déjà bien avancée, car les armes fourbies reposaient au magasin et les luisantes caronades, aussi soigneusement bouchonnées après le combat qu'un cheval de sang à la suite d'une course brillante, dormaient, solidement amarrées, derrière les lourds panneaux des sabords.

» Sur le pont, fraîchement lavé, les forbans qui n'étaient pas de quart, jouaient aux dés.

» Il fallait bien tuer le temps.

» Assis ou à demi-couchés autour d'une fine natte mexicaine, destinée par Fernand Cortez au très-illustre empereur et roi Charles-Quint, une vingtaine de matelots en guenilles, pariaient entre eux des poignées de quadruples espagnols, des chaînes d'or, des bijoux, des pierres précieu-

ses. Chaque coup de dés soulevait une tempête de blasphèmes et d'imprécations à laquelle les spectateurs répondaient par une bordée de quolibets.

» Le cou tendu, les veines gonflées de sang, l'œil allumé par la convoitise, chaque joueur surveillait ses adversaires avec une méfiance féroce. L'or accumulé sur un coin du tapis s'éparpillait en un instant sous les mains calleuses des gagnants, puis revenait s'amonceler devant un parieur heureux. Quelle belle parure le juif Aaron eût pu composer à sa Rebecca avec l'enjeu d'un seul de ces mendiants !

» La partie continuait dépuis une heure, bien des parts de prise avaient déjà changé de maître. Ceux qui avaient tout perdu, les raffalés, allaient s'asseoir à l'écart, quelques-uns se mordant les poings avec rage, d'autres, les beaux joueurs, se consolant par la perspective d'une prochaine campagne. Les plus philosophes continuaient à regarder la partie et à s'y intéresser comme si tous ces bijoux, si rudement maniés, leur eussent encore appartenu.

» Un de ceux que la chance avait le plus favorisé, était André ; il eût pu remplir son chapeau rien qu'avec les onces d'or dont il avait devant lui un bloc sur lequel était posée sa pipe merveilleuse, que les perdants, toujours superstitieux, commençaient à regarder comme un infaillible talisman.

» Simon, assis près du timonnier, feignait de ne pas entendre les injures et les menaces que se prodiguaient les joueurs. Ses agneaux n'étaient pas des modèles de douceur et de parfaite éducation, mais ils se battaient bien ; grâce à eux il avait pendu beaucoup d'Espagnols et espérait en pendre encore. En l'honneur de la dernière victoire, il donnait vacance à ses matelots, et tout en les surveillant sans en avoir l'air, de l'œil et de l'oreille, il semblait ne s'occuper que de la manœuvre.

» — Cinquante piastres pour le Grêlé, fit Bernard en retirant de sa poche un lambeau de vieille chemise dans lequel il avait noué son or.

» — Va pour cinquante contre, répartit l'Abordeur.

» — Ton enjeu sur table.

» — Voilà, voilà, grogna l'Abordeur arrachant avec ses dents une émeraude de sa merveilleuse monture, qu'il pétrit entre ses doigts en un informe lingot et jeta sur la natte.

» — La pierre, la pierre, crièrent cinq ou six voix, l'or ne vaut pas cinquante piastres.

» — Va pour la pierre. A moi les dés.

» — Cinq et cinq pour l'Abordeur, répétèrent plusieurs des spectateurs.

» — Cinq et six pour le Grêlé et cinquante piastres pour moi qui ne m'y attendais guère, s'écria Bernard, dès que le mousse eut jeté les dés à son tour. Allons, en v'là assez pour faire la noce à Saint-Malo, continua-t-il en fourrant, à poignées, l'or dans son morceau de chiffon, et il quitta la partie.

» C'était un grand philosophe.

» André voulut en faire autant.

» — Ah! ah! et d'un autre qui caponne, dit tout haut le perdant. Quand je gagne, moi, je donne une revanche.

» — Contre quoi? demanda le Grêlé, dont les lèvres tremblaient de dépit.

» Le matelot fouilla dans sa ceinture, en retira un diamant, dont une reine eût été fière de se parer et dit : deux cents piastres sur mon caillou. Ça va-t-il? Tout contre le mousse.

» Le Grêlé attacha sur son adversaire un singulier regard, se rassit sans rien dire et secoua le cornet.

» Les forbans cessèrent de parier et rétrécirent le cercle. La partie était devenue un duel à mort, une lutte corps à corps entre deux hommes qui se haïssaient depuis longtemps. L'orage contenu pendant des années allait éclater, les autres matelots le pressentaient avec leur instinct féroce et se serraient en silence autour des joueurs. La voix rauque du marqueur proclamait chaque coup. André perdit le premier, puis re-

gagna, puis reperdit; la pile d'or fut entamée deux ou trois fois, pu réformée.

» La chance, d'abord à peu près égale, semblait pourtant devoir revenir au Grêlé; le diamant était déjà plus qu'à demi-perdu, lorsque l'Abordeur eut à son tour une veine incroyable, à chaque coup il amena des points formidables : double six ou cinq et six. Tout en jetant les dés d'une main fébrile, les deux adversaires se regardaient comme deux bêtes féroces, prêtes à s'attaquer. Pas un mot ne sortait de leur bouche, mais leur respiration était sifflante, leurs yeux ardents, et de leur poitrine haletante sortait un sourd grondement.

» Simon s'était nonchalamment rapproché du cercle et regardait la partie avec un sourire de tigre.

» — Ma part de prise contre la moitié de ton or, dit enfin le Grêlé qui avait tout perdu, sauf la pipe.

» Et en même temps il se souleva avec une expression étrange et le mouvement élastique d'un chat qui va s'élancer.

» — Va pour la revanche, s'écria l'Abordeur lançant les dés pour la dernière fois, et à moi ta prise. Six part....

» Son cri de triomphe s'acheva dans un hurlement de douleur. D'un coup de poignard le Grêlé lui avait cloué la main gauche sur le tapis avant qu'il eut le temps d'escamoter un de ces dés pipés ou préparés d'avance avec lesquels les filous habiles savent aider la fortune.

» — Brigand! voleur, rends-moi l'or qui m'appartient, hurla André lui sautant à la gorge.

» Son adversaire avait eu le temps de dégager sa main : il saisit le mousse dans ses deux bras nerveux,, et tous deux, enlacés comme des serpents, se roulèrent, en se tordant, sur la natte où ils cherchaient à ressaisir le poignard, et où ils ne trouvaient sous leurs mains que des poignées d'or et de bijoux souillés de sang.

» Impartiaux dans leur férocité, les pirates n'intervinrent pas, ils assistaient à la lutte et applaudissaient aux bons coups.



Puis l'affreuse bouée reparut *(V. page 185.)*

» Simon était retourné à son poste et, le dos tourné, sifflait doucement en regardant le ciel.

» Les chances du combat étaient égales.

» — Dix onces pour le Grêlé, cria, du haut des porte-haubans, un gabier, placé aux premières loges pour bien voir.

» — Dix contre, riposta Bernard, oublieux de la promesse qu'il s'était faite à lui-même.

» D'autres paris furent établis : les pirates jouaient au premier tué.

» Le combat durait depuis quelques minutes, lorsque l'Abordeur, qui venait de se relever sur ses genoux, ouvrit affreusement les yeux, agita convulsivement les bras dans le vide et, s'affaissant lourdement sur lui-même, tomba la face dans l'or, sans prononcer une parole.

» Le Grêlé avait retrouvé son poignard et le lui avait enfoncé jusqu'à la garde dans les entrailles.

» — Ohé! là-haut, tu as gagné, cria une voix au gabier.

» — Mille millions de sabords! murmura Bernard; j'aurais mieux fait de ne pas jouer.

» Simon pensa que le moment d'intervenir était arrivé; sans bouger de sa place il porta un sifflet à ses lèvres et en tira un son prolongé.

» Jacques, dit Vent-de-Bout, s'avança à l'ordre.

» — Que se passe-t-il donc là-bas? demanda sévèrement le capitaine à son lieutenant.

» — Une rixe de matelots, répondit Jacques, tordant entre ses doigts son bonnet de laine.

» — Qu'on mette les coupables aux fers.

» Le lieutenant ne bougea pas.

» — Faut-il répéter deux fois un ordre? fit Simon.

» Capitaine, il y en a un de tué, murmura Vent-de-Bout.

» Simon proféra un blasphème à faire couler le *Vautour :*

» — Qu'on m'amène l'assassin et qu'on apporte le réglement de bord. Tout l'équipage sur le pont.

» Un instant après, André, pâle et sanglant, les mains liées derrière le dos, comparaissait devant son juge. Deux matelots armés se tenaient à côté du coupable.

» Au milieu du demi-cercle formé par les pirates immobiles, Simon, debout sur le château d'arrière, en face de l'équipage, ordonna au lieutenant de lire les articles du réglement.

» D'une voix ferme, Vent-de-Bout lut l'article trente et un.

« Le second du navire qui n'aura pas interposé son autorité pour prévenir une rixe entre matelots, à la première fois, recevra soixante coups de corde. »

» — Assez! fit le capitaine.

» Jacques posa le réglement.

» — C'est la première fois, continua Simon en jetant un coup d'œil sur son livre, et il désigna deux hommes.

» — Réglez le compte, dit-il en s'asseyant.

» On apporta une forte pièce de bois que l'on inclina d'un côté sur le bordage et l'on y amarra, par les pieds et par les mains, le lieutenant, auquel on n'avait laissé que son pantalon.

» Les bourreaux, munis chacun d'un bout de corde, prirent place des deux côtés.

» — Allez! commanda Simon.

» La victime reçut les dix premiers coups sans se plaindre, puis vaincu par la douleur poussa des hurlements; le sang ruisselait sous les lanières, le râle succéda aux cris.

» Simon comptait à haute voix, sans que son visage impassible trahît la moindre émotion. Au soixantième coup, il dit :

» — Halte! le compte est réglé.

» On détacha le moribond et on l'emporta.

» Le capitaine continua la lecture commencée par son second. Quand il eut achevé le quarante-deuxième paragraphe ainsi conçu :

« Tout matelot qui, dans une rixe, tuera son adversaire, pour la pre-

mière fois recevra cent coups de corde, et pour la seconde, aura la tête cassée. »

» Il s'arrêta. Une joie satanique brillait dans son regard.

» — André le Grêlé, as-tu tué ton camarade l'Abordeur? demanda-t-il.

» Le matelot releva fièrement la tête et répondit :

» — Je l'ai tué.

» — Est-ce la première fois que tu t'es ainsi battu à bord?

» — C'est la seconde.

» — Une et une font deux, continua Simon; mes comptes sont bien tenus. Connaissais-tu le réglement?

» — Je le connaissais.

» — Alors, tu sais à quoi tu t'es exposé. Me reconnais-tu aujourd'hui le droit de faire appliquer la loi? Et il traîna à dessein sur le mot *aujourd'hui*, car il n'avait pas oublié sa dette du jour de l'abordage.

» — Je reconnais, répondit André, que tu n'es qu'un brigand qui veux t'emparer de ma part de prise et de celle de l'Abordeur, un voleur qui valait mieux que toi; mais moi je réclame ce qui m'appartient et j'entends que nos trésors soient jetés à la mer avec mon cadavre et avec celui de l'Abordeur. Qu'en dites-vous, camarades?

» — C'est ton droit, dirent cinquante voix à la fois.

» — Silence! mes agneaux, cria Simon d'une voix terrible. Silence, ou par ma damnation éternelle je saurai vous faire rentrer les murmures dans la gorge. Puis, enveloppant son prisonnier d'un regard effrayant de cruauté railleuse : Tu as raison, dit-il d'une voix tremblante de colère, et qu'il essayait en vain de rendre calme, mais puisque tu prends si bien les intérêts de l'homme que tu as assassiné, et que tu t'occupes de lui, je veux te traiter comme tu le mérites. Apportez ici le cadavre de l'Abordeur et tout l'or qui appartient aux deux associés.

» Les pirates obéirent en frémissant; ils s'attendaient à quelque invention monstrueuse.

» Quand la natte sanglante eut été traînée avec le corps, au pied du tribunal, Simon fit deux parts égales de l'or et des bijoux, enveloppa chaque lot dans un morceau de toile, et ordonna de les attacher séparément, l'un et l'autre, au cou de leur propriétaire.

» — Est-ce bien cela? demanda-t-il au Grêlé.

» — C'est cela.

» — Tu vois que je suis juste; mais ce n'est pas tout, je veux être bon et indulgent, continua-t-il avec un rire convulsif, et adoucir, autant qu'il est en moi, le châtiment que le réglement me force à vous appliquer.

» Puis, se tournant vers Bernard et l'Écureuil :

» — Avancez à l'ordre, dit-il.

» Et il leur donna ses instructions à voix basse.

» Les deux gabiers hésitèrent.

» Simon empoigna la hache qu'il avait toujours à portée de sa main et réitéra son commandement.

» L'équipage, frappé de stupeur, n'osa pas murmurer.

» Bernard roula un baril vide à tribord, le cercla d'une corde, dont les deux bouts retombaient de chaque côté comme deux étriers et l'attacha au palan de la grande vergue.

» — Hisse, dit-il à l'Écureuil..., halte!

» Le baril se balançait dans l'air à hauteur de ses épaules.

» — Faites avancer le condamné, commanda Simon.

» Les matelots armés poussèrent André jusqu'à ce que sa poitrine touchât le baril.

» Bernard lui passa la corde sous les aisselles et l'amarra fortement.

» — A l'autre, dit froidement Simon; réunissez les deux associés, qu'ils puissent faire la paix et qu'on s'embrasse.

» Un murmure d'horreur circula dans les rangs.

» — Silence! cria le capitaine et qu'on obéisse, mes petits agneaux.

» Le cadavre, dressé, fut attaché de la même manière, debout, face à face.

» Au commandement de : Hissez, les deux corps montèrent lentement dans le vide, puis la vergue, en tournant, les balança un instant au-dessus des flots.

» — Lâche tout! hurla Simon.

» Un bruit sourd se fit entendre, l'écume rejaillit, puis l'affreuse bouée reparut, surmontée de deux têtes, dont l'une vomissait des imprécations et poussait des hurlements de rage.

» Simon-le-Borgne avait réglé ses comptes.

» La mer était légèrement houleuse et ses petites vagues, soulevées par la brise, jetaient, en clapotant doucement, une blanche écharpe d'écume autour des flancs noirs du *Vautour* qui s'éloignait.

CHAPITRE XX.

Qui sème le vent, moissonnera la tempête.

« En 1500, avant que Martin Luther eut réformé l'Église, si un voyageur, attardé et sans argent, rencontrait un passant, il se faisait indiquer par lui la route du monastère le plus voisin et, sûr d'y trouver un fraternel accueil, allait joyeusement frapper à la porte de cette hôtellerie gratuite, toujours ouverte au pauvre comme au riche.

» En 1524, dans cette même Allemagne, quand deux hommes s'apercevaient de loin sur une route ou dans un champ, ils épaulaient leurs arquebuses et criaient :

» — Qui va là?

» — Bundschuh, répondait l'un. Stiefel, répondait l'autre, et aussitôt ils tiraient tous les deux.

» Si le paysan tuait son adversaire, il disait :

» — Béni soit Dieu! celui qui est dessous doit être dessus.

» Si le reître étendait son ennemi à terre, il l'achevait en lui brisant le crâne avec sa botte et s'écriait :

» — A tous les diables, l'âme du rustre.

» Ceci était le fruit de la fraternité nouvelle.

» En brûlant, en 1520, sur la place publique de Vittemberg, la bulle par laquelle Léon X condamnait les erreurs du moine apostat, Luther avait mis le feu au monde.

» L'Allemagne avait la première applaudi à la révolte de l'Augustin défroqué, la première aussi elle était dévorée par l'incendie. C'était justice.

» Depuis quatre ans, la réforme avait bien marché.

» De 1723 à 1725, il y eut cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées, d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, d'architecture, d'orfévrerie, pillés, brisés, anéantis.

» Au nom de la réforme, les écoles furent fermées, les sanctuaires profanés, les tombeaux même violés et les reliques des saints jetées au vent.

» Au nom de la tolérance, les seigneurs et les paysans réunis pour le pillage, saccagèrent les couvents, chassèrent les moines ou les massacrèrent, firent butin de leurs dépouilles; puis, comme les paysans voulaient tout prendre et les seigneurs tout garder, les hommes du peuple mirent le feu aux châteaux et les nobles incendièrent les villages. Du fond de la forêt Noire aux bords de la mer du Nord, l'Allemagne ne fut plus qu'un champ de bataille jonché de ruines et où, à la lueur de mille incendies, les nouveaux frères s'égorgèrent en se maudissant.

» Tels furent les premiers fruits de la révolution religieuse.

— Pardon, mon cher voisin, interrompit M. Sorbier, mais il me semble, remarquez que ceci n'est pas une objection, il me semble, dis-je, que ces guerres sanglantes n'avaient aucun rapport à la religion. Quand les Français et les Autrichiens combattaient en Italie, le catholicisme n'avait rien à y voir, et les Allemands pouvaient tout aussi bien s'égorger sans que l'unité du protestantisme fût le moins du monde compromise.

— C'est cela, fit Henri Sorbier avec un geste de condescendance superbe.

— Les Français et les Autrichiens, reprit mon père, se battaient pour une cause politique, les Allemands pour une cause religieuse, il n'y a donc pas de parité à établir entre eux. Nos adversaires, à Solférino avaient, en religion, absolument les mêmes principes que les nôtres, puisque les deux nations sont catholiques.

— Parbleu! les Allemands étaient, eux, tous protestants, s'écria Henri

Sorbier, et professaient cette croyance qui, aujourd'hui, ne compte pas moins de deux cent millions d'adhérents sur...

— Soixante seulement, interrompit l'ex-notaire, bien aise de faire briller son savoir, même aux dépens de son fils; du moins les derniers ouvrages de statistique portent à cent cinquante millions le nombre des habitants du globe professant le catholicisme et à soixante millions ceux qui appartiennent à la religion protestante, n'est-il pas vrai, monsieur ?

— C'est parfaitement exact, au contraire. Aussi suis-je loin de nier ce chiffre, mais que la religion professée par ces soixante millions de protestants soit la même, voilà ce que je conteste. Le catholicisme est un, le protestantisme est multiple. Je m'explique : Prenez, dans le monde, au hasard, dix catholiques, cent, si vous voulez, un Français, un Chinois, un Indien à demi-sauvage, un Espagnol, un habitant des îles de la Sonde ou d'Otaïti, et demandez-leur ce qu'ils croient, chacun d'eux, sans hésiter une seconde, vous répondra : Je crois à l'Église catholique, apostolique et romaine, et vous récitera le symbole des Apôtres. Tous ont le même *Credo*, tous reconnaissent la même autorité, tous sont les disciples du Christ et les fils soumis de ce vieillard auguste, père universel des âmes, dont la tiare est composée de l'or le plus pur de toutes les couronnes de la terre.

» Prenez dix protestants, au contraire, je ne dis pas dans le monde, mais dans la même ville, adressez-leur la même question et ils vous diront : Nous ne croyons pas au pape.— Leur foi commune, c'est une négation. — Mais, à qui croyez-vous donc? — Moi, à Luther, moi à Calvin, moi à Zwingle, moi au roi de Prusse, moi à la papesse Victoria; je suis protestant anglican, protestant évangélique, calviniste, quaker, memnonite, morave, socinien, anabaptiste, puseïste, que sais-je encore? les autres sectes sont dans l'erreur, la mienne est la seule vraie. Et vous, catholiques, qui êtes-vous? Catholiques romains! s'écrieront d'une seule voix les cent cinquante millions de catholiques de l'univers, car le catholi-

cisme, c'est un manteau de pourpre d'une seule pièce, la robe sans couture du Christ, tandis que le protestantisme n'est pas même un costume d'arlequin, composé de morceaux de diverses couleurs, puisque aucune main n'a pu encore en coudre les unes aux autres les mille sectes qui le décomposent.

— A quoi faut-il attribuer cette si rapide éclosion de sectes diverses et ennemies autour du réformateur? demanda mon oncle.

— A Luther lui-même.

— Quoi! ce serait lui qui aurait voulu se créer des embarras?

— Voulu? Non, assurément, mais il le fit malgré lui. La révolution protestante ne fut pas une œuvre préparée de longue main, elle ne sortit pas armée de toutes pièces du cerveau du moine saxon qui entreprit la guerre, sans trop savoir où elle aboutirait. Cela est si évident qu'avant la fin de sa carrière il avait déjà bien varié dans sa doctrine, et qu'il ne serait pas difficile de montrer, dans ses derniers écrits, la condamnation de ce qu'il avait enseigné d'abord. Le dépit de n'avoir pas été choisi pour prêcher les indulgences, le poussa au commencement; plus tard, l'émotion que produisit sur le peuple son éloquence triviale, mais fougueuse, excita son orgueil et lui fit perdre la raison.

» Sous prétexte de donner la liberté au monde, en l'affranchissant de l'autorité papale, il crut pouvoir se l'asservir à lui seul. Pour arriver à ce but, il fallait, avant tout, renverser la seule puissance qui lui fît ombrage. Seul, il ne pouvait pas espérer de triompher dans sa lutte contre le Pape, il chercha des protecteurs puissants pour abriter, derrière leurs épées, ses colères et ses outrages au vicaire de Jésus-Christ. Les basses flatteries de l'homme d'église n'auraient pas suffi à les attacher à son parti, et force lui fut de mettre un prix plus haut à la conquête de ces indispensables néophytes. Sa conscience de théologien était fort élastique: il acheta la protection du landgrave de Hesse en lui permettant, au nom de l'Écriture sainte, de prendre deux femmes à la fois et, avec les biens des couvents, les calices et les ostensoirs d'or, il paya l'apostasie de bri-

gands besogneux, qu'on appelait électeur de Saxe, princes de Suède, de Danemark, de Franconie, du Palatinat et de Brandebourg. Aux moines mécontents il offrit, comme amorce, la dissolution de leurs vœux et la permission de se marier. C'étaient de bons auxiliaires, mais il lui fallait le peuple, et au peuple il promit imprudemment ce dont il avait disposé en faveur des nobles, l'héritage des couvents.

» Grâce à ces prodigalités, qui coûtaient encore moins à sa bourse qu'à sa conscience, le moine de Vittemberg se trouva à la tête d'une armée prête, non-seulement à embrasser sa religion nouvelle, mais à la défendre. Ce n'était pas encore assez. A toute doctrine, quelle qu'elle soit, il faut un principe dont elle découle, une autorité quelconque sur laquelle elle puisse s'appuyer. Il crut avoir trouvé dans la Bible ce rocher sur lequel il voulait asseoir le grand édifice de sa réforme, et comme dogme fondamental de sa religion, il proclama que chaque fidèle pouvait interpréter par lui-même les saintes Écritures.

» Ce rocher, qu'il croyait inébranlable, sans l'autorité qui l'explique n'était que sable mouvant; dès les premiers pas le docteur sentit qu'il s'engloutissait.

» Pour nier l'infaillibilité du pape, il avait affirmé l'infaillibilité de tous.

» Cette malheureuse affirmation était le renversement absolu de sa propre autorité.

— Je ne vois pas trop pourquoi, fit Henri.

— Parce que de deux choses l'une : ou, en effet, chacun pouvait avec sa raison comprendre et interpréter la loi, et alors, s'il n'était pas besoin du pape, il n'était pas besoin non plus de Luther pour l'expliquer; ou bien, la raison individuelle étant insuffisante, était forcée de recourir à une autorité infaillible, et l'on retombait dans le dogme catholique.

— C'est parfaitement vrai, dit le colonel.

— Dès que Luther se fut aperçu qu'il avait fait fausse route, il voulut



Les soldats fanatiques l'appelaient le Maître-au-Diable *(V. page 195.)*

retourner en arrière; il n'était plus temps. De tous côtés surgissaient des docteurs, dont chacun avait sa manière de voir.

» Au nom de la Bible, Carlstadt, l'ami de cœur de frère Martin, Carlstadt, un prêtre qui, pour faire sa cour au moine apostat, avait apostasié lui aussi, s'était marié, avait écrit contre la messe, Carlstadt brisait les statues des saints dans les églises, et quand Luther voulait l'en empêcher, il lui répondait : C'est ma manière de comprendre les Écritures. Au nom de la Bible, le tailleur Storch enseignait la nécessité d'un second baptême. Au nom de la Bible, Bucer faisait de l'asservissement complet un devoir. Au nom de la Bible, Munzer, l'orateur des foules, l'énergumène épileptique, appelait le peuple à la révolte et prêchait la communauté des biens.

» L'anarchie était au comble et les nouveaux convertis se divisaient. En vain Luther, oubliant qu'il s'était posé comme le défenseur de la liberté, tonnait-il en chaire, casque en tête et l'épée au côté, contre les insolents réformateurs de sa réforme; en vain criait-il en frappant du pied avec rage : « C'est moi seul qu'il faut écouter, les autres ne sont » venus qu'après, obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son » Verbe. Ne suis-je plus le principe de la pure parole ? » Les prophètes répondaient : Tu n'as pas plus que nous le droit d'interpréter l'Écriture, nous sommes aussi infaillibles que toi. — Allez au diable, hurlait le Saxon pris au piége de sa propre doctrine, damnés, pourceaux, bêtes à cornes. — Sois maudit, chien, voleur, antechrist, répliquaient les prophètes; et alors l'émancipateur de la pensée, le fondateur de la liberté de conscience en appelait aux gantelets de fer de ses protecteurs, faisait retirer la parole à ses adversaires, emprisonner les uns, exiler les autres et conseillait à ses princes d'envoyer au supplice les plus récalcitrants.

» Cet admirable exemple de tolérance ne fut pas perdu : Calvin en Suisse, Henri VIII en Angleterre, Christiern et les autres réformateurs, dans tous les pays où ils triomphèrent, appelèrent, eux aussi, la hache du bourreau en aide à leur éloquence évangélique.

» Chassés, mais non pas soumis, les prophètes s'étaient répandus dans toute l'Allemagne, appelant le peuple aux armes. La tyrannie insupportable des seigneurs n'avait que trop bien préparé la révolte, et les paysans convertis en masse au nouvel Évangile, n'attendaient qu'une occasion.

» Le 24 août 1524, Hans Muller, un pâtre de la forêt Noire, donna le signal du soulèvement prêché par Luther. A la tête d'une troupe nombreuse et précédé d'un drapeau aux trois couleurs, rouge, noir et blanc, il entra à Waldschüt, réunit les habitants et leur annonça qu'il venait au nom de Dieu les délivrer de l'esclavage. En quelques jours la révolte, comme un incendie propagé par une traînée de poudre, s'étendit jusqu'à la Souabe.

» L'armée des paysans avait pris le nom d'armée de la Sainte-Ligue. Hans Muller en commandait le principal corps. Il était beau à voir, dit un éloquent historien de la Réforme, « avec son manteau de pourpre, formé d'une chasuble, son beret taillé dans une mitre d'évêque et son cheval volé dans l'écurie d'un abbé. Il marchait précédé d'un énorme drapeau, traîné sur une voiture ornée de rubans et de feuillages. Arrivé devant un village, il demandait les clefs du cellier monacal et buvait, avec ses compagnons, dans des vases d'église, au succès de la Sainte-Ligue, faisait main basse sur l'argenterie des églises ou des châteaux, donnait à ses compagnons les plus beaux habits de la garde-robe seigneuriale ou abbatiale, et échangeait le cheval de labour des révoltés contre le cheval de Mecklembourg, qu'il trouvait dans l'écurie de ses tyrans. »

» D'autres bandes étaient dirigées par ses lieutenants.

» La plus terrible de toutes, la bande blanche, avait pour chef un homme de moyenne taille, doué d'une force et d'une agilité prodigieuses, débauché, joueur, ivrogne et couronnant tous ces vices par une férocité de bête fauve. N'allant jamais qu'à pied, cet homme portait, par-dessus sa robe de brocard d'or, une cuirasse de fer, à la ceinture une hache et

au cou, attachée avec une chaîne épiscopale, dont il avait arraché la croix, une sorte de petite idole en terre cuite, talisman infaillible contre les balles, et qu'il prétendait avoir reçu des mains de l'archange Gabriel. Ses soldats fanatiques l'appelaient le Maître-au-Diable. Son vrai nom était André-le-Grêlé.

» Deux jours après que, par ordre de Simon-le-Borgne, l'ancien matelot du *Vautour* avait été jeté par-dessus le bord, un navire brémois, revenant d'Espagne, l'avait recueilli, en pleine mer, froid, sans connaissance, presque mort.

» Rappelé à la vie par les soins les plus empressés et objet d'une commisération générale, le convalescent avait raconté au capitaine, qu'enlevé à bord d'un vaisseau marchand, par des pirates, il avait été enrôlé de force dans leur équipage, mais que dans l'abordage de la *Nina*, ayant, au lieu de combattre les Espagnols, passé de leur côté et tué un brigand français, Simon-le-Borgne l'avait fait, après l'action, lier au cadavre de sa victime et précipiter à la mer, en punition de sa trop grande fidélité à son auguste souverain.

» Ce conte, débité avec aplomb, avait eu beaucoup de succès à bord; le capitaine, au lieu de faire pendre le pirate comme il le méritait, l'avait traité avec tous les égards dus à son prétendu héroïsme, et s'était engagé à demander, pour lui, une récompense aux magistrats de Brême.

» André n'en demandait pas tant. Bien persuadé que la supplique du capitaine donnerait lieu à une enquête dont les résultats ne pouvaient être à son avantage, il s'était hâté, en quittant le navire, de vendre à divers joailliers les rubis et les diamants qui décoraient sa pipe, car toutes ses autres richesses étaient devenues la proie de la mer, et avait quitté la ville pour s'enfoncer dans l'intérieur. Là, après avoir épuisé en folles orgies jusqu'à son dernier kreutzer, il s'était vu obligé de se livrer à une foule de misérables industries pour ne pas mourir de faim.

» La révolte des paysans éclata pendant qu'il était saltimbanque, il quitta les planches pour jouer l'apôtre et se joignit aux insurgés.

» Un trait d'effroyable cruauté, en mettant sa scélératesse en relief, de soldat le fit général.

» Les paysans avaient envahi la Souabe; les seigneurs fuyaient devant eux ou se soumettaient, le comte d'Helfenstein seul osa résister. Mais il n'était pas en force, le château fut emporté d'assaut et le comte condamné à mort.

» La femme du prisonnier, fille de l'empereur Maximilien, s'était jetée à genoux, tenant dans ses bras son enfant en bas-âge et implorant le pardon pour son mari. Ému par ses larmes, plus encore que par sa beauté, le capitaine allait se laisser fléchir :

« — Arrière la pitié! s'écria André en s'élançant sur un tonneau, dont il se fit une tribune. les temps de la miséricorde sont passés; le sang de nos camarades crie vengeance!

» Et saisissant une flûte, il ajouta avec un rire satanique :

» — Puisque la noble châtelaine veut bien nous faire l'honneur d'égayer par ses chants le bal que nous offrons au seigneur comte, je me ferai un plaisir d'accompagner ses roulades sur ma flûte. Vous, mes braves compagnons, marquez la mesure avec vos piques.

» Et aux sons aigus du fifre, qui jouait une danse allemande, les malheureux suppliants furent massacrés.

Un murmure d'horreur s'éleva dans la salle.

— Ce crime atroce a-t-il réellement été commis? demanda le colonel.

— J'ai cité les noms, répondit mon père, et c'est de l'histoire que je fais.

— Alors, c'est hideux, murmura M. Sorbier.

— Qui sème le vent, moissonne la tempête, a dit l'Écriture, ajouta mon père.

CHAPITRE XXI.

Liberté, égalité, fraternité ou la mort.

» Luther savait ce qui se passait. Les princes, tremblant devant la colère du peuple, eurent recours au réformateur. A leurs supplications le moine répondit par ce manifeste :

« A vous la responsabilité de ces tumultes et de ces séditions, princes et seigneurs, à vous surtout, évêques aveugles, prêtres insensés et moines. »

« Le peuple et le pauvre sont soûls de vous! »

« Le glaive est levé sur vos têtes. Dieu vous presse et vous menace, on est las de votre joug, et le temps est venu où l'on s'apprête à le briser ! »

« Gare à la colère de Dieu! Si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale. »

» Sûrs désormais de l'assistance du réformateur, les paysans se levèrent en masse.

« Les champs, dit M. Audin, étaient couverts de tentes rustiques, d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de chariots, élevées en forme de retranchement. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur avait fourni des lances, des piques et jusqu'à du canon. »

» Des entrailles de la terre semblaient sortir d'autres révoltés. Au cri de guerre poussé par les paysans répondit le cri de guerre des mineurs de Mansfeld. Alors on vit ces arsenaux souterrains vomir des bataillons

d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fers rouges.

» Metzler, Hans Muller, André, Phiffer les organisaient pour le meurtre et le pillage, tandis que Munzer, l'anabaptiste, comme un autre Satan, adressait à d'autres frères en révolte, cet appel énergique:

« Vous dormez donc, chers frères? Allons combattre le combat des héros. A l'œuvre! Dran, dran, dran! Voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants; point de pitié, c'est le précepte de Dieu. Dran, dran, dran! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées. Dieu vous précède. Suivez-le. »

» A la voix de Munzer, Luther tressaillit. La popularité du nouveau prophète menaçait d'éclipser la sienne, et l'apôtre de la tolérance eût préféré voir le monde crouler plutôt que d'abdiquer une partie de son autorité, ou de renoncer au despotisme absolu sous lequel il voulait courber toutes les âmes. Il fallait à tout prix empêcher le triomphe de son rival. Pour arriver à ce but, il changea subitement de doctrine et de langage.

» Hier, il avait appelé les paysans à la révolte contre les seigneurs; aujourd'hui, ce sont les seigneurs qu'il excite contre les paysans, et dans quel langage. Écoutez :

« Allons, mes princes, *aux armes! frappez! aux armes! percez!* Les temps sont venus, temps merveilleux, *où*, *avec du sang*, un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous autres avec des prières.

» *Frappez, percez, tuez, en face ou par derrière*, car il n'est rien *de plus diabolique* qu'un séditieux : c'est *un chien enragé* qui vous mord, *si vous ne l'abattez.*

» Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grâce. »

» Les paysans, un instant stupéfaits de cette indigne trahison, ne dé-

posèrent pas les armes pour cela et redoublèrent de cruautés à mesure qu'ils approchaient du lieu où s'était réunie, pour les attendre, l'armée des seigneurs confédérés, commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe.

» Arrivons au dénouement de ce drame qui saisit si vivement le cœur. Le même écrivain, que je vous ai déjà cité, va vous la raconter :

« La bataille décisive eut lieu à Franckenhausen, petite ville du Schwarsburg-Rudolstad.

» Thomas Munzer avait choisi pour asseoir son camp, un monticule dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

» Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Les deux ailes étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles par des bannières où flottait l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons, arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

» La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de révoltés, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées entre elles par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient, sans les étendards, que le vent agitait au-dessus des têtes et où était peinte la roue de la fortune, on eût pu prendre cette cohue pour un de ces auditoires que traînait après lui Munzer.

» Le prophète donna le signal du combat en faisant poignarder, en

présence de toute l'armée, un jeune cavalier que les princes lui avaient envoyé comme parlementaire, en même temps le landgrave de Hesse fit sonner la charge.

» L'artillerie joua, les boulets sifflaient au-dessus de la tête des rebelles, sans en atteindre un seul : les paysans qui regardaient Munzer, priant sur un monticule, les mains levées au ciel, crurent que sa prophétie s'accomplissait, et ils recommençaient leur cantique ; mais l'erreur ne dura qu'un moment, la cavalerie des princes venait de s'ébranler.

» Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière ; les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur, qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse du prophète. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait. Les mineurs, qui se confiaient à leurs marteaux, opposèrent une vive résistance. Ils combattaient encore, quand les trompettes de l'armée des princes avaient annoncé la victoire. Aucun d'eux ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans.

» Munzer, tout sanglant, la poitrine à demi-brisée et la pâleur de la mort sur les lèvres, fut amené au camp des vainqueurs et condamné au dernier supplice. Il le subit en brave et en chrétien, après avoir reçu la communion d'un prêtre catholique, entre les mains duquel il avait voulu faire son abjuration avant de mourir.

» Les autres chefs furent pris avec lui, excepté l'Homme-au-Diable, André, qu'on avait cependant vu combattre au premier rang. Son costume, souillé de sang, fut seul retrouvé sur le champ de bataille.

» Le nombre des prisonniers était immense; les princes penchaient pour leur pardonner et ne pas poursuivre les fugitifs. Avant de rien décider, ils en écrivirent à Luther.

» Le doux apôtre de la liberté, de l'égalité, de la fraternité répondit :

» — A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; aux paysans de la paille

d'avoine. Ne veulent-ils pas céder? le bâton et la carabine; c'est le droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de miséricorde; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront mille fois plus méchants. »

» Ainsi parla Luther, et les massacres continuèrent.

» Le moine n'eut pas même un remords.

« Les paysans ne voulaient pas m'écouter, il fallait bien leur ouvrir les oreilles à l'aide du mousquet, écrivait-il plus tard à Gaspard Muller. Qui ne veut pas ouïr un médiateur armé de mansuétude, ouïra le bourreau armé de son couteau : *J'ai bien fait*, moi, de prêcher contre de pareils garnements, *la ruine*, *l'extermination*, *la mort !* »

» Et il se trouve encore aujourd'hui des hommes assez éhontés pour jeter à la face du Christianisme l'accusation d'intolérance, au nom de ces prétendus réformateurs, dont le premier et le dernier argument en faveur de la liberté, de l'égalité, de la fraternité était : *La ruine, l'extermination, la mort!*

CHAPITRE XXII.

Un enrôlement volontaire au XVIe siècle.

« André s'était vaillamment battu, selon sa coutume, il faut lui rendre cette justice ; sa hache s'étant brisée, il avait pris une faux et fauché, comme en un pré, les bras et les jambes de ses ennemis.

» Longtemps il travailla de la sorte ; le talisman grotesque suspendu à son cou semblait le protéger : les flèches et les balles sifflaient autour de lui sans l'atteindre ; les coups de lance glissaient sur sa cuirasse, on eût dit qu'il était invulnérable.

» Cependant, quand il vit la cavalerie des seigneurs enfoncer les masses de paysans déjà trouées par le canon, le prophète blessé, les mineurs rompus et égorgés, il comprit que toute résistance était désormais inutile. Il jeta son arme, se débarrassa de sa cuirasse, échangea son costume par trop connu pour la jaquette brune d'un bundschuh, et, la tête couverte d'un bonnet de paysan, son talisman bien caché au fond d'une de ses poches, en compagnie de quelques pièces d'argent, il se mêla aux fuyards et, confondu dans leurs rangs, parvint à gagner les bois voisins où, grâce à l'épaisseur du taillis, il fut assez heureux pour échapper à la poursuite des lansquenets victorieux.

» La nuit venue, il se sépara furtivement de ses compagnons et tournant le dos au champ de carnage, éclairé par les feux de bivac de l'armée des seigneurs, s'éloigna le plus rapidement qu'il le put du lieu fatal où venait, en quelques heures, d'être anéantie la Sainte-Ligue.

» Pendant plus d'une semaine, le chef de la terrible bande blanche continua son périlleux voyage, toujours évitant les routes fréquentées, les villes et les villages, dormant le jour dans les branches d'un arbre et ne se présentant aux fermes les plus isolées, pour y acheter du pain, que rarement et après avoir pris mille précautions pour s'assurer qu'aucun de ses ennemis ne s'y trouvait caché.

» Ces mesures étaient loin d'être superflues, car de toutes parts on faisait la chasse aux paysans, on les traquait avec acharnement.

» A mort les vaincus ! criait Luther ; ce sont chiens enragés qu'il faut abattre de peur qu'ils ne mordent. Frappez, percez, tuez ces bêtes féroces, ne vous lassez pas, mes princes, *c'est avec du sang de paysans qu'on gagne le ciel.*

» Et pour gagner le ciel, princes et seigneurs frappaient, tuaient, perçaient, pendaient et brûlaient ces malheureux que Luther avait fait soulever au nom de la Bible, et qu'au nom de la Bible il envoyait au supplice.

» Cela s'explique ; le moine n'avait plus besoin des ouvriers, il s'était servi d'eux comme d'un bâton pour frapper les seigneurs, le bâton devenu inutile il le brisait et le jetait au feu.

» Les héros des barricades sont-ils autre chose de nos jours? Tant qu'on a besoin d'eux pour renverser un trône, ils sont des héros, des frères, des amis; vaincus ce sont de vils émeutiers qu'il faut déporter à Cayenne. Leurs anciens chefs seront leurs juges et signeront leur sentence. Aux yeux des apôtres des réformes religieuses et sociales, qu'est-ce donc autre chose, un ouvrier ou un paysan, qu'un marchepied pour arriver à la fortune et aux honneurs?

» Le peuple a reçu de bien sanglantes leçons, quand donc cessera-t-il

de se laisser tromper par les artisans de la révolte, ses plus lâches flatteurs et ses plus cruels ennemis?

» On était encore au mois d'octobre; le temps était froid cependant, lorsque, seize jours après la bataille de Franckenhausen, le fugitif, toujours déguisé en paysan, un bâton à la main et une hache passée à la ceinture, entra, à la tombée de la nuit, dans la ville de Munster.

» Les rues étaient désertes; la neige tombait, non pas ainsi que dans notre Midi, en larges flocons cotonneux, mais fine, serrée comme une pluie de farine qui, fouettée par le vent, pénétrait sous les vêtements, se collait au visage et le couvrait d'un masque de givre.

» André avait froid, il avait faim. Il s'arrêta au milieu de la rue silencieuse et solitaire, plongea la main dans sa poche pour s'assurer s'il avait encore de quoi payer son modeste repas, puis se remit à marcher lentement en comptant ses kreutzers et en examinant avec défiance les maisons à droite et à gauche. Tout-à-coup il se redressa, comme un homme qui vient de prendre un parti décisif, et alla droit à une porte au-dessus de laquelle, à une branche de pin enguirlandée d'un cordon décoloré, se balançait une lanterne fumeuse.

» On causait bruyamment dans le cabaret; quelques buveurs chantaient d'une voix chevrotante : évidemment il y avait nombreuse société. Société de qui? Voilà ce qu'il importait de savoir, mais la porte était fermée, et à travers les carreaux de papier huilé, qu'éclairait une lumière rougeâtre, il était impossible de rien voir. André écouta à travers les fentes, sans pouvoir rien distinguer dans ce bruit confus de rires, de propos de tables, de chansons et de verres choqués. Assurément il eût préféré ne pas rencontrer aussi gaie réunion, mais où trouver une autre auberge? la nuit était avancée, le froid piquant, la faim impérieuse.

» — Arrive que pourra, se dit-il; après tout, j'ai mon talisman, et tirant la ficelle qui soutenait le loquet, il poussa la porte et entra.

» Un joyeux hourrah salua l'apparition du voyageur. Le cabaret était rempli de jeunes gens et de lansquenets.

» A la vue des soldats, l'Homme-au-Diable sentit un frisson passer dans tout son être. Il était trop avancé pour reculer, il alla droit au comptoir d'étain derrière lequel trônait le tavernier, demanda un pain, une pinte de bière, et alla s'asseoir, à l'angle le plus obscur, près d'une table inoccupée.

» Il espérait ainsi échapper aux regards de ces terribles soldats, les mêmes contre lesquels il avait combattu quelques jours auparavant et qui peut-être le cherchaient en ce moment, car le landgrave de Hesse avait mis sa tête à prix et fait publier à son de trompe, dans toutes les villes, une récompense de 50 florins à qui lui livrerait, mort ou vif, le chef insurgé de la bande blanche.

» S'il tenait à se cacher, les lansquenets tenaient à le voir.

» — Holà ! eh ! l'ami, lui cria un soudard en élevant un flambeau de fer pour éclairer l'angle dans lequel il s'était réfugié, garde ton argent dans ta poche et viens boire ici avec nous. C'est l'empereur qui paie aujourd'hui, et voilà, ajouta-t-il en frappant du poing sur un tonneau, de quoi éteindre la soif de ses fidèles sujets.

» — Vive l'empereur ! clamèrent cinq ou six jeunes gens qui déjà avaient bu force rasades à la gloire de Charles-Quint.

» André était déjà à demi-rassuré. Il avait trop l'habitude des tavernes pour n'avoir pas reconnu, au premier coup d'œil, dans cette réunion anormale de paysans naïfs, hébergés par de vieux routiers, une de ces souricières organisées dans toutes les villes au moyen-âge, époque à laquelle la conscription n'existait pas, pour enivrer les jeunes gens et les faire signer, après boire, un engagement dans l'armée.

» En Angleterre et en Amérique les choses se passent encore ainsi : en Angleterre, pays de liberté, dit-on, la manière de procéder est même moins délicate. Un vaisseau de guerre a-t-il besoin de compléter son équipage, la police cerne un cabaret, les soldats entrent, empoignent les buveurs, les garrottent, s'ils résistent, et les conduisent au navire qui, aussitôt prend la mer, avec ses volontaires... un peu forcés. On appelle cela

la presse, probablement parce qu'on ne donne pas le temps aux engagés de faire leur malle. N'importe, l'Angleterre est quand même le pays de la liberté. Demandez plutôt à l'*Opinion nationale*, journal indépendant au service de tous les pouvoirs qui lui demandent assistance ou dont il a peur.

» Assurément, dans la position critique où se trouvait le fugitif, il n'aurait jamais pu rêver une pareille fortune. Une fois sous les drapeaux il était sauvé. Personne ne songerait à venir chercher dans les rangs des lansquenets un bundschuh révolté, portant leur uniforme.

» Certes, il n'était pas nécessaire de le faire boire pour l'engager à coucher son nom sur le registre libérateur. Il aurait signé des mains et des pieds, mais il était trop rusé pour éveiller les soupçons en montrant un trop grand empressement et, comme s'il n'avait pas entendu, il garda le silence.

» — Eh bien! tu ne réponds pas, demanda le lansquenet en s'approchant avec son flambeau.

» — Ah! c'est à moi que vous parlez, fit timidement le paysan en soulevant son bonnet.

» — Parbleu! à qui serait-ce? il n'y a que toi ici qui te tiennes dans un coin, comme une mouche en hiver. Viens boire avec nous.

» — Merci pour l'honneur, meinher, répondit l'étranger en se levant pour venir s'asseoir près du tonneau.

» — Passe un gobelet à ce brave garçon, dit en clignant de l'œil le sergent raccoleur à un de ses compagnons; il ne demande pas mieux, j'en suis sûr, que de porter une santé à notre illustre empereur et à son invincible général, le connétable de Bourbon.

» Les verres vidés, aux cris de : Vive l'empereur! vive le connétable! furent remplis de nouveau.

» Bon nombre de futurs héros avaient déjà glissé sous la table, plusieurs ne gardaient qu'un équilibre mal assuré sur leurs bancs.

» — Ça, comment te nommes-tu? demanda le sergent au nouveau venu.

» — Michel Stubner, pour vous servir, répondit niaisement le paysan.

» — Et tu es?

» — Charpentier, pour vous servir.

» — Tu travailles en ville?

» — Pas encore. Je ne suis arrivé que de ce soir.

» — D'où viens-tu?

» — De la Schwartz-Vald, pour vous servir.

» — Ah! ah! interrompit un soldat, on se bat par là-bas, je crois?

» — Je ne sais pas. Il y a près d'un an que j'ai quitté la montagne et je travaillais près d'ici dans un village.

» — Que vas-tu faire à présent? continua le sergent.

» — Demain, je chercherai de l'ouvrage, pour vous servir.

» — De l'ouvrage! fi donc! moi je déteste le travail.

» — Le travail est bon pour les rustres, cria un troisième soudard, boire et ne rien faire, voilà la vie comme je l'aime.

» — Moi aussi, meinher, je l'aimerais bien, répartit André de l'air le plus niais; mais, pour boire, il faut payer; pour payer, il faut avoir de l'argent, et pour avoir de l'argent, il faut.....

» — Se faire soldat, s'écria un des buveurs.

» — Comment? se faire soldat? et qui paie?

» — Qui paie? L'empereur, parbleu, l'empereur en personne, et il a assez d'argent pour cela. Regarde, plutôt.

» Et le sergent, tirant de son pourpoint une longue bourse pleine d'or, la fit tinter aux oreilles du conscrit incrédule.

» — L'empereur vous a donné tout cela? demanda André avec une expression de bêtise telle que les soldats éclatèrent de rire.

» — Et il t'en donnera bien davantage quand tu seras général, comme je vois à ta physionomie que tu le deviendras, poursuivit le chef en se mordant la moustache.

» — Que faut-il faire pour cela?

» — Rien que signer ton nom sur ce registre.

» — Je ne sais pas écrire.

» — J'écrirai pour toi, camarade, en présence de ces braves, et tu n'auras qu'à faire une croix au-dessous du nom. Allons, un verre de bière et déride-toi.

» André avala le verre de bière sans se faire prier, mais il hésitait pour signer, malgré les instances de ses compagnons.

» — Combien me donnera l'empereur? dit-il enfin.

» — Une pièce d'or dès à présent, une forte paie tous les jours, et dans six ans, une bourse de dix pièces d'or pour acheter une terre dans ton pays, répondit le brigadier.

» — Une pièce d'or ce soir? L'empereur est donc ici?

» — Eh! non, c'est moi qui paie pour lui. Qu'as-tu peur? s'écria le raccoleur. Tu crois peut-être que je te trompe; tiens, la voici d'avance.

» Et il jeta la pièce sur la table.

» — Signe! signe! crièrent les nouvelles recrues.

» André empocha la pièce en feignant de ne pas remarquer qu'elle était fausse, et quand le lansquenet obligeant eut écrit sur son registre : Michel Stubner, le faux charpentier traça une croix au-dessous de son faux nom.

» Il était sauvé.

» L'échappé de la Val-Grün, le novice apostat, devenu lansquenet du connétable de Bourbon, n'avait plus rien à craindre des hommes.

» Du reste, le soldat était digne de son général.

CHAPITRE XXIII.

Le traître.

» Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et d'Italie, souverain des Pays-Bas et du Nouveau-Monde, l'homme le plus puissant de son siècle, était aussi le plus fourbe et le plus ambitieux.

» Sa politique fut un long mensonge, sa religion une hypocrisie calculée. Empereur très-catholique, il fit au Pape une guerre acharnée et envoya contre Rome une armée de bandits huguenots qui, en cruauté et en sacriléges, laissèrent loin derrière eux les barbares païens de Genséric et de cet autre sauvage qu'on appela le fléau de Dieu, Attila, qui se vantait que là où avait passé son cheval l'herbe ne pouvait plus repousser.

» Charles de Bourbon, prince du sang, connétable de France, généra de Charles-Quint, était, lui, un traître et un infâme.

» De prétendus historiens libéraux ont pris à tâche de réhabiliter la mémoire du Français indigne qui se vendit à l'Espagne et tourna contre la France l'épée qu'il avait reçue pour la défendre.

» Une pareille justification, venant de tels hommes, afflige mais n'étonne pas. Quand on hait sa religion, on n'aime pas son pays, cela est l'ordinaire quoi qu'ils en disent. Voltaire, le chef des insulteurs de Dieu, insulta aussi la France et osa violer la mémoire de Jeanne d'Arc, la vierge

martyre. Ceux qui essaient de jeter la boue de leurs injures à la face du Christ et poussent leur folie anti-chrétienne jusqu'à se faire les apologistes de Judas et de Satan, ne peuvent pas comprendre le patriotisme et la foi au serment.

» Laissons les traîtres s'aimer entre eux, mais reconnaissons qu'en fait d'impudence et d'impudeur, l'école des libres penseurs a dépassé les bornes du possible.

» Quant à nous, qui nous faisons gloire d'être catholiques et Français, qu'il nous soit permis de penser que, pour venger une injure reçue d'une femme, Bourbon n'avait pas le droit de trahir son pays et encore moins de livrer Rome au pillage sacrilége et à l'incendie. Entre l'Évangile qui dit : *Rendez le bien pour le mal*, et la philosophie païenne qui proclame que *la vengeance est le plaisir des dieux*, Bourbon avait à choisir. Il préféra la devise des philosophes : ceux-ci sont dans leur droit en le soutenant, nous dans le nôtre en flétrissant sa conduite.

» Depuis longtemps la France et l'Espagne se disputaient l'Italie. L'ambition des rois des deux pays avait fait couler bien du sang quand la guerre, un instant apaisée, recommença avec fureur entre François Ier et Charles-Quint.

» Le roi d'Espagne, maître de l'Autriche et des Pays-Bas, avait pour alliés les Italiens, trompés par ses artifices et les Anglais, toujours jaloux de notre puissance.

» La France, comme cela lui est arrivé souvent, était seule contre l'Europe coalisée, mais son isolement ne l'effrayait pas; elle avait confiance dans sa force, dans la bravoure de son roi et dans les talents du duc de Bourbon, connétable ou, ce qui est la même chose, généralissime de ses armées.

» Celui-ci n'avait pas encore levé le masque. Paraissant plein de dévouement à la cause de la royauté, il traitait secrètement avec l'empereur et avec le roi d'Angleterre. Pour sa part de trahison il s'était réservé le Dauphiné et la Provence, dont il comptait former, avec ses do-



Je meurs en homme de bien *(V. page 213.)*

naines, l'ancien royaume d'Arles; Charles-Quint aurait eu la Bourgogne, a Champagne et la Picardie; Henri VIII, tout ce qui avait appartenu aux Plantagenet. Un tiers du sol eut été espagnol, un tiers provençal, un tiers inglais. Le nom de la France devait être effacé.

» Jamais seigneur féodal n'avait tramé un si grand crime! Il n'est pas l'injustice ou d'ingratitude royale qui puisse l'excuser.

» Le roi, dit M. Lavallée, ne se doutait de rien et continuait ses apprêts de guerre avec activité. Il avait dirigé vingt-cinq ou trente mille hommes sur les Alpes et il partit lui-même pour en prendre le commandement. Il apprit en route le complot du connétable, alla le trouver à Moulins et lui demanda sa parole qu'il n'avait pas d'engagement avec l'empereur. Le traître la donna et promit de suivre le roi; mais il s'enfuit secrètement et passa en Italie.

» La guerre éclata aussitôt dans la péninsule; les Français qui s'y trouvaient, accablés par le nombre, reculèrent en combattant jusqu'à Ivrée.

» Bayard, le chevalier chrétien et Français par excellence, commandait l'arrière-garde. Déjà l'armée touchait aux Alpes et allait franchir cette barrière sans avoir éprouvé de grandes pertes, quand une balle vint frapper le héros qui protégeait sa retraite.

» Tombé de cheval et se sentant mortellement blessé, Bayard voulut mourir comme il avait vécu, *sans peur et sans reproche*. Il se fit asseoir au pied d'un arbre, le visage tourné contre l'ennemi et baisant la croix qui servait de poignée à son épée.

» Ce fut dans cette noble attitude que Bourbon le rencontra : il avait été son frère d'armes et voulut lui témoigner sa pitié.

« — Monsieur, lui répondit Bayard, il n'y a point de pitié en moi, car je meurs en homme de bien, mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre prince, votre patrie et votre serment. »

» Une heure après, le chevalier rendait à Dieu sa belle âme et léguait aux soldats français l'exemple de la foi la plus vive unie à la plus grande intrépidité.

» Effrayés de la résistance inattendue de leurs ennemis, les impéri n'avaient pas osé continuer leur poursuite. Charles-Quint songeait m à faire la paix avec son rival, mais Bourbon voulait se venger. Il pro à l'empereur, qui le crut, de le faire reconnaître roi de France, et ex si bien son ambition que celui-ci, changeant de résolution, remit en les mains du traître le commandement de son armée.

» Le 7 juillet 1524, Pescara et Bourbon envahissaient la Provence, quelques jours après, arrivaient devant Marseille.

» Le duc s'était vanté que l'effroi qu'inspirait son nom lui livrerait facilement toutes les villes. Mais, quoiqu'ils ne fussent pas Français, depuis longtemps les Marseillais étaient de braves et fidèles citoyens. Bourbon trouva les portes fermées et la population en armes sur les murailles. Il ne douta pas cependant qu'ils ne se rendissent bientôt et fit asseoir son camp tout auprès de la ville. Pescara, son collègue, avait des craintes sur le succès de l'expédition.

» Le lendemain, pendant qu'il discutait sur l'opportunité du siége avec le duc, un grand bruit de cloches se fit entendre tout-à-coup dans la ville.

» — Qu'est cela? demanda le général italien.

» — Probablement les clefs que ces manants m'apportent, répartit fièrement le connétable.

» Au même moment la table sur laquelle il avait déployé ses plans de campagne vola en éclats et un boulet troua la tente en sifflant.

» — Voici de singulières clefs, s'écria Pescara. Je crains bien que vos manants ne nous en envoient d'autres.

» Il ne se trompait pas.

» Bourbon, furieux, commanda l'assaut. Dix fois les Espagnols furent repoussés dans l'espace de quarante jours. La résistance des assiégés fut héroïque, les hommes ne quittaient pas le rempart, les femmes et les enfants travaillaient à réparer les brèches et apportaient vivres et munitions. La population tout entière se couvrit de gloire. Le roi de France

.t le temps de réunir une armée et de la mener au secours de sa bonne :le.

» Bourbon ne l'attendit pas.

» A la nouvelle de son approche, il leva le siége, fit jeter ses canons à mer, brûler ses bagages et avec son armée démoralisée prit le chemin ɜ l'Italie par Nice.

» La retraite des Espagnols fut tellement précipitée que bientôt elle evint une véritable déroute. Vivement poursuivis par les Français, attus dans tous les engagements, ils ne purent ni défendre les passaes des Alpes, ni tenir derrière l'Adda et évacuèrent Milan pour se disιerser.

» Deux mois plus tard, de cette armée, qui devait conquérir la France, l restait si peu de chose que les Italiens, railleurs, écrivaient sur les murs le leurs villes :

« *Une armée espagnole a été perdue entre Marseille et Milan, l'empe'eur Charles promet une honnête récompense à qui la lui rapportera.* »

» C'en était fait des impériaux si François Ier, dont chaque étape avait ;té marquée par un triomphe, eût marché sur Lodi, dernier refuge de μuelques bataillons désorganisés; mais il voulut emporter de force la ille de Pavie, défendue par le brave Antoine de Leyva. La place était 'orte, la garnison valeureuse : elle refusa de se rendre et repoussa un premier assaut.

» Le roi de France s'entêta à s'emparer *de ce mauvais poulailler*, comme disait Anne de Montmorency, dans lequel une poignée d'hommes bravait une armée victorieuse; il en forma le blocus et, en attendant l'arrivée de sa grosse artillerie de siége, assit son camp dans le parc, à jamais célèbre, de la Grande-Chartreuse, d'où il ne devait plus sortir que prisonnier de l'empereur.

» Les généraux de Charles-Quint se hâtèrent de profiter de la trêve inespérée que leur accordait si imprudemment leur vainqueur et, laissant à Lannoy le commandement des débris de leurs troupes, destinés à for-

mer le noyau d'une nouvelle armée, ils se séparèrent pour recruter, chacun de son côté, des soldats.

» Le connétable avait poussé jusqu'en Allemagne, et nous avons vu comment ses raccoleurs s'y prenaient pour enrôler des volontaires, auxquels on promettait si libéralement bonne paie et repos absolu.

» Rien ne coûte moins que de promettre quand d'avance on est résolu à ne pas tenir.

» André, comme vous le savez, avait, pour voler au secours de l'empereur, d'autres raisons que le désir de mourir pour la gloire de son maître ou de s'enrichir à son service; il voulait avant tout sortir de cette Allemagne réformée, où le cri de Luther : Mort aux anabaptistes ! sonnait mal à son oreille.

» Bandes par bandes, les nouveaux soldats, Espagnols, Suisses, Italiens, Allemands arrivaient à Lodi, ville d'Italie, pas très-loin de Pavie, où se trouvait Lannoy.

» Là, ils se formaient en corps, s'exerçaient au maniement des armes et reconstituaient une nouvelle armée à laquelle venaient se réunir les déserteurs de la première.

» François Ier, campé sous les murs de Pavie, semblait endormi et laissait l'orage s'amasser et grossir autour de lui.

» Les soldats, eux, ne dormaient pas, ils se mutinaient et demandaient de l'argent. De l'argent, il n'y en avait pas plus dans la caisse du roi que dans celle du connétable; en revanche, la vie des troupes était pleine de fatigues et de privations.

» Le temps traînait en longueur, les désertions recommençaient, encore quelques mois et il était à craindre que des deux armées il ne restât que les généraux pour vider leur querelle en champ clos, ce qui, du reste, serait de beaucoup préférable pour le repos de l'humanité.

» La position dans les deux camps était donc fort critique, mais plus encore pour les Français que pour leurs ennemis qui, maîtres de la campagne, leur interceptaient les vivres et commençaient à les bloquer.

» Quant aux habitants de Pavie, leur détresse était telle que leur gouverneur, ayant voulu donner un repas à ses officiers, ne put pas même se procurer de viande de cheval et fut obligé de se contenter, pour son festin, d'une paire de chats, qu'il ne se procura qu'à grand'peine.

» Comparativement, André était fort heureux; devenu, après un temps fort court brigadier des lansquenets, la troupe la plus indisciplinée qui fût au monde et, pour cela même, la mieux payée, car les généraux avaient engagé leur vaisselle d'argent et leurs joyaux pour leur en distribuer la valeur. D'un côté il recevait sa solde et de l'autre trouvait moyen de faire des économies en rançonnant les paysans et en pillant les fermes.

» Sûr désormais de l'impunité, il était plus hardi, plus blasphémateur, plus violent que jamais, et portait fièrement au cou, par-dessus son armure de buffle, son talisman, qu'il croyait fermement infaillible.

» Pourquoi les hommes qui nient Dieu, ont-ils confiance en des amulettes stupides? Ne serait-ce pas parce que l'homme a invinciblement besoin de croire en quelque chose et qu'il a, malgré qu'il en dise, le sentiment de sa faiblesse? Le fait est que les plus puissants génies de la philosophie ont toujours été beaucoup plus superstitieux que les bonnes femmes dont ils se moquent et que les cléricaux qu'ils méprisent. Aussi ne serais-je nullement étonné que M. l'ex-abbé Renan, devenu avocat officieux du diable, — qui lui en aura sans doute beaucoup de reconnaissance, — n'osât pas se mettre treizième à table et ne portât dans sa poche un bout de corde de pendu.

» Le pillage est sans doute une excellente manière de s'enrichir à peu de frais, mais ce système d'appropriation a un défaut : il est essentiellement passager et le moment approchait où les paysans n'ayant plus rien, il serait plus que difficile de leur prendre quelque chose.

» Les soldats recommencèrent donc à murmurer, puis ils crièrent, puis ils menacèrent. Pour les apaiser, on leur dit que dans le camp français il y avait beaucoup de richesses. Ils demandèrent le combat, s'irritèrent de voir qu'on ne les y menait pas et menacèrent de partir en

masse. Force fut de leur obéir et, vers la fin de janvier 1525, les généraux, entraînés par leur armée, quittèrent Lodi pour serrer plus étroitement les Français, qui ne bougeaient pas plus que par le passé.

» Le 23 février, au soir, les Espagnols n'étaient plus qu'à une portée de canon du parc dans lequel était campé le roi de France. Le moment décisif était arrivé.

CHAPITRE XXIV.

Tout est perdu fors l'honneur.

» Le 24 février 1525, les généraux espagnols, lorsque la nuit fut venue, placèrent les sentinelles avec un soin extrême pour empêcher qui que ce fût d'entrer dans le camp ou d'en sortir, car il était d'une extrême importance que les Français ne soupçonnassent rien de ce qui se préparait. Le marquis de Pescara chargea ensuite Louis de Via Campo et deux autres capitaines de veiller sur les sentinelles elles-mêmes, puis les généraux se réunirent une dernière fois dans la tente du vice-roi de Naples et tinrent conseil.

» Une heure s'écoula. Aucun autre bruit que le cri monotone des sentinelles et les hurlements lointains des chiens ne troublait le silence, pas une lumière ne brillait au camp.

» Les soldats espagnols et auxiliaires reçurent ordre de s'armer et de passer une chemise blanche par-dessus leurs habits pour pouvoir se distinguer entre eux pendant le combat. Pendant qu'ils se préparaient, un vieux capitaine, à la tête de deux compagnies de mineurs, armés de pics et de leviers, partit pour aller ouvrir, dans le mur du parc de Mirabelle, une brèche par où pût pénétrer l'armée, formée en colonne, et le canon.

» Tout avait été calculé pour que l'ouverture fût assez large à une heure du matin ou environ.

» L'horloge de Pavie sonna minuit. C'était le moment.

» Les impériaux sortirent par le côté opposé du camp, par petites colonnes; les roues des canons et les pieds des chevaux étaient garnis de linge et de foin pour étouffer le bruit; chaque cavalier avait, en outre, noué la bride autour des naseaux de son cheval afin de l'empêcher de hennir.

» Les hommes marchaient deux à deux comme des ombres, côtoyant les vignes et les champs cultivés; la nuit était froide et sereine, le ciel rempli d'étoiles, mais la lune ne se montrait pas encore.

» L'armée remonta, par un long circuit, vers la partie septentrionale du parc, la plus éloignée du logis du roi de France et la moins gardée, Pescara faisait dépendre le succès de sa manœuvre du secret avec lequel elle était conduite et de la terreur occasionnée dans l'armée ennemie par la surprise. Lorsqu'à l'heure précise il arriva au lieu désigné, son désappointement fut grand.

» La muraille était encore debout.

» Cependant plusieurs compagnies de mineurs travaillaient, avec des solives, des pics et des pelles, à l'ébranler, mais les briques cimentées dont elle se composait résistaient à tous les efforts, les leviers se tordaient sans pouvoir en arracher un seul fragment et les instruments s'émoussaient sans pénétrer.

» Le passage étant intercepté, les troupes se massèrent par bataillons et par escadrons dans une vigne et dans un champ coupé de fossés, et attendirent.

» Heureusement l'ennemi était éloigné et n'avait rien entendu. Si les Français eussent en ce moment, à l'abri du rempart, ouvert leur feu sur cette masse agglomérée dans une position si désavantageuse, les impériaux étaient perdus.

» Mais il était écrit dans les desseins de la Providence que ce jour-là la France devait perdre tout, sauf l'honneur.

» Les généraux, inquiets, se tenaient devant les bataillons; les soldats immobiles se faisaient, à voix basse, des adieux ou des recommandations, ou bien, s'ils étaient catholiques, demandaient l'absolution aux prêtres qui passaient dans leurs rangs. Ces hommes qui imploraient le pardon au moment du danger, n'étaient pas les moins braves : c'était en eux que le brave Pescara avait mis toute sa confiance.

» Outre les Italiens et les Allemands, l'armée impériale se composait de trois mille Espagnols, tant piquiers qu'arquebusiers, sous les ordres du vaillant marquis del Guasto, lieutenant du duc de Bourbon. L'ensemble de toutes ces troupes formait trois divisions, de cinq bannières chacune, soutenues par de petits corps de cavalerie. Lannoy, comme capitaine général, commandait le premier corps, le connétable de Bourbon le second, et Alascon le troisième. Le marquis de Pescara avait sous ses ordres une colonne détachée d'Allemands et le marquis de Civita San Angelo, un escadron de chevau-légers. Les lansquenets, conduits par deux colonels allemands, Marx et Frunsdsperch, formaient, avec l'artillerie et les cinq cents grosses lances du connétable, le corps de bataille, renforcé de trois mille Espagnols et d'un trop grand nombre de chevaliers français, entraînés par la défection du duc.

» Les généraux et les seigneurs, pour qui un jour de combat avait toujours été un jour de fête, étaient revêtus de leurs plus belles armures. Les pourpoints de velours ruisselaient de chaînes d'or et étincelaient de pierreries. Bourbon, seul, portait une armure blanche, sans ornements ni devise. Le capitaine d'André, le huguenot Georges Frunsdsperch, avait passé par-dessus son harnais de combat, un scapulaire de l'Ordre de Saint-François en guise d'écharpe. D'autres disent une corde, qu'il destinait, disait-il, à étrangler le Pape.

» L'aurore commençait à paraître lorsqu'enfin les parties du mur, minées par les ouvriers, tombèrent presque d'une seule pièce, en ouvrant trois portes suffisantes pour le passage des troupes. Le marquis de Pescara entra aussitôt dans le parc avec ses Allemands, les ran-

gea en bataille et s'avança seul jusqu'à un petit bois pour reconnaître l'ennemi.

» Il en était temps, l'alarme avait été donnée aux Français qui avaient quitté leurs lignes et qui, rangés dans un endroit découvert, prenaient leurs dernières dispositions pour recevoir les Espagnols.

» Le marquis courut aux siens, et les trois divisions, pénétrant à la fois par les ouvertures, vinrent se former, à l'abri du bois et à la faveur de la demi-obscurité qui régnait encore.

» Leur position était périlleuse; presque surpris au moment où ils croyaient surprendre, inférieurs en nombre, et surtout en artillerie, les Espagnols avaient en outre le double désavantage d'occuper une position défavorable et de ne pouvoir gagner Mirabelle qu'en traversant un large espace sous le feu des ennemis.

» Pendant quelques moments les généraux hésitèrent : avancer était périlleux, se retirer impossible.

» Le soleil, en se levant, permit aux deux armées de s'apercevoir enfin clairement. Le spectacle qui s'offrit alors aux impériaux était de nature à inspirer l'effroi. Devant eux s'étendait une clairière dont, à demi-couverts par un rideau d'arbres, ils occupaient la partie inférieure; sur leur gauche s'élevait un mamelon, dont le sénéchal d'Armagnac avait profité pour mettre en position trente grosses pièces d'artillerie, dont le feu pouvait les foudroyer. L'avant-garde du roi, composée d'épais bataillons d'Allemands des bannières noires, échelonnés sur les collines qui fermaient la clairière, s'appuyait par sa droite à l'artillerie et par sa gauche sur un corps de cinq mille Suisses.

» En avant de ces bandes, La Palisse, le plus ancien des maréchaux, et le duc d'Alençon, frère du roi, avaient déployé dans la plaine un corps de cinq cents grosses lances. Les Italiens, les Allemands royaux et deux mille Suisses formaient, sur la même ligne que les Allemands des bannières noires, le corps d'armée, complété par plusieurs compagnies de routiers, gascons, francs-taupins et piétons français. Enfin, un peu en

arrière de l'escadron d'avant-garde; on apercevait un brillant escadron, d'au moins deux mille grosses lances, commandé par le roi de France, qu'il était aussi facile de reconnaître de loin à sa splendide armure, qu'au panache blanc qui, de son casque, auquel une salamandre servait d'aigrette, retombait jusque sur la croupe de son cheval. Armé d'une forte lance, dont les ailes étaient damasquinées et la hampe revêtue de velours cramoisi, qu'il maniait avec une vigueur et une adresse sans pareille, François Ier galopait sur le front de son armée, suivi de la plus belle escorte de chevaliers qui jamais se fussent trouvés en bataille, et de grands seigneurs, parés comme pour les joûtes courtoises d'un tournoi.

» A la vue des impériaux le roi tourna bride pour regagner son poste; l'action commença aussitôt par une vive canonnade qui éclata sur la droite et dont les boulets allaient frapper de plein vol les impériaux, massés près du mur d'enceinte.

» Il n'y avait plus à hésiter. Les tambours battirent et les Espagnols s'élancèrent au pas de course pour traverser la plaine et gagner Mirabelle, en même temps que le marquis de San Angelo mettait ses chevau-légers au grand trot.

» Jacques Gaillot avait prévu cette manœuvre. La cavalerie italienne, labourée par les boulets et la mitraille, qui fauchaient des rangs entiers, recula en désordre et vint se reformer à l'abri du petit bois.

» Plus braves et plus heureux, les Espagnols, quoique à demi-détruits par le feu, avaient réussi à gagner le vallon de Mirabelle et s'y étaient logés. Pescara, pensant le moment arrivé, se lança à son tour avec ses Allemands et quelques pièces d'artillerie légère, qu'il espérait pouvoir mettre en position, sur le flanc de l'armée royale. Le feu terrible de l'ennemi, les difficultés du terrain ne l'effraient pas. Les soldats, entraînés par son exemple, s'élancent après lui. Un ruisseau leur barre le passage, ils le traversent, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et parviennent enfin au vallon, poursuivis, la lance dans les reins, par un escadron français qui, sans leur donner le temps de se servir de trois pièces de

canon, les seules qui n'eussent pas été démontées, s'en emparent, les déchargent sur les fuyards, au cri de vive le roi, et se retirent, ne pouvant, à cheval, pénétrer dans le bois.

» En ce moment arriva un lieutenant de Lannoy, pour dire à Pescara que la bataille était perdue, qu'il s'enfermât dans Mirabelle avec les Espagnols, pendant que les impériaux se retireraient.

» — Allez, au contraire, avertir le général que le moment décisif est arrivé, répondit l'intrépide Pescara.

» L'aide-de-camp repartit au galop, suivi de deux ou trois cavaliers. A peine débouche-t-il dans la clairière qu'un boulet le coupe en deux et jette mort un de ceux qui l'accompagnent. Un seul rejoignit, sain et sauf, le gros de l'armée. Ce cavalier était André qui, plus que jamais, demeura convaincu de l'excellence de son talisman.

» Lannoy avait perdu toute confiance. Toutefois, en entendant la réponse de son collègue, il envoya avertir les autres généraux, fit le signe de la croix et, s'armant d'une lance, commença à marcher contre les escadrons français. Le duc de Bourbon, seul, leva les mains au ciel avec joie, comme pour remercier Dieu qui lui donnait l'occasion de se venger.

» Le corps d'armée, l'avant-garde et les chevau-légers s'ébranlèrent en même temps.

» Avant d'en venir aux mains, il fallait cette fois traverser dans toute sa longueur la terrible clairière. Jacques Gaillot, du haut de son éminence, surveillait les mouvements des impériaux. Encore quelques instants et sa redoutable artillerie qui faisait, dit un témoin, voler bras et têtes, allait, à elle seule, détruire l'armée de Charles-Quint, sans qu'il en coûtât une seule goutte de sang français. L'impatience du roi fit tout manquer.

» — Puisque ces gens viennent nous chercher, s'écria-t-il, épargnons-leur du chemin, et aussitôt donnant ordre à La Palisse de faire charger l'avant-garde et aux bataillons allemands d'avancer, il fondit, la lance en arrêt et suivi de sa brillante escorte, sur les chevau-légers du marquis de San Angelo.

» Ce mouvement, en masquant une partie des canons, contraria les savantes dispositions du sénéchal d'Armagnac. Le connétable de Bourbon en profita pour lancer ses lansquenets, qui eussent cependant été écrasés, si les Allemands des bannières noires, en s'avançant à leur rencontre, n'eussent achevé de paralyser l'artillerie, qui ne put plus tirer un seul coup.

» Les deux masses se précipitèrent l'une sur l'autre, et ces hommes, du même pays, sous les ordres de deux princes français, les ducs de Bourbon et de Lorraine, s'égorgèrent avec un incroyable acharnement. Il y eut un moment terrible. « C'est là, s'écrie un historien espagnol, qu'on aurait pu voir une mêlée d'où bien des chevaux s'échappaient sans cavaliers. Le choc des armes, le tumulte dès combattants, dont les uns criaient : France! France! Saint-Denis! et les autres : Espagne! Espagne! étaient tels qu'on eût dit qu'en cette bataille se heurtait la chrétienté tout entière. »

» Les Allemands des bannières noires, pressés par les lansquenets, soutenus par la division d'Alascon, furent presque anéantis.

» Sur un autre point, la grosse cavalerie française poussait vivement l'avant-garde espagnole. Le marquis de Pescara, la voyant sur le point d'être rompue, envoya le capitaine Guésada, avec deux cents arquebusiers, pour la soutenir. Ils se jetèrent intrépidement dans la mêlée, tirant à bout portant sur tous les cavaliers qui ne portaient pas l'écharpe blanche.

» Les chevaux français n'étaient pas habitués à ce genre de combat ; le bruit des détonations, l'odeur de la poudre, les éclairs soudains qui jaillissaient des arquebuses, jetèrent parmi eux un inexprimable désordre. Fous de terreur ils se cabraient, renversaient leurs cavaliers ou les emportaient avec eux.

» Un grand nombre de seigneurs périrent dans cette mêlée. De ce nombre furent Bonnivet et le maréchal de La Palisse; bon nombre d'autres furent pris. L'acharnement des combattants était extrême. Les gé-

néraux donnaient l'exemple et payaient de leur personne. Le courage du duc de Bourbon allait jusqu'à la furie. Dès le commencement de l'action il s'était jeté au milieu des escadrons, frappant de droite et de gauche et poussant son cheval au plus épais, dans l'espoir de se mesurer avec le roi. Sa lance ruisselait de sang français et son armure en était teinte.

» François Ier était loin de là. Après avoir rompu les chevau-légers et traversé, en les renversant, plusieurs lignes de piquiers, il avait, d'un coup de lance en plein visage, désarçonné le marquis de San Angelo, et s'acharnait à la poursuite d'un gros de fuyards, qu'il croyait être l'armée entière.

» Pendant qu'il se laissait ainsi emporter, la grosse cavalerie, arquebusée par les Espagnols, lâchait pied et jetait, en fuyant, le désordre dans les rangs de l'infanterie.

» Jusqu'alors cependant la victoire était indécise. Les Suisses, sur lesquels le roi comptait le plus, n'avaient pas encore donné et l'artillerie, réduite momentanément à l'impuissance, pouvait encore rendre de grands services.

» La lâcheté des Suisses fut, après l'imprudence du roi, la vraie cause du désastre. Ils laissèrent, sans les secourir, écraser les bataillons allemands et, se voyant menacés à leur tour, reculèrent sans combattre.

» François Ier revenait en ce moment de la poursuite de l'escadron qu'il avait enfoncé. Il vit son aile droite anéantie, sa grosse cavalerie en désordre et ses Allemands qui fuyaient. « Mon Dieu, qu'y a-t-il donc? » s'écria-t-il avec un douloureux étonnement. Et se dirigeant au galop du côté des Suisses en brandissant son épée, car sa lance s'était brisée, il essaya de les faire avancer. Ceux-ci obéirent de mauvaise grâce; mais accueillis par la fusillade des arquebusiers, ils se replièrent sur les Italiens, laissant seule l'artillerie, qui tomba aussitôt au pouvoir d'une troupe d'aventuriers débandés.

» Les Suisses s'étaient arrêtés de nouveau, comme honteux de déser-

ter le combat sans même avoir baissé leurs lances. Leur hésitation ne fut pas longue ; sans écouter les supplications de leurs chefs, ils rejetèrent leurs piques sur leurs épaules et, tournant du côté du ruisseau, abandonnèrent le champ de bataille.

» Presque en même temps retentirent, de l'autre côté de la plaine, des cris de victoire. C'était les soldats de la garnison assiégée qui faisaient une sortie et venaient joindre leurs efforts à ceux de leurs compagnons.

» Le désastre était complet. Il semble qu'à la fin de cette journée le roi de France voulût réparer son incapacité comme général par sa valeur comme soldat. Au lieu de se retirer vers le pont du Tésin avec les Suisses, il préféra revenir dans la plaine où se battaient encore, avec la fureur du désespoir, quelques groupes de gendarmes et de cavaliers.

» A la vue de leur chef entouré d'une poignée de ces nobles, qui tous auraient pu, ce jour-là, ainsi que dans beaucoup d'autres batailles, écrire sur leurs écus à demi-brisés la fière devise des Châteaubriant : *Mon sang teint les bannières de France*, bon nombre de soldats se rallièrent et combattirent, non plus pour vaincre, mais pour mourir avec gloire.

» Ce dernier engagement fut furieux. Accablés par le nombre sans cesse grossissant des assaillants, les chevaliers tombaient l'un après l'autre, laissant à chaque fois un vide que personne ne venait plus combler. Demeuré presque seul, le roi se décida enfin à reculer, mais toujours en combattant. Peut-être eût-il pu s'échapper, si une balle n'eût brisé la jambe de son cheval, qui s'abattit. François Ier voulut se relever, il ne put en venir à bout, son pied était engagé dans l'étrier, et il n'y avait pas un homme d'armes pour l'aider à se relever. Personne cependant n'osait l'approcher, car il continuait à se défendre avec son épée.

» En ce moment un lansquenet, écartant les assaillants, lui mit sa lance sur la poitrine en lui criant de se rendre.

» — Je suis le roi, répondit François Ier, et je me rends à l'empereur.

» Un soldat lui demanda son épée, qu'il tenait encore ferme avec son gantelet ensanglanté. Un troisième aventurier lui enleva la chaîne de Saint-Michel qu'il portait autour du cou. Alors seulement on songea à le relever, mais les arquebusiers et les lansquenets se disputaient l'honneur de sa capture, et dans la chaleur de la discussion des épées se levaient sur lui.

» Il eût été égorgé, si le hasard n'eût fait passer par là un compagnon du connétable, un chevalier français qui, ému à la vue de son roi pâle et ensanglanté, dont les soldats déchiraient les habits, écarta la foule et, fléchissant le genou devant l'illustre prisonnier, lui demanda à qui il voulait se rendre.

» — Au vice-roi, répondit François Ier; faites-le avertir.

» Objet d'admiration pour sa bravoure, de pitié même pour le duc de Bourbon, le roi de France ne fut pas mené dans Pavie, où il aurait paru en captif après avoir compté y entrer en maître. Il fut conduit au monastère de Saint-Paul, placé au milieu du camp, d'où la veille il dominait l'Italie maintenant perdue.

« En moins de deux heures une belle armée, ayant à sa tête un prince valeureux, dit M. Mignet, et les généraux les plus braves, avait été battue et presque anéantie. Plus de dix mille hommes avaient péri dans le parc ou s'étaient, en fuyant, noyés dans le Tésin. Les meilleurs chefs de guerre, les grands officiers de la couronne, les premiers seigneurs du royaume étaient tués ou pris. Le plus ancien des capitaines, La Trémouille, avait succombé les armes à la main : trois maréchaux de France, l'amiral, le grand-maître, le grand-écuyer étaient parmi les morts ou les prisonniers. Ceux-ci furent nombreux et des plus considérables. Le roi de Navarre, le comte de Saint-Pol, le seigneur de Fleurange, les princes de Gonzague, de Talmont et une foule d'autres partagèrent la captivité de François Ier. »

» Du côté des Espagnols, le marquis de Civita San Angelo était mort et tous les autres généraux blessés, sauf Bourbon qui, triomphant et rempli de joie par ce deuil immense de sa patrie, ne pensait qu'à presser l'empereur d'envahir la France consternée et à promettre au roi d'Angleterre de l'en faire reconnaître roi.

» Dieu qui avait voulu humilier notre pays, ne voulait cependant pas sa ruine entière, et quand vous lirez notre histoire, vous verrez que les Anglais ne devaient plus régner en maîtres sur cette terre d'où Jeanne d'Arc les avait honteusement chassés, et que cette victoire de Pavie ne fut qu'un stérile honneur pour l'ambitieux Charles-Quint.

» Quant à Bourbon, le traître et à l'obscur André, l'apostat, la Providence réservait un prompt châtiment à leurs crimes.

» Peut-être vous étonnerez-vous des détails minutieux que je vous ai donnés sur cette sanglante bataille, tant de fois racontée par divers historiens. En finissant mon récit, je vous dois une explication. La bataille de Pavie a un droit particulier à votre attention, parce que ce fut la dernière où les lances des seigneurs jouèrent un rôle ,, rô.e funeste, et qui prouva tristement au roi vaincu que l'arme à feu du simple arquebusier était désormais supérieure à la lourde épée des barons et que la balle ne respectait pas les armures damasquinées.

» De ce jour, le simple soldat ne fut plus un accessoire, mais une puissance. Le principe d'égalité fut admis sur les champs de bataille, et les enfants du peuple ne tardèrent pas à montrer qu'eux aussi avaient le courage en partage et savaient héroïquement soutenir l'honneur de leur patrie.

» Un second motif m'a porté à prolonger mon récit : je tenais à rétablir la vérité historique défigurée par trop d'historiens. Dans mes recherches, j'ai eu le bonheur de trouver des documents inédits, incontestables, et j'ai voulu vous en faire profiter en vous montrant François Ier et le connétable de Bourbon sous leur véritable jour.

» Enfin, et c'est par là que je finirai notre conférence déjà trop lon-

gue, il est une erreur accréditée que je tiens à dissiper dans votre esprit, celle de la fameuse lettre dans laquelle le roi prisonnier aurait écrit à sa mère : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur ! » François Ier n'a jamais écrit cette phrase, pas plus que Louis XIV n'a dit : « Il n'y a plus de Pyrénées ! » Pierre de Castelnau : « Tuez ! tuez ! Dieu reconnaîtra les siens ; » Henri IV : « Paris vaut bien une messe ; » le confesseur de Louis XVI : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » Cambronne : « La garde meurt et ne se rend pas ! »

» Tous ces mots prétendus historiques et bien d'autres encore, ne sont que des inventions. Nous aimerions sans doute, pour l'honneur de notre patrie, que plusieurs fussent vrais, mais quelles que soient nos opinions, comme nous n'avons pas l'honneur d'appartenir à l'école du mensonge, nous chercherons la vérité avant tout. L'histoire, elle aussi, elle surtout, c'est triste à dire, a sa fausse monnaie, monnaie parfois brillante et bien frappée, mais dont il est de notre devoir d'arrêter la circulation dans le public. Le roman peut emprunter à l'histoire, celle-ci ne doit rien tenir du roman.

» La lettre vraie du roi de France, lettre dont l'original est conservé dans nos archives, est plus humble pour la forme et peut-être beaucoup plus naturelle, sous la plume d'un vaincu, que la fière épître qu'on lui a prêtée. La voici exactement copiée, rapprochez-la du texte en circulation et vous verrez à quel point on possède, en France, l'art de dénaturer le vrai.

« Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demouré que l'honneur et la vie qui est sauve, et pour ce qu'en notre adversité, cette nouvelle vous fera quelque peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire ces lettres, ce qu'on m'a agréablement accordé. Vous suppliant ne vouloir prendre l'extrémité de vous-même en usant de votre accoutumée prudence, car j'ai l'espoir en la fin que Dieu ne m'abandonnera point ; vous recommandant vos petits enfants et les miens ; vous suppliant faire donner sûr passage et le re-

: pour l'aller et retour en Espagne à ce porteur, qui va vers l'empe-r pour savoir comme il faudra que je sois traité. Et sur ce très-hum-nent me recommande à votre bonne grâce.

» Votre fils,

» FRANÇOIS. »

» Voilà comment écrivait le roi de France

» Pour ma part j'aime mieux cette lettre qui a le mérite d'être au-ıntique, d'un ouvrier comme vous, soldat en Afrique :

« Bonne mère,

» Réjouis-toi! nous avons battu enfin les Arabes et pris la ville. J'ai ulu être le premier à t'annoncer cette bonne nouvelle. Si tu ne recon-ιis pas mon écriture, c'est que j'ai prié François d'écrire pour moi, qui le bras droit à moitié coupé. Demain on m'en débarrassera, je pense. — orte-toi bien.

» Je t'embrasse, ton fils,

» SYLVAIN. »

CHAPITRE XXV.

Le loup et l'agneau.

— Les Papes ont toujours tort, dit mon père en commençant.

— L'aveu est franc, s'écria M. Sorbier, mis en belle humeur par cette déclaration inattendue; cependant, *toujours* me semble exagéré. Mettez *souvent* à la place et nous serons d'accord.

— Merci pour votre indulgence envers les Papes; mais j'ai dit toujours et je m'y tiens.

— Pourtant, il me semble.....

— Mon voisin, vous désertez votre drapeau pour vous enrôler sous la bannière papale, je vous en préviens.

— Je ne déserte pas le moins du monde : je combats, moi aussi, pour la vérité, et c'est parce que votre affirmation me paraît exagérée que je la contredis.

— Songez-y, voisin, en me contredisant, vous donnez un démenti à toute l'école que vous soutenez.

— Je ne le pense pas.

— En voulez-vous la preuve?

— Très-volontiers.

— Rien n'est plus facile que de vous contenter. Les premiers Papes,

compris saint Pierre, en prêchant une nouvelle religion, qui enseignait ue le polythéisme romain était une absurdité et que les Césars n'avaient as droit de gouverner les consciences, se mirent en révolte ouverte ontre les lois de l'État et méritèrent d'être suppliciés, comme rebelles t criminels de lèse-majesté. Remarquez que je ne parle ici que de rente-trois Papes martyrs. M. l'ex-abbé Renan, lui, va plus loin, il donne raison à Ponce-Pilate contre le Christ; il est vrai que dans le même ivre, un bel ouvrage qui s'est bien vendu, il approuve la conduite de Satan et condamne la conduite de Dieu à l'égard de ce pauvre opprimé. Quelle âme sensible! le diable lui en saura gré.

» Donc, les premiers Papes eurent tort de venir troubler les bons empereurs Néron, Caracalla, Domitien, Dioclétien, etc., dans la jouissance de leur omnipotence spirituelle et temporelle; du moins, c'est ce que m'apprennent MM. Michelet, Quinet, Guéroult, Havin, etc. Il est vrai que ces mêmes messieurs, dont je respecte infiniment les lumières, blâment encore plus les Papes qui, plus tard, cessèrent de faire de l'opposition aux Césars devenus chrétiens. Les premiers étaient des rebelles, mais leurs successeurs furent de lâches flatteurs, des courtisans corrompus. (Voir Michelet, Quinet, etc.) Je continue :

» Dans les temps ou l'idolâtrie subsistait encore, des Papes trouvant, avec raison, qu'il y avait danger à laisser debout les temples des faux dieux et les idoles, brisèrent les statues de Jupiter, de Vénus et des autres divinités païennes, renversèrent les temples, et avec leurs débris, élevèrent et ornèrent les églises nouvelles. En agissant ainsi, je croyais qu'ils avaient fait sagement. Pas le moins du monde, il est reconnu aujourd'hui qu'ils se comportèrent comme des barbares, des vandales, des ignorants et que leur zèle ne fut qu'une sauvage brutalité. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

» Ces barbares, n'ayant pas tout détruit cependant, il se trouva que plus tard, quand le paganisme fut mort et bien mort, plusieurs Papes, amis des arts, ne trouvant plus aucun danger à conserver des antiquités

précieuses, formèrent, à Rome, de splendides musées où ils réunirent les merveilles de la sculpture grecque et romaine : autels, statues, bronzes et marbres, inscriptions et bas-reliefs. En faisant cela, ils croyaient bien faire; grande erreur. Ils se montrèrent mauvais Papes, faux chrétiens, imbus des idées païennes et donnèrent un très-mauvais exemple à l'univers. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

» D'autres Souverains-Pontifes, absorbés par des intérêts plus graves, ne s'occupèrent des restes du paganisme, ni pour les détruire, ni pour les conserver. De ceux-ci il vaut mieux ne pas parler, ce furent des êtres nuls, pour ne pas dire stupides. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

» Plusieurs prirent parti pour des peuples opprimés contre des brigands couronnés, tels que les empereurs d'Allemagne. Les empereurs, quand ils furent les plus forts, les chassèrent de Rome et les envoyèrent mourir en exil. Ce fut bien mérité. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

» Quelques-uns, au contraire, soutinrent les princes contre les injustes prétentions de leurs peuples. De quoi se mêlaient-ils? Évidemment ils eurent tort. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

» En se déclarant pour François Ier, contre l'empereur, qui menaçait l'Italie, Léon X fut un mauvais patriote; en s'alliant plus tard avec Charles-Quint, il fut mauvais patriote; un moment embarrassé entre les deux compétiteurs, il demeura neutre et cette neutralité fut un crime. (Voir Michelet, Quinet, etc.)

» Les Papes eurent donc tort :

» En résistant aux Césars païens, et en respectant les Césars convertis;

» En détruisant les idoles, en les conservant ou en ne s'en occupant pas;

» En donnant l'impulsion aux sciences ou en réprimant les erreurs de certains savants;

» En prenant parti pour ou contre les empereurs ou en ne se mêlant pas de leurs disputes;



Àinsi mourut le traître. (V. page 239.)

» En s'alliant aux Allemands ou aux Français, tout aussi bien qu'en ɩtant neutres;

» En donnant des réformes ou en cessant d'en donner;

» En agissant ou en restant dans le repos;

» En parlant ou en se taisant.

» Je sais bien que cela est difficile à comprendre, et cependant cela t, puisque Messieurs du *Siècle* et de l'*Opinion nationale* l'affirment avec science et la modération qui les distinguent. Qu'en pensez-vous, mon-eur Sorbier?

— C'est mon opinion, dit Henri qui, ce jour-là, avait arboré un gilet ıadrillé, dont chaque bouton représentait une tête d'animal.

— Vous voyez bien que j'avais raison de dire en commençant que les apes ont toujours tort. Voici donc un point de critique désormais bien tabli : que le Pape dise oui, qu'il dise non ou qu'il ne dise rien du tout, nutile de discuter, il a tort.

— *Barbarus ego sum qui non intelligor illis*[1], fit le notaire, heureux le faire une citation savante.

— Certainement, un vrai barbare.

» Êtes-vous, à présent, de mon avis, monsieur Sorbier?

— Vous êtes en veine de plaisanterie aujourd'hui, répliqua le notaire en grimaçant un sourire, et nous voilà loin de la question. Sur tout cela, j'aurais beaucoup à dire, mais je souffre de la tête et, avec votre permission, je vais prendre l'air un instant.

— Voulez-vous que nous vous attendions ou que nous remettions la suite de notre conférence à une autre fois? demanda mon père.

— Non, non, de grâce, continuez, sans vous occuper de cette petite indisposition.

— Parbleu, dit tout bas un des ouvriers à Vignaud, ça lui remettrait sa migraine à jeudi, pour sûr.

[1] Je suis barbare, parce qu'ils ne me comprennent pas.

— Regarde Fleur-des-Pois, on dirait qu'il a la migraine, lui aussi, repartit Bastien.

— Et l'Henri, donc, faut croire qu'il a ses nerfs, il ne fait que boutonner et déboutonner son gilet.

— C'est pour compter les bêtes de sa ménagerie, dit un autre.

— Chut! fit un quatrième, voilà que monsieur recommence.

« En l'année 1537, continua mon père, Clément VII occupait le trône pontifical. Étant Pape, il eut naturellement toutes sortes de torts. Le plus grand qu'on pût lui reprocher fut celui d'avoir cru à la sincérité de Charles-Quint et de s'être, comme dit Machiavel, confié à une plumée d'encre. Cette plumée d'encre n'était autre que la signature apposée par l'empereur au bas d'un traité par lequel le Pape, pour sauver Rome du pillage, s'engageait à payer, à Sa Majesté très-catholique, une énorme somme d'argent, destinée à payer les soldats, luthériens pour la plupart, qui, depuis deux ans, dévoraient l'Italie. La confiance est le défaut ordinaire des gens de bien. Que de Papes, depuis Clément VII, se sont laissé tromper par des promesses!

» Le Souverain-Pontife avait dû souscrire à de dures conditions. Sommé par l'empereur d'Allemagne de donner la bourse ou la vie, il avait, pour tenir ses engagements, licencié son armée afin de réduire le plus possible ses dépenses et se procurer l'argent nécessaire, dont il avait déjà payé une forte partie.

» L'empereur était un homme consciencieux..... à sa manière..... Il avait promis de ne rien tenter contre Rome et, en effet, par lui-même, il ne fit rien, mais il avait un général plein d'initiative et passé maître en fait de trahison, qui comprenait très-bien son silence. On rencontre facilement de ces serviteurs avisés.

» Sans attendre l'ordre positif de son souverain, mais bien sûr qu'il ne serait pas désavoué, cet habile homme ramassa tous les bandits qu'il pût enrôler et, à la tête de quarante mille aventuriers, presque tous huguenots, il s'avança, à marche forcée, contre Rome dégarnie de troupes,

ɑ pas pour la piller, bien entendu, mais pour délivrer les Romains du ıg intolérable des Papes.

» Malheureusement, les habitants de la ville éternelle, plongés dans la ıpidité, par leur gouvernement clérical, ne comprirent pas bien le bonur qui leur était réservé. Au lieu d'ouvrir leurs portes, ils les barricarent et prirent les armes.

» Le connétable de Bourbon, traître à son Dieu comme il était traître son roi, entra dans une épouvantable colère et ordonna à ses soldats ı donner l'assaut. Deux fois les aventuriers se précipitèrent contre les mparts, deux fois ils furent repoussés et reculèrent en désordre. Ivre ı fureur, Charles de Bourbon jura sur son épée qu'il ne ferait point de ıartier aux misérables qui osaient ainsi braver sa puissance et saisissant ıe échelle, il l'appliqua contre les murs et commença lui-même à ıonter.

» Déjà il avait atteint les créneaux, lorsqu'une balle perdue vint le apper. Mortellement blessé, le connétable ouvrit les bras et, se renverınt en arrière, tomba lourdement dans les fossés. Quelques soldats l'en ıtirèrent, couvert de sang et de boue, le posèrent sur le sol, jetèrent ır lui un manteau et retournèrent au combat, sans plus s'occuper de ıur chef.

» Ainsi mourut le traître.

» Le même jour, sur le soir, la ville fut prise et des bandes, plus féɔces que les hordes de Genséric et d'Attila, pénétrèrent dans la capiıle du monde chrétien, massacrant tout sur leur passage.

» Le vœu de Luther était exaucé.

» Je craindrais de paraître suspect en racontant les horreurs comıises par les bandits huguenots, je laisse la parole à un historien proəstant :

« Jamais, jamais, peut-être, écrit Sismondi, dans l'histoire du monde, ıne grande capitale n'avait été abandonnée à un abus plus atroce de la ictoire; jamais une puissante armée n'avait été formée de soldats plus

féroces, et n'avait plus absolument secoué le joug de toute disciplin jamais le souverain au nom duquel elle combattait n'avait été plus indi férent aux calamités des vaincus. Ce n'était point assez de livrer en pro à la rapacité des soldats, les richesses sacrées et profanes que la pié des fidèles ou leur industrie avaient rassemblées dans la capitale du mond chrétien, les personnes mêmes des malheureux habitants furent égale ment abandonnées à leur caprice et à leur brutalité.

» Tandis que les femmes de toute condition étaient leurs victimes, ceu à qui on soupçonnait des richesses cachées ou du crédit étaient mis à l torture et on les obligeait, par des tourments prolongés, à épuiser la bour des amis qu'ils pouvaient avoir en pays étranger. Beaucoup de prélats mo rurent dans ces tourments, beaucoup d'autres, après s'être rachetés, mour rent des suites de ces violences, de leur affliction ou de leur effroi. L palais de tous les cardinaux furent pillés, sans que les soldats voulusse accorder une sauvegarde à ceux qui étaient le plus connus pour leur a tachement au parti impérial, quelquefois seulement on leur permit de racheter à prix d'argent; et comme les marchands avaient déposé leu effets chez eux, se figurant qu'ils y seraient en sûreté, ces marchan payèrent souvent des sommes énormes pour les dérober aux soldats.

» La marquise de Mantoue racheta son palais au prix de cinquante mil ducats, tandis qu'on assure que son fils en retira dix mille pour sa pa du pillage. Le cardinal de Sienne, après avoir payé sa rançon aux Esp gnols, fut fait prisonnier par les Allemands, complétement pillé, battu forcé de racheter de nouveau sa personne au prix de cinq mille ducats. L cardinaux de la Minerve et de Pouzetta éprouvèrent un malheur presq semblable. Les prélats allemands ou espagnols ne furent pas plus épa gnés par leurs compatriotes que les Italiens.

» On entendait retentir, dans toutes les maisons, les cris et les lame tations des malheureux exposés à la torture; les places, devant toutes l églises, étaient jonchées des ornements d'autels, des reliques et de tout les choses sacrées, que les soldats jetaient dans la rue, après en avo

arraché l'or et l'argent. Les luthériens allemands, joignant le fanatisme à la cupidité, s'efforçaient de montrer leur mépris pour les pompes de l'Église romaine et de profaner ce que respectaient les peuples qu'ils nommaient idolâtres. »

« Bien des lecteurs, ajoute l'abbé Rohrbacher, auteur d'une savante histoire de l'Église, habitués à penser que le pillage de Rome, par les troupes de Charles-Quint, dura tout au plus quelques jours, seront très-étonnés d'apprendre qu'il dura neuf mois. L'armée impériale, entrée à Rome le 6 mai 1527, n'en sortit que le 17 février 1528. Le prince d'Orange, qui la commandait alors, eut toutes les peines du monde à l'en arracher, » encore fallut-il que le Pape qui, après la prise de la ville, avait déjà payé quatre cent mille ducats, pour pouvoir sortir du château Saint-Ange, où il était assiégé depuis un mois, donnât au prince d'Orange quarante mille ducats pour les pillards, réduits, par la peste que Dieu avait envoyée pour les châtier, à treize ou quatorze mille au plus.

» A la nouvelle de la prise de Rome, l'empereur feignit une tristesse profonde; il ordonna des prières dans toutes les églises et des processions solennelles pour la délivrance du Saint-Père. En même temps, il envoya deux plénipotentiaires à Rome, non pas précisément pour le délivrer, mais pour lui extorquer encore de grosses sommes d'argent, lui confisquer des places fortes et lui arracher les promesses les plus onéreuses.

» Ainsi agit le très-puissant et très-catholique Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et d'Italie. Il manqua à sa parole et à ses engagements écrits, et condamna le Pape, dont le seul tort était de l'avoir cru, à une amende énorme. Si un bourgeois d'Espagne en avait usé de même envers un autre bourgeois, les juges l'auraient fait pendre. Mais il s'agissait d'un Pape et, comme je vous l'ai dit, en commençant, aux yeux des libres penseurs :

» Les Papes ont *toujours* tort.

CHAPITRE XXVI.

Les lansquenets s'amusent.

« Les lansquenets aimaient à se distraire. Tuer, piller, brûler, tout cela devient monotone à la longue, et depuis six mois que ces braves gens ne faisaient pas autre chose, ils étaient tellement repus de ce genre de plaisir qu'ils éprouvaient le besoin de s'amuser quelquefois d'une autre manière.

» Le bon Georges Frundsperch, leur capitaine, ex-organisateur de leurs fêtes, était mort avant d'arriver à Rome. Une attaque d'apoplexie, causée par l'ivresse, l'avait enlevé à ses compagnons, le 17 mars 1527, au moment même où le capitaine venait de prendre, prendre est le mot, car jamais il ne lui arrivait de payer une corde neuve chez un marchand, pour pendre le Pape entre deux cardinaux.

» André l'avait remplacé.

» C'était un bel avancement que personne ne lui enviait, tant ses aimables qualités l'avaient rendu cher à ses camarades. On eût vainement cherché son pareil dans toute l'armée, pour torturer un moine d'une manière bouffonne, ou arracher plus drôlement, l'une après l'autre, les dents d'un riche bourgeois, pour lui faire avouer qu'il avait de l'argent caché. Puis il s'entendait si bien à trouver toujours quelque divertisse-

ment de haut goût, pour réveiller la gaieté des gens blasés ; il y avait tant de piquant dans ses inventions, tant de gros sel dans ses plaisanteries : c'était un capitaine incomparable, que l'homme au talisman.

» Ce jour-là, il y avait festin au Vatican : André s'était surpassé. Il le fallait bien, la peste sévissait à Rome d'une manière terrible ; l'amoncellement des cadavres dans les rues, disent les uns, les miasmes des marais Pontins, immenses marécages qui, de la mer, s'étendent jusqu'à la capitale, disent les autres, la justice de Dieu irritée, croyons-nous plutôt, l'avaient produite. En quelques heures, les hommes les plus forts étaient terrassés, les étrangers surtout. Pour ne pas songer à la mort, pensée fort importune aux scélérats en particulier, rien de mieux à faire que de s'étourdir, et rien, non plus, qui étourdisse mieux que l'ivresse.

» Dans la cour intérieure du palais papal, devant de grands feux, alimentés avec des brassées de livres rares, pillés dans la bibliothèque vaticane, rôtissaient des quartiers de bœuf et des moutons entiers, embrochés à de longues lances. Cinq ou six tonneaux, des vins les plus exquis, volés, cela va sans dire, dans les caves des riches habitants, occupaient le fond de la cour et des goujats d'armée, brigands de la dernière classe, burlesquement vêtus en prêtres et en enfants de chœur, allaient incessamment remplir, à ces fontaines improvisées, des brocs ou de larges bouteilles, pour en charger les tables dressées dans cette magnifique salle, que l'immortel pinceau de Raphaël a décoré de la célèbre fresque représentant Attila, le roi barbare, reculant devant la majesté du Pontife Léon.

» Les Huns du XVIe siècle, les lansquenets luthériens du traître Bourbon, furent plus féroces que leurs devanciers; ils étaient entrés l'épée haute dans le palais de Clément VII et la peinture du génie, que fit éclore un autre Léon, porte encore aujourd'hui l'empreinte ineffaçable, comme leurs crimes, des torches allumées par les farouches soldats à la solde de l'empereur Charles-Quint.

» Bien que l'on fût au milieu du jour, cinquante lampes d'or, enlevées

des églises, pour éclairer l'orgie, et deux cents cierges, allumés le long des murs, faisaient resplendir sur la table, couverte de merveilleuses nappes d'autels, maculées et déchirées, la massive vaisselle d'argent et d'or dans laquelle fumaient les mets, grossièrement accommodés par les valets d'armée.

» Tout autour de cette table immense, soixante brigands, bizarrement accoutrés, les uns en cuirasse de fer ou de buffle, les autres vêtus de splendides haillons de drap d'or ou d'argent, lambeaux d'ornements sacerdotaux, se gorgeaient gloutonnement de viandes, moitié brûlées, moitié saignantes, et buvaient à longs traits, dans les calices d'or qui leur servaient de coupes.

» C'était hideux à voir, horrible à entendre. Des os, à demi rongés, jonchaient le pavé de marbre, souillé de boue et de vin; les visages rougis par l'ivresse et les reflets de pourpre d'un brasier, avaient un éclat sinistre et démoniaque; les voix étaient rauques et avinées, les blasphèmes se croisaient dans l'air. Quelques bandits, déjà repus, sommeillaient, accoudés sur la table, d'autres chantaient ou choquaient, d'une main tremblante, leurs calices dans des toasts impies; des femmes perdues, les vêtements en désordre, les lèvres écumantes, dignes compagnes de ces ignobles soudards, glapissaient des chansons obscènes et applaudissaient aux infâmes plaisanteries des lansquenets sur les papistes.

» Valterman, le roi des buveurs, un colosse surmonté d'une tête hideusement bestiale, n'était cependant pas content. Selon lui, la fête manquait d'entrain.

» — Hé! dis donc, cria-t-il tout-à-coup à André, placé en face de lui, à l'autre extrémité de la table, tu es donc à sec d'inventions, aujourd'hui, capitaine, que tu nous fasses faire un repas de nonnes en carême?

» — Tu n'es donc pas rassasié de boire, outre de six pieds? répartit le Grêlé. Te faut-il encore du vin?

» — Toujours!

» — Holà! goujats, du vin, un tonneau de vin, Valterman n'a pas assez bu; la moitié de bœuf qu'il vient d'avaler l'étrangle.

» Un valet apporta une cruche de Monte-Fiascone. Le géant la souleva d'une main, renversa sa tête en arrière et, d'un seul trait, vida le broc plus qu'à moitié.

» — Assez! dit-il en lançant sur le pavé le vase qui, en tombant, se brisa en mille pièces et inonda le sol.

» — Es-tu content, à présent? demanda André.

» — Boire est bon, mais après boire il faut s'amuser, grogna l'ivrogne.

» — Oui, oui, il faut s'amuser, crièrent vingt voix à la fois. Capitaine, fais-nous amuser.

» — Voulez-vous pendre un moine, la tête en bas, pour rire un peu?

» — Non, non, autre chose.

» — Griller un cardinal sur de la paille, comme un pourceau?

» — Nous l'avons déjà fait la dernière fois.

» — Couper les oreilles à un noble?

» — Rien de tout cela, s'écria Valterman en frappant la table d'un si violent coup de poing, qu'il réveilla les plus obstinés dormeurs, c'est toujours la même chose et il nous faut du neuf.

» — Alors, que veux-tu?

» — Du nouveau, te dis-je.

» — Mais, quoi, par exemple?

» — Quoi? Eh bien! moi, je veux manger une tranche de Pape, pour le raconter à Luther et le faire rire.

» — Oui, oui, il a raison! Un morceau de Pape à chacun pour faire la communion à la luthérienne.

» — Vive Valterman! hurlèrent les brigands, ivres, en brandissant leurs poignards. Allons, capitaine, mène-nous au château Saint-Ange, nous voulons manger du Pape.

» Et ils se levèrent en chancelant.

» — Vive Valterman! Mangeons du Pape! crièrent les femmes en battant les mains à la seule pensée de cette atrocité. Au château! allons au château!

» — Au château! répétèrent les lansquenets en cherchant leurs armes.

» — Que diable faites-vous donc, camarades? Le vin vous fait donc perdre la mémoire; ne savez-vous pas que le Papegot maudit s'est enfui, qu'il est à Naples et que vous ne trouverez, au château Saint-Ange, qu'Alascon et ses Espagnols, qui vous mettront en prison.

» Les bandits se rassirent ou plutôt retombèrent sur leurs bancs en grognant comme des dogues auxquels on arrache un os.

» — Il n'y a plus de Pape à Rome, continua André, debout sur son escabeau; il s'est enfui, le traître, pour nous priver du plaisir de le manger, bien rôti, devant un petit feu que nous aurions fait, comme frère Martin avec ses bulles. C'est un grand malheur pour la Sodome romaine; mais heureusement nous sommes assez nombreux pour former un conclave. Amis, je vous propose d'élire un nouveau Pape.

» Un tonnerre d'applaudissements, de coups de poings sur les tables, de trépignements de bottes de fer sur le marbre accueillirent la proposition du chef.

» Valterman, le premier, reconnut que l'idée d'André était aussi amusante que neuve.

» — Au nom de Luther, continua celui-ci, fier de son triomphe, je vous crée tous cardinaux du diable.

» — Vive André! vive Luther! Mort et damnation aux papistes, crièrent les brigands.

» — Vite, des costumes pour la cérémonie, reprit le capitaine en s'adressant aux valets; la garde-robe de l'antechrist n'est pas loin, qu'on la pille. Des croix, des ostensoirs, des bannières, des ornements, des cierges, il doit en rester dans les églises, qu'on pille tout.

» Les lansquenets commençaient à se mettre en train.

» Storch prit un grand vase d'argent, destiné aux Saintes-Huiles, et dans lequel on avait servi du vin aux bandits, l'essuya avec un lambeau de nappe d'autel et le reposa sur la table en disant :

» — Voici l'urne au scrutin.

» Un autre lansquenet arracha les feuillets blancs d'un missel gothique, merveille de calligraphie, jeta dédaigneusement le livre au feu et découpa le papier en petits carrés qu'il distribua aux convives.

» — Les femmes votent-elles? demanda Kaufungen, le cornette.

» — Oui, vote universel, dirent quelques soldats.

» — Les lansquenets seuls, répondirent les autres.

» Il y eut un moment de tumulte, causé par les femmes qui réclamaient leurs droits d'électeurs.

» Le capitaine mit ordre à leurs criailleries en les menaçant de les faire bâtonner par les valets ; mais en compensation de leur exclusion du vote, il fut convenu qu'elles pourraient prendre des costumes de prêtres pour grossir le cortége du nouveau Pape.

» Les cardinaux luthériens entonnèrent alors un cantique grotesque pour appeler sur eux les lumières de l'Esprit saint, puis chacun déposa son billet, portant un seul nom, dans l'urne d'argent.

» Cela fait, on compta les voix ; elles étaient ainsi réparties

» André.	28
» Valterman	15
» Storch.	9
» Bruksen	5
» Muster.	3

» Les autres billets étaient ou blancs ou illisibles.

» — Vive André Ier! Pape de l'Église universelle, clamèrent les ivrognes, vive Luther! Mort aux papistes!

— Monsieur, demanda un ouvrier en se levant tout ému de tant d'infamies, est-il vrai qu'une pareille assemblée se soit tenue ?

— Oui, mon ami, répondit mon père, elle s'est ténue. Des atrocités de cette nature ne s'inventent pas. C'est triste, bien triste à dire, cette scène s'est passée, plus infâme, plus dégoûtante encore que je ne vous la raconte, car je n'ai voulu souiller ni ma bouche, ni vos oreilles des blasphèmes et des turpitudes de cette réunion de scélérats, excités par l'ivresse et par un odieux fanatisme. Elle s'est passée à Rome, dans la salle même que je vous indique, et c'est un historien, contemporain de Luther, le docte Cochlée, qui l'a consignée dans son livre intitulé : *Écrits et Faits de Luther* (page 156).

— C'est une abomination! dit l'ouvrier en se rasseyant.

— Ce n'est que le prélude, reprit mon père, les lansquenets ne s'amusaient pas encore, ils allaient commencer.

» Les valets d'armée rentrèrent dans la salle du festin, portant les déguisements demandés pour la sacrilége mascarade. Hommes et femmes se ruèrent sur ce monceau de robes, de chasubles, de soutanes rouges ou noires. Chacun s'affubla d'une manière grotesque, qui d'une aube, qui d'une chasuble, qui d'un manteau de cardinal. Valterman avait endossé, par-dessus sa cuirasse, une soutane rouge, mais les épaules du colosse allemand étaient plus larges que celles du prêtre, l'habit creva au milieu du dos, sans pouvoir se boutonner par devant, et à peine descendait-il aux genoux de l'ivrogne. Storch, au contraire, s'était drapé dans une chape de chantre, beaucoup trop longue pour sa taille courte et ramassée. Muster, revêtu d'une chasuble, dont on avait arraché les galons d'or, s'était coiffé d'un large chapeau de cardinal. Kaufungen n'avait qu'un rochet et une calotte rouge. Le Pape André, n'ayant pu se procurer une tiare, s'en était taillé une dans une mitre orientale, et faute de *cappa magna*, s'était fait, avec des rideaux rouges, un long manteau, dont des femmes, grotesquement travesties, portaient la longue queue. En quelques moments chacun fut prêt pour son rôle.

» Alors seulement on se souvint que la *sedia gestatoria*, brancard sur lequel on porte le Souverain-Pontife dans les solennités religieuses, avait

é brûlée, quelques jours auparavant, pour mettre trois prêtres à la torre.

» Un lansquenet proposa d'en improviser une avec des planches posées à travers sur deux lances.

» Bruksen représenta qu'un cheval ferait bien mieux.

» — Le mien est blanc, dit Frantz, le trompette, je le mets à ta disposition. Il connaît l'église, car depuis huit jours, il couche dans la chapelle papale, sur une litière que je lui ai faite avec les bulles de l'antechrist et il mange son avoine sur l'autel.

» Des applaudissements frénétiques accueillirent ces dégoûtants lazzis.

» Le cheval fut amené au bas du grand escalier d'honneur, et la hideuse mascarade, saluée par le son des cloches et les salves d'arquebuses, après s'être formée au pied de cet obélisque sur lequel est écrit, en lettres de bronze : *Le Christ vit*, *le Christ règne*, *le Christ commande*, descendit jusqu'au château Saint-Ange, précédée par les valets, portant la croix et les encensoirs, et accompagnée d'une horde, sans cesse grossissante, de tout ce que la ville renfermait de plus impur.

» Du haut des remparts du château Saint-Ange, la garnison catholique espagnole put assister à cette insultante parodie des cérémonies les plus sacrées, entendre les cris de mort, mêlés de blasphèmes, poussés par les lansquenets mercenaires de Charles-Quint, et recevoir la bénédiction dérisoire que, du haut de son cheval blanc, à la selle duquel on avait attaché, par les poignets, deux vrais cardinaux, donnait, avec des gestes bouffons, le nouvel élu luthérien.

» Arrivée au pont du Tibre, la procession, revenant sur ses pas, remonta vers cette église sans rivale, reine des églises de l'univers, qu'on appelle Saint-Pierre, et au fronton de laquelle brille, comme l'arc-en-ciel dans les nuées d'orages, cette divine promesse : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Les lansquenets passèrent.

» Le temple saint était ouvert, les railleurs de Dieu en gravirent les marches sans frémir.

» André voulait mettre pied à terre, Frantz l'arrêta en criant :

» — Ce n'est pas la première fois que mon cheval entre dans un église; fais-le monter.

» L'apostat de la Val-Grün éperonna sa monture et, nouvel Héliodore entra à cheval dans le lieu saint profané, puis, après avoir fait boire l'animal dans le bénitier, comme dans une auge, aux applaudissements de ses compagnons, il poussa jusqu'à la confession de Saint-Pierre, traînant après lui, sur le pavé ensanglanté et jonché d'ossements de saints, arrachés de leurs châsses, les deux cardinaux martyrs, dont l'un s'était évanoui de douleur.

» De deux coups de poignard Frantz trancha les liens des victimes non pour les délivrer, mais pour débarrasser son cheval d'un poids incommode, et André, soulevé par les bras de ses compagnons, fut hissé sur l'autel.

» Les vociférations recommencèrent.

» Le nouveau Pape fit un signe de la main :

« Frères bien-aimés en Luther, s'écria-t-il, moi, André Stübner, Pape par la grâce de votre élection, en présence de tous mes fidèles cardinaux, évêques, diacres et diaconesses, auxquels je donne ma bénédiction non par les prétendues reliques des prétendus saints, mais par ce talisman qui m'a toujours protégé contre les balles des enragés papistes, que le diable confonde et extermine, sentant mon indignité personnelle, et reconnaissant la faiblesse de ma nature, je vous propose d'élire en ma place le vaillant frère Martin et ses descendants en ligne directe, comme Papes de l'Église universelle. Que ceux qui approuvent ma proposition lèvent la main. »

» — Vive Luther, Pape ! vive Luther, roi ! hurla la foule avinée.

» — Mort à l'idolâtrie romaine ! ajouta Storch.

» — Mort au fanatisme et à l'intolérance papiste !

» — Vive Luther ! répétèrent les lansquenets en brandissant une dernière fois leurs torches.



Qu'a-t-il donc là au cou? *(V. pag. 254.)*

» Et aussitôt, cardinaux, moines, soldats, femmes perdues et valets, se prenant par la main, commencèrent, autour de l'autel, une ronde furibonde, broyant sous leurs pieds les reliques éparses et chantant un hymne luthérien, dont le refrain était : Mort et damnation aux papistes! Vive Luther!

» André, debout, la tiare en tête, la lance au poing, marquait la mesure en frappant du pied la pierre sacrée. Ses yeux étaient injectés de sang, son visage empourpré par l'ivresse, ses veines gonflées par l'orgie.

» Tout-à-coup il sentit le vertige s'emparer de lui ; cette ronde, qui tourbillonnait à ses pieds, lui apparut comme un cercle de démons. Il pâlit affreusement et s'affaissa sur la large dalle de marbre en tombant sur ses mains crispées. Le sang bourdonnait à ses oreilles et faisait battre ses tempes, ses mains devenaient froides, une sueur glaciale baignait son visage, la lumière prenait une teinte sanglante.

» La ronde continuait toujours, pantelante, désordonnée, et à chaque reprise, les voûtes du temple renvoyaient, en grondant sourdement, le terrible refrain : Mort et damnation!

» — Valterman, au secours! cria le Pape, d'une voix pleine d'angoisse.

» Le lansquenet s'élança vers l'autel, mais aussitôt il recula avec épouvante ; des taches noires et livides marbraient la peau de l'apostat.

» En même temps, une femme tombait en se tordant dans les convulsions.

» — La peste! hurla Valterman. André a la peste, sauve qui peut.

» A ce cri sinistre, les assistants, frappés de terreur, se hâtèrent de fuir, arrachant à la hâte les lambeaux de leurs déguisements, qu'ils croyaient infectés.

» En un instant l'église demeura déserte ; tous s'étaient éloignés sans songer davantage au malheureux qu'ils laissaient expirer, sans secours, sur l'autel profané.

» De toute cette foule sacrilége, il ne restait plus dans la basilique de

Saint-Pierre, qu'un cadavre, un agonisant et un prêtre en soutane rouge, évanoui sur le marbre du sanctuaire.

» Aux plaintes du mourant, le prêtre se leva en chancelant et s'approcha de l'autel : on eût dit un spectre pâle et ensanglanté.

» — Venge-toi, prêtre, murmura André, dont les dents claquaient de terreur; achève de me tuer. Oh! continua-t-il en se déchirant la poitrine avec ses ongles, je souffre déjà comme un damné.

» — Que Dieu te pardonne, comme je te pardonne, reprit le cardinal. Frère, reviens à lui, il en est temps encore et, recueillant ses forces, doublées par la charité, la victime prit dans ses bras son bourreau et le déposa doucement sur les marches de l'autel. Puis il alla, en se traînant, chercher de l'eau pour baigner les lèvres et le front brûlant du pestiféré, et s'agenouilla près de lui, tâchant de réchauffer ses membres raidis et bleuâtres, priant et parlant des miséricordes infinies du Dieu outragé jusque dans son tabernacle.

» Ainsi se vengent les ministres de Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix.

» Que se passa-t-il entre le prêtre et le bandit? Dieu seul le sait.

» Le léndemain, deux hommes chargés de ramasser les morts, dont la putréfaction aurait augmenté la contagion, trouvèrent deux cadavres, dont l'un semblait encore presser l'autre sur son cœur, en lui montrant le ciel.

» — Tiens, dit l'un des fossoyeurs à son compagnon, c'est le Pape des Allemands; son règne n'a pas été long. Qu'a-t-il donc là au cou?

» — Ça doit être son fameux talisman contre les balles, reprit l'autre en coupant la corde avec son couteau; je le passerai au vinaigre et le donnerai ensuite à mon neveu qui est soldat. Toi, prends le poignard.

» — A propos des masques d'hier, il n'en restera pas beaucoup si cela continue, reprit le premier. Ce matin il y en avait plus de dix sur le tombereau.

» — Giuseppe me l'a dit, et je crois, comme le médecin, que la peste en veut à ces ivrognes.

» — Dis plutôt que Dieu les punit de leurs brigandages, murmura
·aintivement Pietro à l'oreille de son compagnon.

» Et faisant un signe de croix, ils déposèrent un des cadavres sur leur
.vière. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU PREMIER VOLUME.



